

Joseph Arthur Dubroca

CARNET DE ROUTE
Campagne du 130^e Territorial



INTRODUCTION

« *Le capitalisme porte en lui la guerre comme la nuée porte l'orage* » (Jean Jaurès – 1895)¹

1) Pépé.

Pépé a 35 ans quand il est mobilisé. D'après Maman qui l'a bien connu dans les années 30, c'était un homme simple et bon, un honnête jardinier, propriétaire d'une petite maison à la Riberotte, cette rue de Barbaste, en pente, qui domine la Gélise et les jardins en contrebas des habitations.

Il semble qu'il ait été très surpris et très affecté par la déclaration de guerre. Pacifiste, il rêve sans doute de vivre paisiblement auprès de siens pour qui il a une profonde affection. Par ailleurs, il est musicien. Il joue du cornet à piston dans l'orphéon local. Sans doute est-il bon interprète puisqu'il pourra exercer ses talents durant son service militaire, à Tarbes. Son cahier de musique (ou l'un d'eux) en témoigne.

Dès lors, on peut penser que son ambition se limite à exercer honnêtement son métier, à jouer de la musique et, pour agrémenter ses loisirs, aller à la chasse ou à la pêche ou encore « aux champignons » comme le font les Barbastais et pratiquement tous les hommes de la campagne en ce tout début du XXe siècle.

Peut-être a-t-il cru, comme Jaurès, que la raison l'emporterait, que les braves gens de France et d'Allemagne empêcheraient la barbarie de triompher, pour le plus grand profit des « marchands de canons ».

1 Dans son discours, Jaurès n'utilise pas le mot « capitalisme », il parle de « classe restreinte d'hommes possédant » les moyens de production et d'échanges.

La date fatale le surprend, en ce dimanche 2 août 1914, en train d'aider M. Defontaine, un cousin de son épouse Clotilde (Titile), au moulin de ce dernier, devenu d'ailleurs usine électrique, en liaison avec le commerce du liège, très actif dans la cité.

Devoir quitter les siens, abandonner tout ce qui fait sa vie, c'est un déchirement compréhensible chez cet homme sensible, attaché aux valeurs humaines les plus fondamentales. Alors, tuer ou être tué sans raison, cette atroce perspective ne peut qu'ajouter à son désarroi, même s'il est loin d'imaginer ce qui l'attend. Ses écrits vont montrer combien il a souffert. Le fait qu'il les dédie à son fils, son « petit Pierrot² » ne relève pas du hasard et s'il tient à témoigner, c'est pour que ce dernier ne vive pas le cauchemar qu'il a lui-même vécu.

Aussi, quand éclate la Seconde Guerre Mondiale, quand il voit son « petit Pierrot » âgé de 36 ans, mobilisé, le choc est trop violent. C'est plus qu'il ne peut supporter ; le corps et l'esprit meurtris de trop de blessures ne résistent pas. Il décède à 60 ans, le 30 octobre 1939 alors que Papa est soldat à la cartoucherie de Toulouse.

2) Une double énigme.

a). Ses écrits, qu'il intitule « carnet de route », il les commence le 24 décembre 1916, à l'HOE 13 (Hôpital d'orientation et d'évacuation n°13) de Courlandon entre Reims et Soissons. On est en pleine préparation de la célèbre et terrifiante « Offensive Nivelle » qui verra tous les services de santé de l'Armée débordés, incapables de faire face à l'hécatombe sans pré-

2 Âgé de 13 ans.

cèdent de 1917.

Que fait Pépé à Courlandon ? Pourquoi est-il là ? L'historique du 130^e RIT auquel il appartient ne note nullement l'envoi de brancardiers à Courlandon.

Ce document précise simplement que le 130^e RIT est retiré du secteur Vaux-Mercin le 29 septembre pour aller « à l'est de Soissons, dans la zone de Villeneuve-St-Germain, face à Croug »... à laquelle Pépé ne fait nullement référence. Pas plus qu'il n'a évoqué le « coup de main » du 130^e RIT, le 17 septembre. Que s'est-il passé ? A quel titre Pépé se trouve-t-il à l'HOE13 ? En tant que brancardier ? Si c'est les cas, on ne sait pour quelle raison mais ce qui est sûr, c'est qu'il va vite être débordé puisque c'est par milliers que les blessés vont affluer et, dans ces conditions, il n'aura guère le loisir d'écrire ses souvenirs ! Reste l'hypothèse de la maladie ou de la blessure. Maman nous a maintes fois raconté qu'il était à la fois insuffisant pulmonaire et malade du cœur. N'oublions pas qu'il a été gazé et que les épreuves l'ont très affaibli physiquement et moralement... Pour l'éventuelle blessure, mystère... Toujours est-il que même alité et diminué, il aurait eu la possibilité d'écrire.

b). La seconde énigme concerne l'arrêt brutal de la rédaction du second carnet, au moment où il raconte fort bien les séances de vaccination anti-typhoïdique. Il se trouve alors cantonné à Saconin-et-Breuil, entre travaux exténuants et repos. A l'arrière du front, à l'O-SO de Soissons.

La première piqûre l'a laissé sur le flanc : douleur et enflure du bras, la fièvre pendant quatre jours. Aussi va-t-il se débrouiller pour échapper à la seconde. C'est ici que se termine le récit. Pourquoi ? On en revient aux hypothèses précédem-

ment émises. Brancardier, aurait-il eu seulement le temps de raconter sa guerre entre 1914 et l'automne 1916 ?

Est-il trop malade, trop gravement blessé ?

Les horreurs auxquelles il assiste, impuissant, l'empêchent-elles d'aller plus loin dans son désir de témoigner ? Il en a déjà trop connu deux ans durant. Il est épuisé, il n'en peut plus, il n'écrit plus ...

Difficile et même impossible de trancher.

Nos occupations professionnelles respectives, notre vie de famille, voire nos activités politico-syndicales et, sans doute aussi l'insouciance de la jeunesse, nous ont empêchés de recueillir auprès de Titile et de Papa de précieuses informations et peut-être même la réponse à nos interrogations. Quant aux documents militaires consultés, ils ne nous ont été d'aucun secours ...

L'ignorance est lourde à supporter et nous pouvons regretter que nos enfants, petits-enfants, neveux et nièces soient logés à la même enseigne que nous.

3) La vie quotidienne du Territorial.

Dans le préambule de son premier carnet, avec l'évocation de Suippes et Souain, nous savons à quoi nous en tenir. Et ce n'est pas l'épisode marmandais durant lequel on le « harnache » on l'« équipe » et on lui « donne un fusil » qui va y changer quelque chose. Pépé n'a pas la fibre guerrière et les premières marches, longues et pénibles nous font comprendre combien il déteste son nouveau statut.

Au fil des pages et des jours, il va nous plonger dans un univers d'inhumanité, de souffrances telles que les trop rares et

brefs moments de répit ne sauront en atténuer les effets, encore moins les effacer.

Pépé n'épargne personne mais il fait d'importantes distinctions dont il est sans doute bon de tenir compte.

Les boches qui sont là, toujours présents (avec ou sans majuscule) il leur en veut, c'est sûr mais on est loin des consternantes tirades des va-t-en-guerre, « patriotes » de tout poil, relayant la propagande officielle, menteuse, détestable. Les boches nous tirent dessus, envoient des gaz, bombardent et le spectacle de morts et blessés, chevaux compris, des villages et campagnes dévastés est terrible, traumatisant mais Pépé n'en rajoute pas. Curieusement, il passe même très vite sur les embryons de fraternisation.

Il s'en prend aussi à ses propres compagnons d'infortune, inconscients qui, par la lueur de leurs cigarettes attirent l'attention et les funestes réactions de l'ennemi.

Et ceux qui se comportent mal, rapinent, gaspillent ou magouillent ne trouvent pas non plus grâce à ses yeux.

Pas plus que ceux qui prennent des risques insensés pour tuer un lièvre, se faire photographier près des lignes ou aller chercher quelque trophée ou fusée d'obus en terrain dangereux. Fabriquer des bagues, oui mais pas à n'importe quel prix !

Cependant, il n'hésite pas, non plus, à en parler, des moments de répit qui l'aident, n'en doutons pas, à supporter toutes les misères que les événements lui infligent. Éphémères occasions de retrouver un rien d'humanité, fugitive illusion d'un retour à la vie normale avec une partie de pêche, de chasse, ou une cueillette de champignons ; fugace retour, aussi, de sensations, sentiments, émotions « d'avant », à la vue

des paysages encore épargnés par la guerre ou du riche intérieur du château de Mercin, de la stalle d'un cheval, aux chandeliers ou aux instruments de musique.

S'il parle peu des permissions qu'il attend pourtant très impatiemment, s'il reste relativement discret sur les quelques jours de grand bonheur qu'elles lui octroient auprès des siens, n'est-ce pas parce qu'elles relèvent de l'intimité et ne regardent que lui ?

Par ailleurs, quelques lignes lui suffiront pour nous faire sentir combien il est heureux de recevoir un colis de sa femme ou, venu de Sétif, envoyé par Mathilde, sa nièce, alors institutrice en Algérie.

Cet homme sensible n'en sera alors que plus marqué, et pour toujours, par les épreuves que vont lui imposer ses chefs, cette hiérarchie à l'égard de laquelle il sera d'une légitime et exemplaire sévérité : incapable, prétentieuse, autoritaire et veule, froussarde, méprisante voire malhonnête.

Le creusement ou le renforcement des tranchées et boyaux, dans les pires conditions, d'épuisants travaux qui ne servent à rien, des exercices aussi répétés qu'inutiles, le nettoyage des rues et les marches, surtout les marches, interminables, dans la chaleur, le froid, la pluie, la boue et même la neige, d'autant plus pénibles que les officiers, incapables de lire une carte d'état-major, font perdre leurs malheureuses troupes et leur imposent des kilomètres supplémentaires ; autant de choses qui vont user notre grand-père et l'indigner car elles sont le fait de gradés qui ne savent trop que faire des territoriaux, bien décidés qu'ils sont à les occuper à tout prix. La bêtise et l'injustice, Pépé ne les supporte pas et il fera preuve d'un courage certain quand il osera tenir tête à certains supérieurs qui

veulent obliger les brancardiers à accomplir des tâches incompatibles avec leur mission de sauvetage et de soins à apporter aux blessés, quand ce n'est pas transporter les morts ...

D'une façon générale, le quotidien du Poilu, c'est la souffrance. Souffrance qu'il éprouve mais dont il sait qu'elle est le lot de tous ses compagnons d'infortune pour qui il manifeste une vraie compassion³. Tous victimes de cette guerre qui détruit tout, jusqu'à l'âme de ceux qu'elle ne tue pas.

4) L'écriture

Les « carnets de route » de Pépé, c'est aussi un style, un vocabulaire, des expressions, une pensée bien à lui issus de son terroir et de sa culture. C'est de l'oral transfiguré. Colère, émotion et même humour se côtoient. Avec une variété de ton, un sens des nuances, du terme approprié, une façon très personnelle d'exprimer ce qu'il subit et ses sentiments.

Il passe du très prosaïque achat des œufs à une fermière, en en précisant le prix, au plaisir de savourer un lapin à l'apocalypse de Verdun ou l'enfer du Labyrinthe, avec une aisance et un naturel peu communs...

Il nous promène avec lui dans un sous-bois tapissé de muguet et nous fait partager sa fascination, très passagère, pour le spectacle de la nuit illuminée par le feu des bombardements, comme sa cohabitation, dans le foin des granges ou la « cagna », avec les rats et les puces. Il nous fait éprouver ses justes colères, et en permanence, sa terrible fatigue. On pourrait multiplier les exemples.

Il nous fait la conversation avec ses mots, ses tournures de

3 Ainsi, lors du concert organisé au théâtre de Mourmelon, il ne peut se réjouir car il pense aux pauvres types qui, tout près de là, se font tuer !

phrases, sa façon d'être et de voir les choses, dans toutes les circonstances. Rien ne lui échappe, du plus futile au plus dramatique des événements. Mais qu'on ne s'y trompe pas, c'est de la littérature et elle exige du lecteur une constante attention ... dont il sera largement récompensé.

Jean-Claude s'est attaché à réaliser une transcription des carnets afin qu'ils deviennent accessibles à tous. Rendre plus lisible, en en agrandissant les caractères, imprimés, la graphie petite, serrée de l'original n'aurait, déjà, pas été chose aisée. Améliorer le texte sans le dénaturer était un défi bien plus difficile à relever. Où et comment couper une très longue période pour la faire « respirer », tout en conservant l'esprit qui l'anime ?

- une conjugaison hasardeuse ? Faut-il la modifier ?
- Un néologisme inattendu ? On le remplace ou on prévoit une note explicative ?
- Dates et lieux sujets à caution ? Recherches, vérifications nécessaires pour éventuelles corrections, etc.

Toujours est-il que les carnets de Pépé Arthur méritaient cette transcription. Souhaitons maintenant qu'ils puissent devenir un livre imprimé, illustré, annoté comme l'a proposé le courageux transcripteur.

Jean-Pierre
Ginestas, le 26 juin 2019

PS : Bien des sujets n'ont pas été évoqués, ne serait-ce que la nourriture, les cagnas, abris ... ou les aumôniers, la messe, l'hygiène, etc. Noter aussi que les bestioles qui empoisonnent la vie, ce sont vraisemblablement des « poux de corps », autrement dit des morpions.

Carnet
de Route
Commencé à Courlancourt
Terminé à _____
APPARTENANT
à Arthur Dubroca
Rue Brancardier 130^{ème} = Crigal
No 1^{ère} c. gnie
Secteur 27-102

Carnet de Route Campagne du 190^{ème} L^{trial}
appartenant à
Arthur Dubroca
Brancardier
190^{ème} L^{trial} 1^{er} L^{gnie}

Commence' le 24 Décembre 1916.

à mon petit Pierrot

Il y a deux ans, à pareille époque, la veille de Noël, j'étais à Suippes, le régiment venait de tenir les tranchées à Souain, pendant cinq jours ; il fut relevé ce jour-là et ce fut avec plaisir que nous regagnâmes le cantonnement car nous venions de passer cinq jours dans l'eau et la boue, dans des cagnas¹ non finies ou faites en hâte, enfin non confortables ! Je continuerai cet épisode dans le courant de mon récit² ; je marque ici simplement la date où je le commence, par cet épisode qui est des plus mémorables !..

Je reprends au début de la campagne.

Le 4 août 1914, la mobilisation générale fut décrétée et placardée sur tous les murs. Ce fut vers trois heures de l'après-midi que le tocsin et le tambour annoncèrent cette triste nouvelle ; c'était samedi, ce jour-là ; j'étais au moulin de Lavardac où je travaillais pour M. Defontaine³. Le bruit de la turbine m'empêcha d'entendre cette alarme ! Mais lorsque je quittai le travail, à sept heures du soir, j'aperçus un va-et-vient inaccoutumé et un sombre pressentiment m'envahit : je sentais en moi-même que la fatale vérité s'était accomplie ! En effet, comme j'arrivais au bout de la rue du pont, un cycliste me lança ces mots : « Ça y est ! » Je pressai le pas et j'arrivai à la mairie ; j'allai lire moi-même la sinistre affiche et j'étais alors bien sûr de cette horrible chose, je ne doutais plus ! Péniblement, je pris le chemin de ma demeure et je n'ai pas besoin, ici, de retracer ce triste tableau durant les trois jours qui me séparaient de mon départ car mon livret portait que le troisième jour je devais rejoindre le 130^e territorial caserne Tempoure à

1 Voir page 16,

2 Voir page 35

3 Parent éloigné de Clotilde, épouse d'Arthur. Voir annexe page 188

Marmande. Ce départ me brisa le cœur mais je partais tout de même comme tous, avec la ferme conviction que cette guerre ne durerait pas plus de trois à six mois et, à cette seule pensée, un certain courage me rendait fort ! Mais si j'avais su, hélas, qu'elle allait durer si longtemps, cette horrible tragédie ! Mais je ne savais pas !

Me voilà donc à Marmande dans la cohue des mobilisés. Chose étrange, je ressentais davantage, au milieu de cette foule plus ou moins sympathique, une amertume, une lassitude que je ne pouvais m'expliquer : c'était la séparation ! Et quelle différence de la famille ! A la caserne ! Pendant huit jours, je souffrais donc cette première misère. On me harnacha, on m'équipa, on me donna un fusil et, le douze août à minuit, le régiment embarquait pour une destination inconnue. Je savais bien, comme tous à peu près, où nous allions mais en somme, personne ne pouvait en préciser l'endroit. Ce fut à Draguignan que le train nous porta et, dans le courant de notre séjour dans cette ville, nous comprîmes bien qu'on nous avait amenés là dans le cas où l'Italie aurait marché contre nous car, au début, il faut dire que nous n'étions pas trop rassurés à ce sujet ; mais enfin, cette fois-là, la fatalité ne fut pas contre nous mais elle ne devait pas tarder à l'être. Vint la défaite de Charleroi et la retraite de la Marne qui mit nos armées dans une lamentable situation, ce qui fut cause que notre séjour à Draguignan ne dura pas plus d'un mois à peu près où, pendant ce temps, on nous fit faire des exercices de toutes sortes et plusieurs marches militaires jusqu'à trente kilomètres. C'était dur, et même un peu trop, vu que, dans ce pays, la chaleur était excessive et le mistral nous aveuglait et

nous fatiguait beaucoup. Donc, le dix-sept septembre, l'ordre arriva d'embarquer à nouveau pour destination inconnue ! Et pour cela, on trouva le moyen de nous faire faire une marche inutile de vingt-deux kilomètres, jusqu'à Puget-sur-Argens, où il existe un quai d'embarquement. Cette journée est particulièrement mémorable : le mistral soufflait violemment, c'est avec peine si nous pouvions faire un pas devant l'autre et au milieu d'une poussière inouïe. Cette journée fut terrible, j'étais couvert de poussière, à tel point que je ne pouvais plus ouvrir les yeux ; on aurait dit le régiment fantôme ! Enfin nous arrivâmes, c'était temps. J'étais fourbu ! La compagnie cantonna dans une grande tuilerie ; la place était réduite, on ne fut pas trop bien et, pour ma part, je me trouvais juste dans une petite chambre d'ouvriers, très puante, c'était sale ! Enfin, il fallait rester là, pas moyen d'aller se nicher au dehors ; le mistral ne cessa pas pendant les trois jours que nous y restâmes et il devenait toujours plus froid ! Le quatrième jour, au matin, on approcha du quai d'embarquement et, après une attente de deux heures à nous geler, on nous entassa dans des wagons à bestiaux. Il y avait tout de même des bancs mais le remboursement ne gênait pas ! Aussi ce voyage fut-il pénible ; il dura trois jours ; c'était même intenable ! On repassa à Marseille où on fit halte une heure environ. Comme pour le premier voyage, lors de notre venue à Draguignan, ce n'était, tout le long de la route, qu'une foule enthousiaste qui nous envoyait des adieux touchants ; aux abords des gares, on nous portait des friandises, du café, du thé, même, très souvent, de quoi manger, du pain, du fromage, du chocolat, etc. A Marseille, nous apprîmes que nous allions au camp du Ruchard, en Touraine et, en effet, on repassait par Montauban, Périgueux, Châteauroux, Tours

où on débarqua. La gare est au milieu de la ville mais ce n'était pas là qu'on devait rester : une heure après, musique en tête, nous prenions la route de Joué-les-Tours, à sept kilomètres de là ; c'était assez car nous étions harassés du voyage, du moins, pour ma part, je l'étais beaucoup. On traversa le Cher et je me souviens d'un joli coup d'œil dans cette vallée. Après le pont, on fit halte et, pendant cette halte, un aéroplane, français bien entendu, vint évoluer au-dessus de nous, et voilà qu'une pétotoche s'empara de nous, croyant que c'était un aéroplane ennemi ; nos officiers nous criaient de nous cacher et c'était à qui mieux mieux parmi les haies et les buissons d'un bois voisin. Quand on eut reconnu l'erreur, ce fut une rigolade ; et c'était absurde en effet : nos officiers se crevaient les yeux dans leurs vieilles lunettes et ne reconnaissaient même pas si c'était un avion boche ou un français ! Enfin, on repartit vers Joué-les-Tours, où on passa la nuit ! Mais le soir, en arrivant, avec trois autres camarades, nous nous mîmes à la recherche d'un restaurant car nous avions besoin de réconfort après ces trois jours de voyage, à ne manger que de la viande de conserve, des sardines à l'huile et du fromage. C'était maigre, pour tant de temps ! Aussi nous fîmes honneur au repas, qui coûta trois francs cinquante. C'était un peu cher mais c'était la guerre et c'est tout dire ; enfin, après être bien restauré, j'allai me coucher, avec mes copains, au local qui nous était assigné pour cela : un hangar à tous les vents ! Le froid m'empêcha de m'endormir, je me levai et j'allai me fourrer dans une meule de foin ; enfin, là, je dormis un peu. Le matin, à la pointe du jour, après avoir bu le café, nous voilà donc partis pour le camp du Ruchard ; nous voguions alors par les routes de la Touraine, c'était beau ! Des jolis points de vue nous distrayaient beau-

coup ; c'est le pays merveilleux des jolis sites, les beaux châteaux modernes et antiques se dressaient sur les coteaux tout à côté de leurs grands parcs et leurs grands bois mais, malgré tout ce trajet agréable, la route était un peu trop longue et, après s'être appuyé trente kilomètres, on arrivait à Villaines, petit village dont les maisons sont la plupart entaillées dans le roc ; nous n'étions plus qu'à cinq kilomètres du camp du Ru-chard. Quelle fatigue après s'être si peu reposés après le débarquement ! Enfin, on resta là deux jours où on put se refaire un peu mais, pour boire, on ne trouvait que du cidre à quatre sous la bouteille, enfin, mieux valait cela que de l'eau ! Nous pensions donc finir d'arriver au camp mais hélas ! contre-ordre fut donné d'embarquer immédiatement et, le troisième jour, vers trois heures de l'après-midi, nous allions coucher à Azay-le-Rideau. Je me rappelle que je rendis visite à un noyer, au crépuscule et je me ramassais une pleine musette de noix qui me servirent bien pendant quelques jours. Le lendemain matin, on embarqua à huit heures et nous savions tout de même, cette fois-là, que nous allions à Ivry, où nous débarquions à l'entrée de la nuit. Une foule de Parisiens se ramassa sur la passerelle qui traverse les voies et, une demi-heure après, musique en tête, on défila vers le cantonnement. Là, nous eûmes encore une grande désillusion : on croyait rester à Ivry quelque temps, d'où nous aurions rendu quelques visites à Paris mais le lendemain matin, hélas, on repartait encore ! Ça commençait à devenir décourageant et donc ! Et donc ! Ce n'était pas fini ! A la pointe du jour, nous voilà repartis. Vers la porte d'Ivry, on fit la pause avant de rentrer ; j'en profitai pour aller me débarbouiller à la Seine car je n'avais pas eu le temps avant de partir et il aurait fallu aussi connaître l'endroit d'une

fontaine quelconque pour cela ! Nous étions contents de rentrer dans la capitale et j'étais joyeux, pour ma part, de croire qu'on allait traverser quelque grande avenue ou quelque grand boulevard et de voir un peu les Parisiens mais désillusion encore ! On nous fit longer les fortifications, où on ne vit pas grand-chose, ni grand monde et, sur le pavé, en ressortant par la porte de Pantin, nous arrivâmes à Aulnay-sous-Bois ; encore vingt-sept kilomètres que nous venions de nous passer sur le dos ! Ah, je n'en pouvais plus, ce pavé était interminable et pourquoi ? Pourquoi nous faisait-on faire ainsi de pareilles randonnées ? C'était absurde et inutile ! Si on le faisait pour nous éprouver, ce n'était pas ma foi trop mal combiné ! A Aulnay-sous-Bois, la compagnie cantonna à l'école et, juste le temps de manger un bout le soir d'un ordinaire fait à la hâte et d'y coucher une nuit, nous repartions le lendemain matin à sept heures ; c'était trop. Et où allions nous encore ? Nous vîmes bien alors que nous quittions Paris pour de bon. Enfin, après treize kilomètres de marche, on arrivait à Mitry-Mory. Enfin, enfin, on resta là six jours qu'on employa, bien entendu, à nous faire faire des exercices et, pour la première fois, on nous fit voir des tranchées, Nous étions alors en plein camp retranché de Paris. J'avais bien besoin de ce petit séjour pour me délasser un peu mais ce ne devait, après, que recommencer de plus belle ; l'ordre arriva de nouveau de partir et toujours pour l'inconnu, Le sixième jour dans l'après-midi, on mit sac au dos et en route ; enfin, avec les bornes kilométriques, on voyait bien la direction qu'on nous faisait prendre : c'était, hélas, vers le nord ! Et je ne savais que trop ce que cela voulait dire ; tant que j'apercevais la tour Eiffel, il me semblait que nous n'allions pas là-bas ! Je ne pouvais y croire, pas plus que

mes camarades ; nous avions toujours l'espoir de rester dans le camp retranché, Mais la tour Eiffel disparut et on s'éloignait toujours davantage. Enfin on arriva à Vémars, après une marche de dix-sept kilomètres, c'était assez ! La compagnie fut logée dans un parc à moutons. On nous donna tout de même un peu de paille fraîche, sinon ce n'était guère confortable, ça puait beaucoup ! Et comme toujours, ce fut le lendemain au petit jour que nous mettions encore sac au dos et prenions la direction de Baron et, par-ci par-là, on commençait à voir que les boches étaient passés et, de par la bouche des habitants, on apprenait quelque histoire à faire dresser les cheveux sur la tête, à Baron surtout, où on arriva après une vingtaine de kilomètres de plus. On logea dans une grande ferme, dans un vaste grenier sans trop de paille, où les boches avaient couché avant nous, je l'appris de la bouche même du régisseur de la ferme. C'était bien vrai car certains de mes camarades trouvèrent quelques souvenirs tels que quarts, gamelles, bidons boches, etc. Il nous apprit un fait dont je relate plus haut, et qui vaut la peine d'être marqué dans ces mémoires : l'institutrice de Baron avait été violente par une douzaine de chena-pans boches !... Encore, à Baron, nous ne restâmes qu'une nuit ; le lendemain on repartait encore sur la route de Verberie. C'est là que l'on vit pour de bon que la bataille avait fait rage, quelques charognes par-ci par-là empestaient les abords de la route. Et des débris de toutes sortes, tels que boîtes de conserve, bouteilles de champagne, plumes de poules, peaux de lapins, peaux de moutons, tout cela tué et dévoré en hâte par des troupes en retraite ou en poursuite ! Les gerbes de blé, qu'on n'avait pas eu encore le temps d'enlever avant l'invasion, encombraient les abords de la route ; je vis pour la pre-

mière fois un château dont un obus avait en partie fait effondrer la toiture, en passant dans un village où on fit halte ! Un épicier et marchand de chaussures me montra les dégâts causés par les boches qui avaient logé chez lui. C'était piteux à voir et les pauvres gens pleuraient de leur perte, il y avait de quoi ; ils étaient complètement dévalisés ! Cette marche fut encore très longue, vingt-sept kilomètres environ, ce ne fut que vers deux heures de l'après-midi que nous arrivâmes à Verberie ! Et, là encore, un cantonnement des plus médiocres et sales ; il fallut passer tout le restant de la journée à nous le nettoyer : ce n'était qu'un amas de bourrier dans cette pauvre école ! C'était infect, boches et Français avaient couché là entassés et avaient quitté ce cantonnement sans le nettoyer : c'est que, ni les uns, ni les autres, n'avaient pas peut-être eu trop le temps ! Verberie avait peu souffert, cependant deux ou trois maisons avaient été brûlées par les obus, le pont était détruit (sur l'Oise) et le Génie était en train d'en reconstruire un au moyen de bateaux. C'était inouï de voir un travail pareil détruit si bêtement et en si peu de temps ! Et depuis j'en ai tant vu d'autres ! A Verberie, pour la première fois, je vis des Anglais car, dans cette partie de l'Oise, ils y avaient envoyé un corps d'armée. On resta à Verberie cinq jours et, au lieu de faire de l'exercice comme on avait fait jusque là, on nous fit travailler. Tous les matins on partait faire des tranchées, nous nous étions rapprochés sensiblement du front et, en ce moment-là, le canon tonnait terriblement, ça sentait la guerre bientôt pour nous et, en effet, elle ne devait pas tarder à venir. Au bout de cinq jours, on repartit encore ; à six kilomètres de là, on traversa Pont-Sainte-Maxence et on arriva à Cinqueux. Après quinze kilomètres de marche, pour la première fois, je

fus sentinelle aux issues. Je passai donc la nuit sans dormir ; on partait encore à sept heures du matin, j'étais frais pour la route ! Une bonne femme, devant chez laquelle j'étais sentinelle, en se levant, m'offrit de me faire chauffer une tasse de café que j'acceptai avec plaisir car j'avais plutôt froid : il gelait dur ! Pour les sentinelles aux issues de ce temps-là, on barrait la route avec une barre, on pendait une lanterne au milieu et qui que ce soit ne devait passer sans le mot d'ordre ; ce procédé ne se fait plus maintenant. Donc, le matin à sept heures, nous voilà repartis ; encore une bonne marche de douze kilomètres et on arrivait à St-Martin-Longueau où, comme à Verberie, on nous fit travailler à faire des tranchées couvertes. Je commençais à être rudement las de cette vie errante et pourtant, malgré tout mon espoir que la fin de la guerre arriverait bientôt, un sombre pressentiment me faisait prévoir qu'elle allait durer longtemps et, hélas, elle dure encore ! Enfin, pendant huit jours, on fit des tranchées. Il y eut un jour de pause où j'allai avec mes camarades ramasser des champignons ; j'en trouvai de forts jolis dont le soir nous fîmes un repas délicieux. Un autre soir, je mangeai, avec trois autres camarades, un beau lapin arrosé de cidre : on ne trouvait pas de vin ! Mais qu'importe ? Enfin, le huitième jour, ordre arriva de repartir le lendemain et d'aller embarquer à Pont-Ste-Maxence ; cette fois-là, plus nul doute ! Et on le disait même, nous allions au front, mais où ? Toujours pour l'inconnu ! A midi, une fois de plus, le neuvième jour, on embarqua donc à Pont-Ste-Maxence et toute la soirée, toute la nuit et toute la journée du lendemain, jusqu'à neuf heures du soir, on fit voyage en chemin de fer, c'était long ! Ah oui, très long ! Et il ne faisait pas chaud ! Et c'est dans la Marne, à Vadenay, qu'on débarqua ; on traversa

le village ; il y avait une boue ignoble, les incendies, depuis le passage des boches, fumaient encore, ça sentait mauvais. Et, à travers la nuit noire, on nous amena dans un cantonnement déjà occupé par des cavaliers qui, ne nous attendant probablement pas, en avaient pris à leur aise pour se fourrer dans la paille. Ils ne voulurent pas se déranger pour nous faire place, il fallut que le capitaine intervînt et les menaçât de les faire sortir baïonnette au canon ; sans cela, ils ne voulaient rien savoir. C'était regrettable mais nous aussi nous voulions dormir et, tant bien que mal, je m'installai et dormis comme une souche !

Le lendemain, nous ne fûmes pas tracassés, on nous ravitailla un peu ; je visitai le village dans la journée, c'était pitoyable, les boches avaient passé !... Quelques émigrés s'étaient installés dans des maisons abandonnées ! Le séjour à Vadenay fut aussi de courte durée : un jour seulement de repos et, en route pour le camp de Châlons dont nous étions à proximité. Nous y fûmes vers midi et, pour le moment, on ne devait pas aller plus loin, c'était le front !... Une inexplicable anxiété s'empara de moi et de tous aussi, je peux le dire car c'était pour aller aux tranchées qu'on nous avait fait arriver jusque là ; nous n'étions plus qu'à six kilomètres des premières lignes ! Le petit enthousiasme du début était désormais tout éteint en moi-même car j'avais trop souffert durant tous ces voyages et toutes ces randonnées ; je commençais à m'apercevoir qu'on abusait trop de nous et un dégoût de tout dans le métier s'était emparé de moi ; la lamentable défaite de Charle-roi m'avait, comme à tous, en partie désillusionné et découragé. Aussi, enfin, après toutes ces premières misères, qui m'avaient tant éprouvé, je ne pouvais me raisonner à l'idée

que bientôt nous allions aux tranchées ; j'étais réellement presque découragé et le jour où nous devons y partir, j'écrivis une lettre très triste à ma chère Clotilde. Il m'était impossible de lui écrire autrement ! Et quel rude moment ce fut pour moi durant ces trois jours que nous restâmes avant de partir ; je crois que de toute ma vie je ne l'oublierai pas ! Nous fûmes parqués dans les vastes hangars aux aéros. Il y faisait tellement froid que je me décidai à demander à ma femme quelque chose pour m'entourer les jambes et les pieds dont j'avais tant souffert pendant ces trois nuits ; elle m'envoya un sac en molleton qui, depuis, m'a rendu de si grands services et je vois malheureusement que je vais l'user ici. Pourvu qu'il ne m'en faille pas un autre ! Le jour de départ arriva ! Le commandant nous fit un petit discours, en patriote ! Mais cela ne me réchauffa pas du tout le cœur. Enfin, à une heure, on était rassemblés, prêts à partir ; et par colonne de compagnie, à de grands intervalles et à travers le camp, on s'achemina vers les boches. Nous marchions en silence, personne ne disait grand-chose, tous étaient à leurs pensées plus ou moins douloureuses. A travers le camp, des chevaux morts, par-ci, par-là, empestaient les airs, des tombes de nos braves et de boches étaient marquées par une simple croix, soit au coin d'un bois, soit enfin à l'endroit où ils étaient tombés ! (La première tombe d'un soldat français que nous vîmes pour la première fois fut en traversant la forêt d'Ermenonville, en allant à Baron). En passant devant cette tombe, on mit l'arme sur l'épaule pour saluer ce brave, ce malheureux, enterré et isolé de tout, dans cette grande forêt ! Je reprends mon récit. Peu à peu, nous approchions sensiblement des lignes ; devant nous, nous apercevions les feux d'une batterie qui, de temps en

temps, tirait une salve ! Et je percevais distinctement à mon oreille le sinistre sifflement des obus ! Enfin, vers quatre heures du soir, nous arrivions à la grande ferme de Jonchery, occupée alors par les artilleurs. Jusque là, cette ferme était intacte ; à deux cents mètres environ de là, on fit la pause et on donna l'ordre de faire la soupe et, aussitôt, je me mis, comme les autres, à ramasser du bois. Tout à côté, un petit jardin fut vite dévalisé des quelques choux qui y restaient ; on prépara les fourneaux et, quelques minutes après, la soupe était en train, lorsque tout-à-coup, on nous donna l'ordre d'éteindre immédiatement les feux ! On hésita un peu car ça nous contrariait beaucoup de falloir renverser les marmites ; le repas du soir sans soupe après être bien fatigués s'annonçait bien maigre ! Bref, il fallut s'exécuter ! Un commandant d'artillerie vint à passer pendant ce temps et dit qu'il fallait être fous d'arriver ainsi en plein jour, si près des lignes ! Si les boches nous avaient aperçus, dit-il, sûrement qu'ils nous auraient salués ! Et peut-être massacrés mais enfin, pour cette fois-là, il n'en fut pas ainsi ! Une heure après, quand la nuit fut venue, on cria : « Sac au dos ! » (Je reviens un tout petit peu en arrière : avant d'arriver à la ferme de Jonchery, un aéroplane, boche cette fois, passa au-dessus de nous ! On nous fit coucher à plat ventre et rester ainsi jusqu'à ce qu'il eût disparu ! Nous venions d'exécuter un exercice dont parfois nous le tournions en ridicule quand on nous le faisait faire mais, cette fois, la réalité l'imposait et, bon gré, mal gré, l'instinct du danger le fait faire aussi très souvent sans qu'on le commande et, très souvent, cela se produit surtout quand on est aux tranchées !). Alors, pour continuer, quand on eut mis sac au dos, lentement on se mit en marche ; le capitaine qui était devant, à cheval, se re-

tourna et nous dit que nous allions voir un village détruit comme il n'était pas possible d'en voir d'autres. D'abord, on traversa le village de Jonchery qui, à ce moment-là, n'avait pas encore bien souffert : quelques maisons brûlées, quelques toitures effondrées et c'était tout ! A cinq cents mètres plus loin, se trouvait St-Hilaire-le-Grand, le village détruit que nous avait annoncé le capitaine. A l'entrée du village, au pont de la Suippe, ruisseau ainsi dénommé, nous fûmes encombrés par des voitures de ravitaillement entourées de poilus venus des premières lignes chercher la soupe, la boule de son et le pinard ! Et tout le monde pataugeait dans une boue ignoble ! Il fallut s'arrêter et attendre que le passage fût un peu dégagé ; cette attente m'angoissait un peu car déjà j'entendais dire que ce front était bombardé. Enfin, on repartit et je pus constater alors que le capitaine avait raison : ça sentait encore l'incendie, une odeur âcre nous prenait à la gorge. Ce tableau était navrant, toutes les maisons étaient démolies en entier ou en partie et les autres, brûlées. Dans la nuit, et pour la première fois que nous voyions cela, c'était saisissant et lugubre, il me tardait qu'on eût traversé ce village car ce tableau sinistre me faisait passer en moi-même quelque chose que je ne pouvais m'expliquer ! Enfin, nous voilà au bout de la rue mais, tout-à-coup, on arrêta de nouveau et attendions un quart d'heure environ. Il me tardait qu'on nous sorte de là et d'arriver au but car j'étais aussi très fatigué. Pourtant, on repartit mais, cette fois-ci, à la file indienne ; cela voulait dire qu'on approchait. La Suippe passait tout près de là et, par des petits sentiers qui longeaient le ruisseau, on marcha lentement. Au bout d'un quart d'heure de cette marche pas trop sûre car, ne connaissant pas le chemin, on risquait fort de tomber dans le ruisseau

ou dans quelque trou ! nous arrivâmes enfin à notre position, c'était la deuxième ligne. Les cagnas⁴ étaient tout le long de la



Une cagna

grande route de Reims à Sainte-Ménéhould et, de l'autre côté, c'était donc la Suippe. Tant bien que mal, on se fourra dans ces piteux abris, un peu mêlés un peu partout mais, pour la pre-

4 Cagna : Abri léger, dans la terre ou fait de boisages, où peuvent se tenir les combattants en cas de bombardements ou d'intempéries par exemple. Les abris de première ligne peuvent être dénommés cagnas mais c'est relativement rare, le terme s'applique davantage aux secondes lignes et en deçà. Le mot est d'origine indochinoise, sans doute transmis par des troupes coloniales.

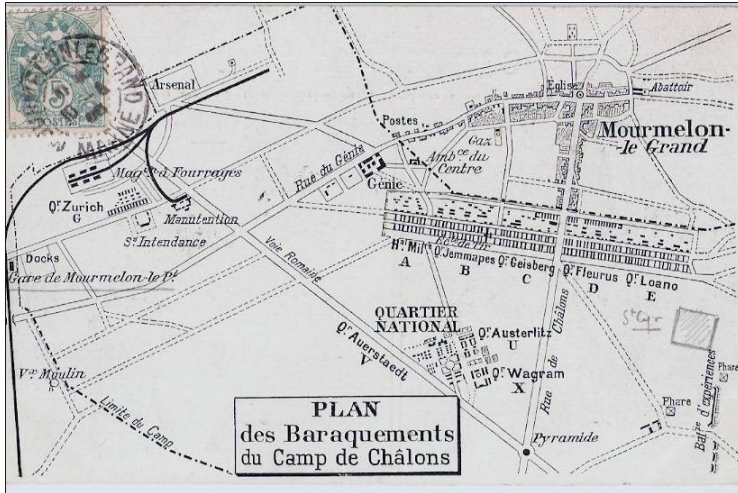
mière nuit, qu'importe ? Moi, je me trouvais dans un qui n'était pas seulement fini ; à travers le branchage, je voyais les étoiles ; c'était un peu clair pour une nuit d'octobre ; je ne dormis pas trop de la nuit et je la trouvais bien longue. Le matin, à la pointe du jour, je me levai car je ne pouvais plus y tenir : le froid me piquait un peu trop ! Un brouillard épais et un petit vent de nord avec cela cinglait sur le bord du ruisseau ; autrement, la nuit fut calme, on n'entendit pas un coup de canon ni un coup de fusil. Enfin, pour notre première venue aux tranchées, ce fut le calme parfait. Pendant la journée, j'explorai les environs et je vis l'horrible trace de la bataille : beaucoup de chevaux morts gisaient des deux côtés du ruisseau, des tombes perdues dans les arbres étaient aussi nombreuses ; ces pauvres malheureux étaient du 108^e d'infanterie de Bergerac ; du bétail abandonné errait dans les champs et, de temps en temps, leurs beuglements rendaient ces lieux dévastés encore plus tristes. Ces pauvres bêtes appelaient sans doute pour qu'on les mène à l'étable mais en vain ! Les maîtres étaient partis et ne devaient plus revenir ! Une vache laitière qui avait sans doute reçu un éclat d'obus se trouvait tous les jours sur notre passage quand nous allions au village chercher de la paille ou du ravitaillement ; elle nous regardait d'un air de compassion, elle semblait nous dire : « Sors-moi de là », la pauvre bête ! Elle boitait et ne pouvait aller bien loin pour se ramasser de quoi vivre, elle rongeait par-ci, par-là, quelque betterave qui se trouvait à côté et c'était tout. Pauvre bête, cette vie ne dura pas : un jour je la trouvai morte ! Pour continuer donc les premières impressions de ces premiers jours de relève, je reviens au lendemain soir. Ce n'en fut pas de même que du premier ; jusque là, nous n'avions pas encore reçu,

dans notre voisinage, aucun obus boche ; mais à neuf heures du soir, je venais de me coucher quand j'entendis un coup sourd, puis le sifflement d'un obus : c'étaient les boches qui tiraient sur le village et, comme personne n'avait encore l'habitude de ces miaulements et d'entendre ces explosions si près, beaucoup se levèrent, le capitaine entre autres et allèrent sur la route pour se rassurer où ils bombardaient ; c'était bien sur le village et, la veille, on nous y avait arrêtés un quart d'heure !... C'était encore assez loin, six cents mètres environ. Enfin, il faut dire que, pour la première fois, personne n'était bien rassuré. Tout de même, le bombardement ne fut pas de longue durée, à peine sept ou huit obus ! Notre premier sommeil était déjà troublé mais, quand même, je me recouchai et, cette seconde nuit, je dormis bien. La deuxième journée se passa aussi sans incident, la troisième aussi mais le soir, à la nuit, nous fûmes relevés par le second bataillon. Pour le repos, on nous dirigea sur Suippes, à douze kilomètres de là ! Il y avait encore une bonne marche à faire dans la nuit ; en arrivant en ville ce fut, comme partout, une boue terrible, presque impraticable. Jolie entrée, que je me rappelle, ce soir-là ! On nous fit loger dans une grande grange ouverte à tous les vents mais, tout de même, la paille y abondait, c'était le principal. Les relèves commencèrent donc par trois jours, c'est-à-dire : trois jours de tranchées et trois jours de repos. On resta alors trois jours à Suippes ; on ne nous inquiéta pas, on nous laissa assez libres et j'en profitai comme toujours pour explorer la ville. Elle était en partie détruite par les obus et tout un quartier était incendié, l'église effondrée complètement et des cadavres gisaient dessous disait-on car on y avait installé une infirmerie et, un jour de bombardement, un obus

avait tout enseveli ! Joli tableau de la guerre que celui-là ! Pendant ces trois jours, on nous bombardait à nous quelque peu aussi ; le troisième jour, en particulier, quelques obus fusants⁵ arrivèrent sur la ville et d'autres arrivèrent même sur le camp d'aviation qui était à côté ; ça commençait à ne pas être rassurant du tout. Des avions boches passaient aussi tous les jours et voyaient sans doute le mouvement des troupes car il n'en manquait pas à ce moment-là. Et puis j'oubliai de dire que le second et le troisième jour, on nous fit faire un peu d'exercice à côté du camp d'aviation ; cela était peut-être aussi un peu trop visible et c'était la cause du bombardement. Enfin, on rappliqua donc aux tranchées et au même emplacement. Et ces trois jours suivants se passèrent aussi sans incident : quelques coups de canon échangés par l'artillerie et c'était tout ! Mais alors, cette fois-ci, on ne devait plus revenir à Suippes pour le moment ; ce fut à Mourmelon-le-Grand qu'on nous amena et, ici, un incident que je ne peux pas oublier mérite d'être inséré dans le carnet. La relève ne se fit que le lendemain matin avant le jour au lieu de se faire le soir et nous voilà partis à travers le camp de Châlons. Bref, le jour arriva et nous commençons alors à être éloignés de l'ennemi. Le clocher apparut et, tant qu'on le vit, ce n'était pas difficile : on n'avait qu'à marcher tout droit pour arriver au village mais, à l'entrée d'un bois de pins, il disparut complètement et celui qui dirigeait la colonne, le C..., au bout d'une heure de marche environ, il se ravisa, il s'était perdu ! Nous marchions au sens opposé, d'après les renseignements qu'on nous donna, tandis que nous n'avions plus qu'une demi-heure à peine de marche à faire. Je trouvais, pour ma part, que c'était bien long moi

5 Voir page 64

aussi mais je ne songeais pas, pas plus que mes camarades, qu'on allait nous perdre ainsi ; nous suivions, et voilà tout. Enfin, après nous avoir fait pivoter encore à droite et à gauche et même, une fois, le chemin fut presque impraticable à travers



le bois, on revit tout-de-même le clocher mais quel détour n'avions-nous pas fait inutilement ! Et voilà une histoire que les poilus n'oublieront sûrement pas et il y en a tant d'autres dans ce cas-là ! Par la suite, j'en retracerai certainement quelque autre de ces manœuvres ridicules dues à l'incapacité ! On fit une pause à la sortie du bois, elle était bien gagnée, j'étais rossé de tout ce chemin inutile que j'avais dans les jambes. Tout près de là, dans un champ, il y avait des navets magnifiques ; on en fit une ample provision car la soupe était délicieuse avec ce légume ! Après la pause, nous avançâmes un peu plus dans le camp tout en longeant la ville et on s'arrêta de nouveau, en avant des baraquements où nous avions lo-

gé en arrivant pour la première fois dans ce secteur et, deux heures environ, on resta là à attendre des ordres pour le cantonnement. Mais une fois repartis, au lieu de s'arrêter à ces baraquements, il fallut faire encore un bon kilomètre de plus pour aller, cette fois-ci, cantonner au hangar Farman. C'était à peu près la même disposition que dans les premiers, sauf que la paille y manquait et le peu qu'on toucha ne suffisait pas pour dormir à peu près à l'aise ; aussi, quand la nuit fut venue, je partis avec les copains de l'escouade en quête de quelque meule pour tâcher, de tous nos moyens, d'en avoir une brassée. Mais il fallut faire un quart d'heure de marche pour en trouver une que d'autres, plus en avant que nous, avaient déjà découverte. Et c'était bien une meule de paille mais le blé avec ; c'était tout de même honteux de faire perdre le blé ainsi en temps de guerre ; pourtant il nous en fallait et, déjà, une bonne part était enlevée. Nous fîmes de même et je dormis bien sur la bonne brassée que je portais ! C'était la guerre !... Enfin, on se croyait installés là, quand on nous dit le lendemain vers les dix heures, de nous préparer, que nous changions de cantonnement et que nous allions au camp national. En effet, une heure plus tard, nous y étions. Notre compagnie eut les écuries, mais c'était confortable tout de même ; je m'installai dans une loge avec deux autres camarades et là, enfin, nous devions y coucher très longtemps. Un service régulier s'établit : tous les trois jours, on allait aux tranchées et puis on revenait au même logement, chacun à sa place. Aux tranchées, le service était toujours le même, je prenais la garde à mon tour aux petits postes⁶. Oh ! c'étaient de rudes nuits à passer !

6 Poste avancé devant la première ligne de tranchée dont la fonction est de surveiller l'adversaire et de prévenir ses attaques surprises. Parfois, le petit poste est une position bien aménagée et reliée à la tranchée par un boyau. Mais d'autres fois, c'est un simple trou

Mais je n'ai pas aucun incident à noter du temps qu'on alla à cet emplacement, sauf que quelques balles passaient en sifflant au-dessus de nos têtes ! Seulement, pour y aller, on prenait un autre chemin que celui qu'on avait pris le premier jour ; c'était bien plus court et plus direct ; à force de fourrer le nez dans les cartes, nos ... l'avaient trouvé et si, à la première fois, on l'avait trouvé, plutôt que de passer par la ferme Jonchery, on ne se serait pas perdus ! Depuis le camp national, il fallait traverser la ville, puis prendre la route de St-Hilaire-le-Grand jusqu'à la ferme Hippique et, là-même, on tournait à gauche à travers champs. Et ce chemin, en hiver, était joli, que je me rappelle, surtout en arrivant au pont de la Suippe où il fallait faire un grand détour : il était devenu impraticable par la boue. Depuis le camp aux tranchées, il y avait une bonne marche à faire et une bonne suée à prendre sac au dos, c'était dur ! Et ainsi, tous les trois jours, je trouvais que cela se renouvelait souvent ! Au camp, où nous aurions dû nous reposer et être tranquilles, nous étions traqués, depuis le matin au soir, pour des exercices, des corvées absurdes et ridicules ; tout le monde commandait, c'était des ordres et sous-ordres à n'en pas finir et, pour de la territoriale, il n'en était pas moins vrai que ça devenait intenable et la guerre durait toujours ! On arrivait à la fin novembre et l'espoir qu'elle ne durerait que trois mois se fondait peu à peu dans nos illusions du début, le découragement s'emparait de nous, une lassitude et une fatigue terrible, due à l'ennui, nous terrassait et ainsi, le temps passait et j'étais, pour ma part, tellement désintéressé et dégoûté de tout, que je ne m'étais pas seulement rendu compte ce que c'était que le camp national. Je ne sortais presque que pour al-

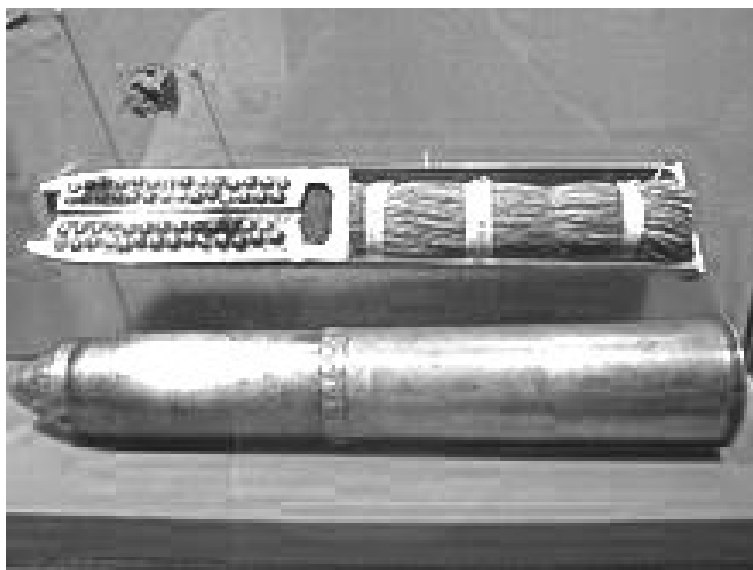
d'obus isolé et aménagé sommairement. Dans tous les cas, les soldats n'appréciaient guère les séjours qu'ils faisaient dans ces lieux isolés et particulièrement exposés.

ler à l'exercice ou à quelque corvée ! Le 129^e était aussi avec nous, tout voisin, le 135^e était à la Pyramide où nous avions logé les trois premiers jours de notre arrivée. Le 131^e, le 132^e étaient aussi par là, tout près ; nous formions ensemble la sixième division territoriale, sous les ordres du général Lacroisade ! La fin novembre arriva donc dans cette vie, qui n'était plus une vie ! A vrai dire, pour nous, nous en avions assez déjà et la paix serait-elle arrivée dès lors, que la joie aurait été grande ! Et que de cœurs soulagés ! Et ce n'était, hélas, encore qu'un tout petit commencement, on ne s'en doutait pas ! Voilà que, tout-à-coup, au lieu de continuer à nous faire tenir la deuxième ligne, on nous envoya en première ! Ça changeait beaucoup la situation car alors, c'était d'abord un peu plus loin, puis pas organisé du tout : ce n'était encore qu'une tranchée creusée à demi, où il n'y avait que de faibles abris, recouverts simplement de quelques branchages et d'herbes ! Oui, [il] nous fallait dormir les uns sur les autres et les jambes pliées ; le froid nous y rongait ! Ce fut comme au camp : une vie de travail commença, dès lors, à organiser cette tranchée, à l'approfondir et à refaire les abris (et plus solides). Il n'y avait plus un moment de répit : du matin, au jour, jusqu'au soir, c'était du travail et toujours du travail ; on tenait la tranchée en travaillant. Il se passa ainsi deux ou trois relèves mais, pendant ce temps, je pris la garde trois nuits aux avant-postes, à deux cents mètres en avant des lignes ; depuis le soir à six heures jusqu'au petit jour, je passais toute la nuit à courir dans la tranchée ! J'étais gelé jusqu'aux os. Ah ! Quelle vie que ces nuits-là ! Dans un coin de la tranchée, j'avais porté une claie, assez épaisse pour pouvoir nous mettre à l'abri et dormir à tour de rôle tant que d'autres veilleraient mais impossible d'y

tenir tellement qu'il faisait froid ! Pourtant, ce n'est pas que nous n'ayons pas envie de dormir par moments car, dormir dans les abris de ce temps-là, ce n'était pas dormir. Enfin, c'étaient de terribles nuits à passer ! Pendant ces premiers jours de première ligne, ce fut un calme parfait, sauf pendant une relève : il vint un aéro boche planer au-dessus de nous et quelques imbéciles se mirent à tirer des coups de fusil dessus et c'était bien la peine, il ne risquait rien ! Aussi lâcha-t-il aussitôt des fusées repérantes et, le lendemain, nous fûmes bombardés. C'était le jour de la Toussaint, les obus arrivaient avec une vitesse terrible ! Le second fit une victime : un nommé Brousseau, des environs de Marmande, fut tué sur le coup par un shrapnel⁷ ; trois autres furent éraflés et déchirés par les éclats, mais sans aucun mal. Le 130^e avait reçu le baptême du feu le jour de la Toussaint, c'était la première victime, due sans doute à la fusillade contre l'aéro. Enfin, ainsi durèrent quelques relèves quand, dès le dix décembre, au camp, un brancardier m'avertit qu'il y avait une place vacante et qu'on parlait d'en nommer un autre ; je ne perdis pas de temps : j'allai aussitôt à l'infirmerie m'informer et demander la place. Les camarades promirent de me proposer ; en effet, cela réussit très bien et trois jours après j'étais brancardier par voie du rapport. Alors, une autre vie commença pour moi ; le même jour, j'allai rejoindre les autres brancardiers qui faisaient alors bande à part et vivaient ensemble. C'était le dix décembre et juste le jour de relève ; j'étais heureux, je peux le dire, d'avoir quitté le service de la compagnie et de verser le fusil !.. Je regrettais un peu mes camarades d'escouade mais enfin, je savais que je les reverrais et que j'allais aussi m'en faire d'autres.

7 Obus d'artillerie rempli de balles ou de fragments de métaux qui, au moment de son explosion, projette ce qu'il contient.

Ce soir-là, je partis donc à la tranchée avec les brancardiers et j'allai avec eux habiter une cagna en deuxième ligne, qu'eux avaient construite ; elle était bien faite et très confortable.



Shrapnel

Quel changement de vie, à l'égard de celle que je passais à la compagnie. Je n'étais plus traqué par les galonnars⁸, gros ou petits, je faisais mon petit service de brancardier qui, alors, était pas grand chose, et voilà tout. J'étais tranquille ! Et, en raison de cette tranquillité et de cette liberté, de ce moment-là, nous n'étions pas paresseux pour quoi que ce soit, bien vivre et bien s'abriter, c'était toujours, pour nous, la principale des choses. Chaque fois que nous arrivions, soit à la tranchée, soit au camp, on touchait l'ordinaire à part, dont deux cuisi-

8 Galonnard : nom injurieux et dénigrant donné à un officier.

niers, des brancardiers aussi, s'exprimaient de leur mieux pour nous faire des plats très fins et délicieux ; ils étaient très dévoués en un mot. Aussi étaient-ils désobligés de tout autre service, ce n'était pas de trop ! Seulement, de la tranchée au camp, ce n'était pas la même chose : au camp, il n'y avait pas de danger et tout se passait bien mais, à la tranchée, on n'avait trouvé rien de mieux que d'aller faire la cuisine au village et c'était dangereux : il ne se passait plus une journée, depuis quelque temps, sans qu'il fût bombardé ! Il n'y eut jamais d'accident mais on l'échappa belle plusieurs fois. Un certain jour, au moment de prendre le café, un obus fusant⁹ vint éclater devant la maison où nous étions ; le café fut abandonné sur la table et, en vitesse, nous descendîmes à la cave. Le bombardement dura une demi-heure environ et tous les obus éclataient tout autour ! Sûrement qu'on nous tirait dessus car on avait sans doute aperçu la fumée de la cheminée. De certains obus éclatèrent si près que la maison tremblait et la fumée et une odeur de soufre rentraient dans la cave. Enfin, pas d'accidents mais cela commençait à ne pas trop me rassurer d'aller manger là ! Et par prudence, ainsi que d'autres camarades, je proposai d'aller manger ailleurs mais, vu la commodité de tout pour les cuisiniers, on décida d'y rester ; c'était scabreux ! Mais enfin, on continua tout de même, malgré les bombardements répétés. En ces temps, il y eut un mort en première ligne, celui-là par sa faute : il tua un lièvre au-devant de la tranchée et voulut aller le chercher mais, à peine ramassait-il son lièvre que les boches tirèrent sur lui un feu de salve. Le malheureux fut atteint à la cuisse et la balle pénétra dans le ventre ! Son capitaine, pour qui il avait tiré sur le lièvre, disait-

9 Voir page 64

on, alla le chercher en rampant ; il fut très dévoué mais le malheureux fut trop imprudent d'aller en plein pour se montrer ainsi hors de la tranchée ; la passion de la chasse à celui-là le surmontait un peu trop, il en fut victime ! Et une imprudence pareille était inavouable !... Au second bataillon, il y eut aussi un autre mort, le jour d'une petite attaque qu'on fit dans le secteur voisin, au fameux bois B. Après un petit bombardement de deux heures, un après-midi, on fit monter quelques sections à l'assaut. Pas un n'arriva dans la tranchée boche, ils furent balayés par les mitrailleuses ; quelques-uns, qui arrivèrent aux fils de fer y restèrent pendus ! C'était une folie que d'envoyer ainsi des hommes par petits paquets contre une position aussi fortifiée que celle-là ; ces malheureux étaient du 107^e d'infanterie. Nos hommes avaient reçu l'ordre de tirer, par coups de salves, tant que l'attaque se faisait. C'était pour faire croire à l'ennemi qu'on allait attaquer aussi sur ce point-là et pour qu'il ne porte pas ses forces sur le point attaqué. Mais, il n'en eut pas besoin, je crois, car nos forces étaient trop faibles devant leurs quantités de mitrailleuses ! Avec ce mort que nous eûmes, il y eut aussi un autre homme grièvement blessé, qui mourut quelque temps après ! Un obus leur était tombé en plein sur eux, dans la tranchée. Le soir, les brancardiers allèrent chercher le blessé, je fus du nombre ; ce fut la première fois que je commençais mon service de brancardier ! Ce pauvre blessé me fit une bien triste impression ; nous le portâmes au poste de secours. L'aumônier de la division, qui était venu avec la voiture à blessés, se trouva mal à la vue de tant de sang que perdait ce malheureux, il tomba à la renverse sur la route, heureusement qu'on le retint un peu ! Encore quelques jours se passèrent et sans incident notable. Il y eut

une relève où le bataillon fut envoyé tenir les tranchées devant Jonchery ; ce fut double service et je fus désigné, avec trois autres brancardiers, pour rester ; les autres rentrèrent au camp. Comme de juste, nous n'avions jamais abandonné la



maison Tocut où nous faisons la cuisine et c'était toujours pareil : le village était canardé tous les jours, aussi je ne m'y fiais pas trop pendant les nuits que je couchais là, c'était dangereux ! Vers le vingt décembre, on nous annonça que nous allions à Suippes et il se parlait, en même temps, d'une attaque qu'on devait faire de ce côté-là ; ça ne me rendait pas du tout enthousiasmé ! Bref, le vingt et un au soir, après une revue en tenue de campagne passée par le commandant, nous voilà partis pour Suippes, à travers le camp, par la voie romaine ! À

mi-chemin, la pluie commença de tomber et un vent de nord très froid nous la faisait cingler par la figure ; la marche devenait pénible, d'autant plus que nous ne voyions jamais la fin de cette voie romaine ! Encore une autre fois, on nous perdait dans le camp, ce qui allongea beaucoup la marche ! La pluie ne cessa pas ; on rejoignit la route à Cuperly et, là, on attendit une heure que toutes les compagnies soient là pour continuer la route ; c'était intenable, j'étais glacé ! Enfin ! Enfin ! Le coup de sifflet se fit entendre et l'on repartit. Que cette route fut longue jusqu'à Suippes ! Quelle marche ! Quelle misère ! Quelle fatigue !... Le cantonnement était, heureusement, prêt. Je rentrai dans la bicoque et bazardai le sac, de colère et tous de grogner contre celui qui était la cause d'avoir perdu la colonne mais nous en avons tout ça et une bonne trempe sur le dos ! Mais nous ne pouvions guère nous coucher ainsi sans se sécher un peu ! Et où trouver du bois ? Réflexion heureuse, misérable aussi mais c'était la guerre ! De vieux meubles étaient là, abandonnés et ouverts ; ce fut vite fait que de sortir les portes et tiroirs et le reste ; bientôt le feu flamba, c'était la vie qui revenait un peu. Je me chauffai bien pendant deux heures et j'allai me coucher. Le lendemain, on ne bougea pas mais on sut que nous allions à Souain et qu'on partait le vingt-trois à midi. En effet, après avoir plié bagages, en route pour les tranchées. Parmi notre fourbi, nous avions à emmener une petite voiture d'enfant à quatre roues et où les cuisiniers avaient installé une demi-barrique pour faire la provision d'eau. Dans les cantonnements, ça leur rendait un grand service ! Mais, après avoir passé la ville, voilà qu'on nous fit passer à travers champs ; la voiture médicale marchait aussi avec nous mais on ne devait pas aller loin ainsi : après avoir fait à peu près trois

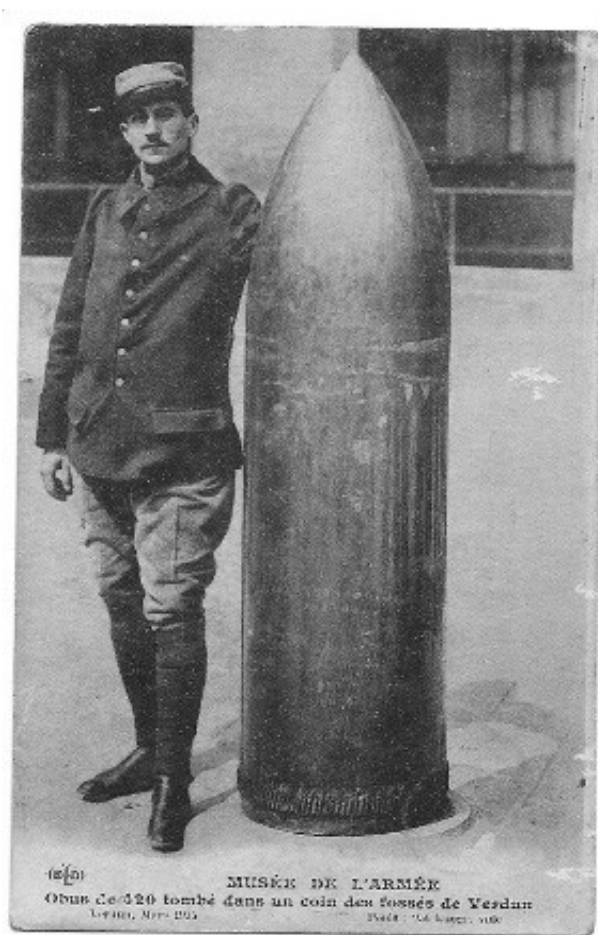
cents mètres, il fallut tout abandonner, petite voiture avec la barrique et voiture médicale ; impossible de les pousser plus loin ; nous-mêmes nous avions de la peine à nous en sortir. Il y avait une boue jusqu'aux genoux, le terrain était défoncé par



l'artillerie. La voiturette faisait deuil aux cuisiniers et, surtout, deux énormes choux qu'on y laissa dessus, qu'on nous avait donnés en passant près d'une voiture de ravitaillement. Ce mauvais passage était encore long, on s'en sortit avec peine ! A l'entrée de la nuit, on fit halte dans un bois. Un aéro boche était dessus nous, on y tirait et des éclats tombèrent à mes pieds. Les batteries tiraient dur, les boches répondaient et leurs marmites¹⁰ passaient au-dessus de nous (ça sentait l'offensive) ! Avant de repartir, le commandant nous lut le rapport et l'ordre du jour du général Joffre, qui disait que le moment était venu de libérer le territoire français (deux ans après, à

10 Marmite : Projectile de gros calibre envoyé par les Allemands en argot des tranchées.

l'heure où j'écris ces lignes, il n'est pas encore libéré !). Enfin, on repartit, cette fois-ci pour les tranchées ! Il faisait nuit et



Une marmite

même un peu trop ! La liaison se rompit dans les files et nous voilà quelques-uns perdus dans le bois, c'était en partie tous

les brancardiers. C'était impossible d'aller plus loin si, par hasard, nous n'avions pas rencontré une section d'un régiment d'active qui se rendait en ligne et qui connaissait déjà le chemin ; tant bien que mal, on nous renseigna ! Enfin, le hasard voulut que l'on tombât juste à l'endroit même où nous devions loger ! Et loger, si on peut dire, dans la nuit, il fallait voir cet aspect ! D'abord, la cagna n'était pas trop mauvaise, assez bien construite mais trop restreinte pour toute l'escorte ! Et si nombreux, là-dedans, qu'il fallait se résigner à dormir assis ou debout et même très serrés ; aussi j'allai me mettre en quête d'une autre où je pourrais m'allonger. Le caporal brancardier était avec moi et nous voilà partis à travers bois dans la nuit ; les cagnas étaient nombreuses, on les explora toutes et toutes étaient pleines d'eau qui grouillait sous nos pieds et sous les branchages qui servaient [de] (ou qui remplaçaient la) paille. Enfin, sans se décourager, nous en trouvâmes une où, tout juste au beau milieu, il n'y avait pas de l'eau et il ne pleuvait pas. En face, se trouvait une petite cheminée ; ça tombait à pic, nous nous décidions à rester là. J'allumai le feu avec un peu de bois qu'on avait laissé, ça se voyait bien que d'autres y avaient logé pas de longtemps ; j'installai aussi mon lit en même temps, ainsi que le camarade et, contents de notre trouvaille et très fatigués de cette marche à travers champs, nous étions décidés à bien dormir mais, hélas ! à peine étions nous roulés dans les couvertures qu'il y eut une irruption de poilus des deux côtés de la cagna et c'était la lumière qu'ils avaient aperçue de dehors qui les décida à rentrer. Ils s'étaient perdus, dirent-ils, en revenant du ravitaillement et, par cette nuit si noire, il leur était impossible de se reconnaître. Mais je remarquai qu'ils n'avaient pas soif ; je les questionnai et ils

m'avouèrent qu'ils avaient vidé le seau de vin ; je ne fus pas étonné alors qu'ils se soient perdus ! Et, sans autre forme de procès, ils s'installèrent à nos côtés, soi-disant que, le lendemain au jour, ils partiraient. C'était l'attaque, disaient-ils, ce jour-là et ils n'étaient pas pressés de regagner la compagnie ; seulement, toute la nuit, ils ne firent que causer et s'invectiver les uns aux autres : ils cuvaient leur vin ! C'étaient des Bretons du 226^e d'infanterie, et quel charabia ! Enfin, du coup, je ne pus fermer l'œil ! J'en étais assez contrarié. Le lendemain matin, en effet, le bombardement commença. C'était d'une violence inouïe ; par prudence, en cas de riposte, je cherchai un autre abri, plus solide que celui-là ; j'en trouvai un, il était déjà occupé mais qu'importe, deux places de plus ou de moins ? Le caporal et moi, nous nous y plaçâmes si bien qu'on put (à quatre mètres de là, au pied d'un pin, il y avait une tombe d'un de nos braves). La canonnade dura deux heures puis les coups de fusil et mitrailleuses se firent entendre ; le moment solennel était venu. Les boches commencèrent alors, eux aussi, à bombarder et surtout, devant nous, sur une batterie de 75 qui était passablement très près des lignes. Tout de même, les obus n'arrivaient pas jusqu'à nous. Vers les dix heures, quelques blessés arrivèrent, seuls ; ils furent pansés à notre poste et continuèrent leur route vers Suippes. Vers midi, la fusillade se calma, l'attaque avait raté, nos braves poilus n'avaient pu arriver jusqu'à la tranchée boche. C'était à peu près la même attaque que le vingt-deux novembre au bois B. On allait à l'assaut par section et que pouvait-on espérer ainsi, contre une position comme celle du moulin de Souain ? C'était terriblement fortifié. L'après-midi, on revint à la charge mais, inutile, c'était faire tuer des hommes pour rien. Mais, du côté

de Perthes-les-Hurlus qui n'est à distance de là que de quatre kilomètres, ça s'entendait à une violence extrême et, de ce côté-là, on ne fut pas plus avancé que du nôtre ! Mais on continua le lendemain et les jours qui suivirent, tant que nous y restâmes ! Enfin, l'attaque était ratée encore. Le cinquième jour, nous fûmes relevés. C'est avec joie qu'on apprit cette nouvelle ; c'était cinq jours de misère et de privations que nous venions de passer : le ravitaillement n'avait pas bien fonctionné, il fut très maigre ! Pendant deux jours, il fallut manger de ce que nous avions dans nos musettes et on avait fait plus ou moins des provisions ; on ne s'attendait pas à cela ! Le 249^e vint nous remplacer, c'était la veille de Noël ! De retour à Suippes vers dix heures du soir, le corps des brancardiers se réinstalla au même cantonnement que cinq jours auparavant. En rentrant dans la ville, on entendait les chants joyeux, dans les granges ou les greniers, de certains [qui] commençaient la veillée de Noël ! Et ce n'était pas trop se réjouir, en temps d'attaque : ces braves poilus se l'avaient bien gagné ! Mais hélas, pour une fête de Noël, quelle fête !... Nous autres, demi-heure après notre arrivée, nous étions tous couchés ou à peu près quand, tout-à-coup, à onze heures, on entendit une marmite arriver et suivie d'une formidable explosion. Du coup, tous se levèrent car ce n'était pas sûr qu'ils n'allongeraient pas et nous étions justement dans la ligne de tir. Cette première marmite mit le feu à la maison où elle était tombée ; il n'y eut heureusement pas de victimes. On fit vite la part du feu et ce fut tout mais le bombardement continua, seulement le tir fut un peu plus court et n'atteignit plus le village et les boches croyaient sans doute taper dedans ! Alors, voyant que le danger s'éloignait, cela nous rassura un peu. On se recoucha, gelés de froid

d'avoir tant attendu dans la rue ! Cet épisode est celui dont j'ai parlé au début du récit. On ne devait plus rester longtemps à Suippes ni y revenir, au moins jusqu'à ce jour où j'écris ces lignes ! Le lendemain, le jour de Noël, on regagna le camp national ; ce fut une bonne marche de dix-sept kilomètres et très dure en raison du dégel. Ce jour-là, nous étions partis vers les dix heures du matin et à deux heures nous étions de retour dans les cantonnements habituels, chacun à sa place ! Après cette période, il y eut beaucoup de malades ; c'est que la vie était dure ! Tous les matins, il y avait jusqu'à quarante malades par compagnie ! Les majors en avaient par-dessus la tête. Les deux ou trois jours qui suivirent, on nous apprit que nous reprenions les tranchées au bout de cinq jours de repos ! Et qu'on quittait les tranchées de St-Hilaire pour aller à Aubérive ; c'est-à-dire qu'on appuyait un peu sur la gauche, trois kilomètres environ. A cette nouvelle de retour aux tranchées, le nombre de malades s'accroît mais tous ne furent pas reconnus et les cahiers de visite marquaient beaucoup de consultations motivées ! Enfin, cinq jours après, nous voilà partis pour Aubérive ; on remplaça le 135^e territorial qui, aussi, appuyait sur la gauche. Les brancardiers nous cédèrent, comme cela devait se faire, leur emplacement ; la cagna était bonne et il y avait du feu mais, à peine si nous y étions installés que le capitaine de la compagnie vint nous donner ordre d'évacuer, que cette cagna était réservée à ses hommes. Il oubliait et il le voulait bien ! que c'étaient les brancardiers du 135^e qui la cédaient à leurs congénères ; on voulut lui expliquer le cas avec un petit air de ne pas céder ! Qu'avions-nous fait ! Pris subitement d'une colère folle et tout ce qu'il y a de plus brute, il nous promit de nous fourrer en prison ! Il se figurait peut-être que nous

allions être pris de panique et partir au plus vite ! Personne ne broncha et un brancardier alla chercher le major ; il intervint énergiquement auprès de nous en disant que ses brancardiers devaient être près de lui et que c'était lui qui les commandait et que, d'autant plus, cette cagna était cédée par d'autres brancardiers aussi et l'avaient même construite mais rien n'y fit. Cette brute, ce fou, ne voulut rien savoir ; il aurait bien cédé au major mais il ne voulait pas le faire à nous : il ne nous aimait pas, ça se voyait ! Enfin, pour ne pas compliquer l'affaire, il fallut évacuer et qui installa-t-il, ce beau monsieur, dans cette cagna ? Son sergent-major, son fourrier, son bureau, quoi ; qui eux aussi avaient sans doute jeté un coup d'œil là-dedans et la cagna leur avait plu et avaient fait la cour à leur capitaine pour réussir à l'avoir. Fraternité ! Jolie fraternité ! Qui commençait à se faire sentir entre galonnés et soldats ! Il faut le dire, les officiers commencèrent, de ce temps-là, à se faire remarquer par leur méchanceté, par leur arrogance ; plus on allait de l'avant, plus cela se faisait sentir chez eux : ils devenaient d'une autorité bestiale dans leur orgueil hypocrite ! Les jours de prison pleuvaient dru ! Surtout de la part de celui que je parle plus haut ! A quoi était dû cela, cette animosité de certains officiers ? D'abord à leur intelligence médiocre et à leur incapacité. Éblouis par leur grosse paye et leurs galons dorés, ils se croyaient réellement des officiers et tout cela leur faisait croire qu'ils étaient d'une essence supérieure à nous et ainsi dure cette vie depuis deux ans passés. Cette animosité, cet abus militaire, ce prestige du galon domine toujours et il est loin, bien loin d'être aboli !... Et quand finira cette guerre ? Quand viendra cette paix ? Qui nous délivrera de ce joug ? Nous, les brancardiers en particulier, nous fûmes visés par ces

imposteurs ; ils ne tardèrent pas à faire sentir le poids de leur haine et d'autant plus vexante qu'elle était inexplicable. Je ne tarderai pas à signaler ces brimades dans le courant de ces lignes.

Il fallut donc se chercher un autre abri dans la nuit et où le trouver ? La compagnie avait déjà empiété partout ; le poste de secours était trop petit pour contenir tout le monde. Enfin, à force de rôder à droite et à gauche, on en trouva un vide. Ce fut vite fait que d'y poser son harnachement mais, hélas, il fallut encore le quitter : celui-ci appartenait de plein droit à notre compagnie. On ne fit pas de bruit cette fois-ci, on repartit à [la] recherche d'un autre. Veine inespérée, tout près de là, un autre très grand était vide mais il y pleuvait un peu et c'était bien pour cela que personne ne l'avait voulu. C'était réellement désagréable qu'il nous pleuve dessus mais plutôt que de ne pas en trouver d'autre, on s'y installa ; les toiles de tente nous servirent pour ramasser l'eau et tous les matins il y en avait bien un seau à sortir. Enfin, personne cette fois-ci nous disputa la place et longtemps nous habitâmes cette cagna, qu'on avait dénommée « cagna Ernestine » ! Et sur un pin on avait fait cette inscription ; nous étions là dans un petit bois de pins en réserve de première ligne. Les tranchées étaient à quinze cents mètres environ dans la plaine et arrivaient à cinq cents mètres à peu près du village d'Aubérive. Ces tranchées étaient à moitié faites et pas du tout confortables, aussi commença-t-on à faire travailler les hommes nuit et jour, ils n'avaient plus un moment de trêve ! On les faisait creuser, construire, charroyer des billons de pins et autres bois, par ces nuits si noires, dans ces boyaux tortueux et même il arrivait souvent qu'il fallait passer dessus, au risque d'être atteint par

quelque balle ! Les cinq premiers jours passèrent ainsi sans accident ; quelques coups de canon furent tirés par les boches mais ils tiraient au diable, sur les batteries. Les relèves furent de cinq jours à partir de ce moment-là et pendant cette première, au camp national, je reçus un grand colis, offert aux brancardiers par les petites filles de l'école laïque de Sétif, grâce à leur aimable institutrice¹¹ ! Enfin ce don gracieux fut pour nous et quelle joie pour tous ce ne fut pas ce jour-là. Tous les brancardiers participèrent au partage, même notre major qui, à ce moment-là, partageait encore notre table : il vivait avec nous ! On y trouva de tout : de bonnes friandises de toutes sortes, de petits mouchoirs arabes pour souvenir, des savonnettes, de quoi écrire : papier à lettre, porte-plumes et crayons, etc. Ce bon moment passé, chacun se retira le cœur content, avec la promesse d'une petite réponse à leurs jolies lettres de vœux les plus chers de bonheur, de bonne santé, d'espérance et de victoire ! Le service des tranchées d'Aubérive s'effectua ainsi quelque temps sans incident. Tout près de nous, était une batterie de 75 et même était-elle un peu trop près, tout au plus à cent mètres ; les boches l'avaient bien repérée et il ne se passait guère de jour sans qu'elle reçoive quelques marmites de 150 mm et souvent, c'était le duel, à qui aurait la dernière et j'ai toujours remarqué que c'était la nôtre. Il faut dire aussi qu'elle avait un capitaine à poigne, cette batterie, nous recevions aussi nous, dans ce bois, quelques obus de 77 et toujours quelques marmites destinées à l'artillerie. Enfin, il n'y eut pas de victimes, que le dix février, nous eûmes notre caporal infirmier tué le tantôt, vers trois heures : cinq marmites arrivèrent jusqu'aux cuisines situées à

11 Mathilde Etcheverry, nièce par alliance de Pépé Arthur. Voir annexe page 188

cinq cents mètres en arrière de la deuxième ligne et à deux cents mètres de la batterie, face aux tranchées. La batterie se trouvait un peu sur la droite mais elle se trouvait censément presque au milieu, ce qui était très dangereux pour les uns et les autres. La première tomba dans un coin du bois sans atteindre personne, la deuxième fut celle qui le tua, elle était tombée à quarante-cinq pas de lui. Le malheureux quittait une cagna non solide pour venir se mettre à l'abri dans celle de nos cuisiniers qui l'était davantage : elle avait une bonne épaisseur de terre dessus. Il n'eut pas le temps d'y arriver : un éclat l'atteignit à la tempe droite, il fut foudroyé. La troisième marmite tomba à trois mètres de lui une minute après mais il était déjà mort. Il y eut une panique parmi les cuisiniers qui détalèrent à travers champs. Ils avaient raison car, alors, il n'y avait pas encore d'abri où l'on pût se croire en sûreté. Cet accident nous causa parmi l'escorte une grande douleur : c'était un camarade très aimé et très estimé, il était très brave, toujours gai, spirituel et en un mot aimable pour tous. Et en fait de service, il était des plus consciencieux envers nous et ne nous commandait pas à tort et à travers, comme le font tant d'autres encore à ce jour ! Il commandait, en un mot, intelligemment et à l'amiable. Il fut enterré le lendemain matin, au coin du bois même où il était tombé et, comme il est d'usage, face à son pays !... Nous-mêmes, les brancardiers, lui creusâmes la fosse ; ce travail macabre me rendait triste, quel affreux moment ! Le commandant fit un petit discours à ce brave et, pour toujours, nous étions séparés de lui. Il dort en paix dans ce coin de bois éloigné de tout et de tous.

Bientôt, il y eut encore d'autres accidents par des obus de 77 tirés dans le bois même ; deux autres furent tués en peu de

temps en première ligne. Un soir de relève, à peine venait-il de s'installer au créneau, qu'un autre malheureux fut tué. Depuis quelque temps, le secteur devenait assez mauvais, ce n'était plus sûr du tout, les boches tiraient partout et c'était scabreux de se montrer. De ce temps-là, on commençait à faire beaucoup de bagues, les hommes étaient même devenus, pour ce travail-là, d'une passion insensée. C'était à qui pouvait courir



Les bagues

le plus vite pour aller ramasser la fusée de l'obus après l'éclatement. C'était même très dangereux tant que le tir n'avait pas cessé mais la passion dominait tout chez de certains ; cependant, moi, je n'étais pas encore décidé à faire ce genre de travail. Je maudissais ces morceaux d'aluminium et de cuivre qui nous étaient envoyés pour nous tuer. Je résistai ainsi quelques jours encore mais vint un jour où j'eus l'idée que je pourrais enfin en faire une moi aussi mais pour ma femme. Et en effet, je me procurai une lime et, tant bien que mal, j'en fabriquai

une puis une autre et une troisième encore. Je les envoyai, elles plurent beaucoup, ce qui me donna un peu plus de courage ; j'en fis pour des amis, enfin, j'étais lancé dans cette fabrication absurde. Seulement, les amis abondaient autour de moi et je ne pouvais y donner ordre et m'auraient donné du travail plus que je ne voulais si je ne m'étais pas décidé à faire payer. J'établis un prix (deux francs) et les commandes abondaient quand même : dès lors, je gagnai bien ma vie. Le matin, quand tout était encore très calme, je faisais comme les autres et je partais, avec d'autres camarades, à la recherche des têtes d'obus de 77 d'où on sortait particulièrement l'aluminium ; je m'entretenais ainsi en matières premières. Après un bombardement, je ne me hasardais pas à aller au plus vite ramasser la fusée, j'étais assez prudent pour cela. Cependant, un certain jour où je manquais de matière, après un bombardement d'une quinzaine d'obus que les boches avaient envoyés sur des travailleurs tout près de nous, je ne pus résister de faire comme les autres car il me fallait de l'aluminium. J'attendis pourtant un bon moment sans partir ; je craignais, comme il arrivait souvent, que les boches ne tirassent une seconde fois. La nuit allait bientôt arriver et je me décidai, muni d'un pic. Je me dirigeai vers l'endroit où étaient tombés les obus ; au premier trou que je cherchai, je ne pus rien trouver et, comme je me dirigeais vers un autre, j'entendis un coup de canon. Je n'eus le temps que de me coucher à plat ventre, c'était temps : j'entendis le sifflement et l'éclatement tout à la fois ; j'avais la tête tournée un peu vers la droite et je le vis éclater juste au-dessus de moi. Je l'avais échappé belle et je ne devais pas mourir ce jour-là. Je détalai en vitesse car je craignais pour les autres qui n'allaient pas tarder à arriver. En effet, le second

passa encore au-dessus de moi mais il éclata bien plus loin, tout près d'un autre homme aussi qui se rendait aux cuisines. Il ne fut pas atteint, pas plus que moi, j'étais sauvé ! Mais mes camarades qui rôdaient autour de la cagna virent ce coup-là ; ils riaient à se tordre de me voir détalier ainsi. Cependant moi aussi, un peu plus tard, je devais rire à mon tour d'un coup analogue au mien. Le caporal brancardier avait un appareil photographique et il fut un certain temps où il eut beaucoup de travail ; tout le monde où à peu près se faisait photographier et, par-ci par-là, il prenait beaucoup de vues de guerre. Un jour il m'invita, avec d'autres, à aller me faire photographier à la ferme de l'Espérance. Je refusai catégoriquement car la ferme de l'Espérance était un point très dangereux, elle était rasée par les obus qui y tombaient tous les jours et c'était hardi que d'aller faire une pose autour de cette sinistre ferme. Enfin, je refusai et ce ne fut certainement pas sans récriminations de ceux qui acceptèrent, ils me haranguaient de peureux et autres ! Ça m'était égal, la leçon dernière était bonne, je faillis payer cher la tête d'obus et j'aurais pu peut-être payer cher aussi d'aller avec eux à la ferme de l'Espérance. Ils partirent donc, la ferme était distancée de huit cents mètres environ de notre poste ; il fallait passer devant la batterie et suivre un chemin défilé à travers bois mais en arrivant, il fallait alors passer à découvert et risquer de se faire voir des boches, ce qui leur était facile car il n'y avait justement là aucun arbre pour cacher la vue ! Bref, ils purent y parvenir sans encombre et prendre des poses et des vues à leur aise : pas un obus, pas une balle ne les tracassa. Mais au retour, au passage devant la batterie, une terrible marmite éclata à vingt mètres devant eux ; ils n'eurent pas même le temps de se coucher mais, à

leur tour, ils détalèrent à une vitesse !... Et moi qui avais entendu la détonation, je sortis de la cagna et je les vis arriver tout penauds. Ils voulurent bien rire un peu de leur aventure mais ils l'avaient échappé belle eux aussi et c'était à mon tour de rire, tandis que si je les avais accompagnés, moi seul aurais pu être tué ! Et que de malheureux ont été ainsi tués par leur imprudence, par leur faute ! Tous les jours j'apprenais quelque histoire de ce genre et tant d'autres par imprudence, soit qu'on voulait dévisser un obus non éclaté ou une grenade ou un détonateur. Combien y en a-t-il eu d'accidents de ce genre ? De ce temps, il s'en parlait beaucoup et malgré qu'on connaisse la cause du danger de ces terribles engins, il y a toujours de ces accidents. Tout dernièrement, un caporal de notre compagnie passé en subsistance aux pionniers se fit enlever trois doigts en dévissant un détonateur. Dans cette vie de misère, la mort nous guette à tout instant et si on n'a pas un peu de prudence pour soi-même, c'est un grand défaut et souvent on paye de sa vie cette insouciance, causée des fois par la bêtise d'un aventurier ou de quelques autres qui ne veulent être, ou paraître avoir peur dans leur insouciance même. Dans ce métier-là, il faut faire beaucoup pour soi-même, surtout dans ces exemples-là ! Et ainsi, on résiste à ne pas se laisser entraîner à tous ces dangers !

Les jours passaient donc ainsi, par des alternatives plus ou moins agréables. Le jour même du mardi-gras les premières lignes furent violemment bombardées par les boches. Ils commencèrent à la pointe du jour et sans interruption jusqu'au soir, ce qui nous tranquillisait pas trop et nous craignons même une attaque ! Par miracle, il n'y eut aucun blessé, la moindre des choses. Et pourtant, prodiguèrent-ils des obus ce

jour-là ! Ils tiraient principalement sur la droite où se trouvait la quatrième compagnie. Le soir, à l'entrée de la nuit, la pétarade cessa enfin et l'attaque ne vint pas. Tout le jour, les hommes étaient restés aux créneaux avec leur sac sur la tête pour s'abriter des éclats ! C'était une drôle de garde ce jour-là, dure et angoissante ! A cette époque que nous étions alors au camp national, on donna un concert au théâtre de Mourmelon-le-Grand. Parmi les troupes, on avait recruté de nombreux et bons artistes et comme je me trouvais assez libre ainsi que les camarades, nous décidâmes d'aller à ce concert gratis et l'on n'attendit pas que toutes les places soient prises pour s'y introduire. Nous marchandâmes un certain employé, dans la circonstance, qui nous fit rentrer par une porte fausse. Que nous importait ? Une fois dedans, nous prenions place où il nous plut ! Et les programmes même ne nous manquèrent pas ; la soirée fut très bien réussie, les artistes étaient réellement bons. La salle était comble et applaudit beaucoup ! Mais malgré toute cette gaîté de la foule, moi je ne trouvais pas cela naturel qu'on eut ainsi improvisé ce concert à deux pas de l'ennemi où d'autres se faisaient tuer, tant que nous étions au théâtre. Cela me produisait une impression douloureuse et m'inspirait même un certain dégoût envers les instigateurs de cette fête et, je le dis, je fus un peu entraîné par les camarades ; autrement je n'y serais pas allé, ce n'était pas dans mon idée. Le lendemain, les boches commencèrent à bombarder la ville et principalement du côté du théâtre ! Sans doute qu'ils avaient eu vent de l'affaire ! Et je me figure les victimes qu'aurait fait un obus au milieu de cette foule ! Et depuis ce jour-là, ils continuèrent à bombarder presque tous les jours. Ce n'était plus sûr que d'aller se promener dans la ville ! On

continua aussi à donner des concerts mais, par précaution, on avait changé de salle mais encore les obus arrivèrent de ce côté-là ; on aurait bien dit qu'ils savaient ce qui se passait. Un obus tomba en plein dans cette nouvelle salle ; heureusement qu'elle était vide. Enfin, se sentant sans doute éventés, les concerts cessèrent et je n'en entendais plus parler ! Quelque temps après ils allongèrent un peu plus, jusqu'aux baraquements aux aéros de la pyramide où nous avions logé les premiers jours de notre arrivée au front. J'entendis dire qu'il y avait eu des victimes parmi le 135^e territorial qui occupait ces baraquements ; ils tirèrent aussi sur l'hôpital. Enfin, il ne se passait plus de journée à un moment venu sans qu'ils nous envoient des obus, ça commençait à devenir sérieux. D'un côté ou d'un autre, il y avait toujours quelques victimes et aussi parmi la population civile. Ils ne tirèrent quand même jamais sur nous au camp national, c'était fort surprenant ! Mais un jour, il y eut cependant une panique extraordinaire : un obus destiné à la pyramide, tiré trop court, éclata à peu près à cent mètres de notre cantonnement. Ce fut un affolement général et ce qui en était la cause, c'est qu'il n'y avait pas encore d'abri ! Tout le monde s'enfuit à toutes jambes vers le camp, du côté de Livry-Louvercy. On ne risquait rien pourtant, les boches allongèrent et les obus tombaient en plein alors, une fois de plus, dans les grands hangars qui commençaient à être sérieusement démolis. Le jour des Rameaux, vers les quatre heures du soir, nouveau bombardement des boches mais cette fois-ci, c'était à l'extrémité de la rue de la ville, à la prise d'eau et malheureusement, ce jour-là, neuf hommes furent tués d'un seul coup. C'étaient des cuisiniers, l'obus tomba en plein au beau milieu de cette maison où étaient installés ces mal-

heureux. C'était jour de relève ce jour-là et c'était dangereux de passer à ce moment ; aussi on attendit que ce fut calme et la nuit était grandement venue lorsqu'on partit. Je n'eus pas de la veine ce jour-là : à peine étais-je arrivé vers les tranchées, je fus désigné par le major pour revenir au camp accompagner un malade. Mais alors, je couchais encore au camp et je rejoignais les tranchées le lendemain et je me rappelle qu'après avoir passé le bois des cuisines avant d'arriver à mon poste, ce bois fut bombardé : il s'en allait temps que je passe ! Le service des tranchées changea vers cette époque : au lieu de cinq jours, ce fut quinze jours qu'on y resta. Ça nous contraria fort car on se trouvait bien au camp national ! On passait cinq jours en première ligne, cinq jours en deuxième puis on revenait cinq jours en première avant de regagner le camp ; c'était un peu long ! Pendant la période de deuxième ligne, le poste de secours était au Fort Saint-Hilaire qui se trouve sur la route de Mourmelon à Saint-Hilaire. Là, nous passions nos cinq jours à l'aise, loin des compagnies ; nous n'avions que le major pour nous commander tandis qu'aux tranchées, nous commencions à être très mal vus. Une haine s'amassait de plus en plus contre les brancardiers. Cependant, on ne nous tracassait pas trop encore mais tout le monde braillait contre nous ! Mais peu nous importait cependant car, après tout, nous faisions notre devoir. Lorsqu'il y avait un blessé, c'était bien nous qui prenions toute la peine pour le porter et, entre autres, nous exécutions bien aussi notre service d'assainissement : tous les jours, il fallait désinfecter aux tranchées et c'était une corvée qui comptait ! Enfin, tant que nous étions au Fort St-Hilaire ou au camp, nous étions un peu en dehors de cette animosité ! Il vint un temps aussi où, vers le Fort St-Hilaire, les

obus boches y arrivaient facilement ; peu à peu ce secteur devenait mauvais ! Un jour, un obus tomba sur la route à cent mètres du fort ; deux cavaliers qui passaient à cet instant l'échappèrent belle, ils eurent leurs deux chevaux tués sous eux et l'un des cavaliers fut blessé au talon. Il fut soigné à notre poste, il demanda à boire, je lui donnai un peu d'eau de vie que je venais de recevoir de mes parents, il en demanda une seconde fois et vida la bouteille. Et, pour un blessé, j'étais heureux de pouvoir lui offrir ce réconfortant ! Cette route devenait très dangereuse ; presque tous les jours elle était bombardée ! Et pour aller à la ferme Hippique chercher l'eau dont il nous fallait, c'était là que nous devions passer et la ferme aussi était très dangereuse, elle était presque toute démolie, on y tirait toujours. Un colonel d'artillerie y fut tué dans son lit ; il eut mieux fait de coucher dans la cagna, à côté de ses artilleurs ! Nous allions chercher de l'eau assez nombreux car en même temps, c'était double corvée : nous emportions du bois des charpentes démolies, il fallait se chauffer ! Si nous n'en trouvions pas en bas, on montait sur les charpentes et ainsi on ne revenait jamais bredouilles ! Ces relèves de quinze jours durèrent ainsi jusqu'à ce que nous fûmes relevés du mois de mars au mois de juin. Il ne se passa plus d'incident notable qu'une fois : aux tranchées, un avion français fut touché, je le vis descendre en vol plané et, à mesure qu'il descendait, il fallait entendre ces boches s'ils le canardaient, mitrailleuses et canons, tout était en branle chez eux. Mais ils ne l'eurent pas tout de même, il vint atterrir dans nos lignes tout près de nous mais, à peine eut-il touché terre qu'une grêle d'obus y arriva dessus. Les aviateurs ne furent pas atteints et ils ne restèrent pas là, leurs jambes leur servirent alors mieux que l'appareil.

Les boches continuèrent à tirer toute la journée. De certains voulurent aller le voir mais ce n'était pas possible d'en approcher qu'au risque de se faire tuer ! A l'entrée de la nuit, ils cessèrent un peu de tirer mais ça ne dura pas ; ils recommencèrent de plus belle et pendant toute la nuit. Pourtant, les artilleurs voisins trouvèrent le moyen de mettre à la place de l'avion (car on l'avait sorti malgré tout dans la nuit) des toiles de tente, de manière à faire croire aux boches qu'il y était toujours et du coup, ils continuèrent à tirer dessus tout le lendemain encore jusqu'au soir puis ils cessèrent enfin complètement. Que d'obus n'avaient-ils pas employés pour rien ! Cet acharnement leur coûta cher ! Ça se voyait bien, par cela, la rage de ces gens. Quelle férocité, quelles brutes pour un avion ! Pour un homme ou deux ! J'oubliai de dire aussi que nos chefs ne trouvèrent rien de mieux que de nous faire embellir les cagnas. A un moment donné cela ressemblait à un jardin ; chaque cagna était décorée de différentes façons et les uns à cause des autres faisaient à qui mieux mieux ! C'était de la bêtise, de l'absurdité et c'est-dire que, d'une manière ou d'une autre, les hommes étaient toujours embêtés. Ce travail fut obligatoire, il fallait que tous eussent décoré leur cagna et jusqu'à la bêtise encore de faire un jardin partagé, là, tout près, avec l'inscription : « Jardin du colonel Bujac » ! Ce n'était pas la peine de le faire car personne des nôtres ne mangèrent de ces légumes ! Le mois d'avril et le mois de mai furent beaux, les boches ne tiraient pas autant que pendant l'hiver ; un certain calme était revenu, aussi nous étions un peu plus tranquilles. Les hommes, aux heures de repos, s'amusaient à jouer aux quilles et à jeter des sous ; drôle de jeu dont certains y étaient très acharnés ! Quand nous étions au camp de ce

temps-là, on commença à nous faire faire des marches. Ah ! c'était encore bien trouvé, en arrivant des tranchées. Et dire qu'on n'oubliait pas les brancardiers !... La marche de douze kilomètres des tranchées ne suffisait pas ! Et puis, avec ce beau temps, c'était de la promenade, surtout pour ceux qui étaient à cheval !... Enfin, la campagne de Mourmelon-le-Grand et des tranchées d'Aubérive devait cesser ! Vers le dix juin, le bruit courut que la division était disloquée et qu'on partait ! Ce fut bien vrai : le seize juin, à sept heures du matin, le 130^e territorial quittait le camp national et était relevé par le 53^e de ligne, mon régiment d'active de Tarbes mais à ce jour de Perpignan. Je m'informai avec les musiciens pour savoir s'il n'y avait plus personne que je connaisse et non, la musique était complètement transformée, pas un cantinier n'y était plus : ni chef ni sous-chef, je ne vis personne ! Comme la fin de la colonne quittait les derniers bâtiments, je trouvai deux copains de Barbaste, S. et Ch. J'étais heureux de les voir et les reverrai-je jamais ?... Je quittai donc le fameux camp de Châlons après huit mois, après l'avoir parcouru en tous les sens en marches et services de toutes sortes. Il est tellement vaste qu'on s'y perd facilement, ce qui arrive à tous ceux qui ne le connaissent pas. Pour ma part, je n'en gardais pas un trop cuisant souvenir de ces huit mois passés dans cette contrée ; le paysage est très beau et très agréable. Mais il n'en était pas de même de tous ceux qui avaient fait à fond le service des tranchées et tous les exercices du diable quand ils étaient au repos et corvées de tout genre ! C'était dégoûtant ! Ils avaient souffert un peu de tout : la fatigue des relèves, les nuits de garde par tous les temps et l'ignoble boue des boyaux, tandis que ma place de brancardier m'avait évité toutes ces misères, sauf notre petit

service de santé qui se passait en famille et, au contraire, j'avais quelques petits agréments interdits aux autres par l'esclavage des compagnies ! Du temps que j'étais au Fort Saint-Hilaire, je faisais de petites promenades sentimentales avec les autres brancardiers. Je me livrais un peu aussi au plaisir de la chasse. Un jour, je fis des lacets pour attraper des perdreaux qui foisonnaient dans ces contrées ; j'eus le bonheur d'en prendre trois mais la chasse fut éventée par mes camarades qui furent pris aussi de cette passion en voyant ma prise et il arriva qu'ils allaient voir trop souvent s'il y en avait de pris ; ça se gâtait ! Enfin, ça me dégoûtait, je ne m'en occupai plus. Ils en prirent tout de même encore quatre et ce fut tout. S'ils avaient été un peu plus réservés, la chasse aurait été meilleure mais c'était inutile de dire quoi que ce soit ! Enfin, on mangea sept perdreaux aux tranchées. J'avais pris un jour aussi deux lapins avec un pic et une pelle. J'allai les dénicher au fond de leur trou ; la chasse était facile, le terrain le permettait, ce qui n'est pas partout !

Le jour du départ du camp de Châlons, la marche ne fut pas bien longue : à peine le régiment avait-il fait trois kilomètres à travers camp qu'il s'arrêta à Livry-sur-Vesle où on cantonna deux jours et où on nous laissa reposer ! Le troisième on repartit pour Cuperly où on devait embarquer ; la marche ne fut pas tout de même trop longue, dix kilomètres à peu près, c'était bien assez ! Mais voilà qu'on ne devait pas embarquer tout de suite ; tout le restant de la journée on fit bivouac dans un bois voisin de la gare, sur le bord de la route de Suippes et ce ne fut qu'à la nuit, vers huit heures du soir, qu'on approcha de la gare pour n'embarquer qu'à minuit. Ces attentes étaient tout ce qu'on peut dire d'ennuyeux et très fatigant et donc ces

attentes-là n'étaient pas finies, comme tant d'autres choses ! Le train partit enfin et où allait-il nous porter ? On revit la capitale, le train la dépassa et fila vers le nord. Le lendemain, vers les deux heures de l'après-midi, il nous débarqua à Longueau, tout près d'Amiens mais de là, il y avait une longue et pénible marche à faire ; il n'y avait que sept kilomètres à faire, disait-on, mais ces sept kilomètres furent bien longs ! Il faisait très chaud et la route montait presque tout le temps et une affreuse poussière que le vent faisait tourbillonner nous suffoquait. Enfin, le clocher d'Allonville apparut : c'est là qu'on devait s'arrêter ! Il s'en allait temps car ce nouveau voyage en chemin de fer m'avait rossé comme les autres ! A six heures du soir nous étions dans le village. Le cantonnement des brancardiers était prêt car à la descente du train et partout, comme d'habitude, il en partait un avec le campement. Le repas du soir fut un peu renforcé, bien entendu, car on trouvait un peu de tout avec sa poche mais enfin, heureux d'en trouver ; c'est que les restes du voyage étaient maigres ! Ce fut un bon temps que celui que je passai à Allonville. Les premiers jours, des ordres sévères furent donnés : on ne voulait voir personne dans la rue avant la soupe du soir, autrement il fallait un motif de service ou passer en ordre de corvée. Ordres absurdes, en un mot, car on ne risquait pas à voir grand monde dans les rues puisque les hommes étaient à peu près tous employés à l'exercice ou à des travaux absurdes aussi !...Un certain capitaine se fit remarquer dans cet emploi de faire le gendarme dans les rues, c'était la risée de tous et les civils ne s'en privaient pas aussi de se payer sa tête. Tous ceux qui avaient le malheur de se montrer seulement à une porte, il les amenait au poste de police avec quatre jours de prison. Quel idiotisme

ne montraient-ils pas, ces gens-là ; c'était toute leur intelligence que de faire des misères aux soldats et donc, quelle nullité que celui-là, quelle couche ! Et il avait beau faire le malin, les poilus lui montaient pas mal le coup, il n'y voyait que du bleu. On trouvait bien le moyen de sortir et s'en aller promener où bon nous semblait et c'était dans les bois principalement qu'on faisait notre sortie. Il y avait des fraises en masse et nous en ramassions en quantité, elles étaient délicieuses ; des fraises des bois, jamais de ma vie je n'en avais autant mangé. C'était dans les bois du château d'Allonville qu'on les ramassait, que le Kaiser avait occupé pendant l'avance sur Paris, disait-on !... Mais qu'il avait abandonné aussi d'une promptitude déconcertante pour lui ! Pour la première fois, c'est à Allonville qu'on parla des permissions. Cet ordre, heureux pour nous autant qu'inattendu, fit changer *subito presto* les figures découragées dont, il faut le dire, nous l'étions à peu près tous ! On était à se demander quand reverrions-nous nos familles ? Dix mois étaient déjà écoulés sans espoir de voir la fin de la guerre proche, au contraire elle se compliquait toujours ! A ce moment-là, c'était justement l'offensive sur Arras et le Labyrinthe et tous les jours de nombreuses automobiles portaient des blessés sur Amiens ; nous allions sur le bord de la route pour les voir passer, ce n'était guère encourageant à l'idée d'aller au front de ce côté-là et nous ne devions pas tarder à y aller pourtant et on ne s'en doutait pas ! Pour les permissions, on tira au sort à qui partiraient les premiers. J'eus le bonheur, dans le groupe des brancardiers de ma compagnie, de tirer le numéro 1 ; je devais donc partir au second voyage car les brancardiers, ça va sans dire, n'étaient pas les premiers à partir et on les oublia au premier convoi. Enfin, j'étais heureux : bien-

tôt, j'allais revoir mes chers petits êtres tant aimés et toute ma famille, je débordais de joie, j'oubliais presque tout ce que j'avais souffert et j'attendais donc avec impatience le moment de partir ! Pour finir mon séjour à Allonville, je dois noter ici que je remarquai la propagande que faisaient de certaines gens du régiment pour faire aller les soldats à la messe du dimanche. J'ai oublié de dire qu'au camp de Châlons la même



La messe en plein air

propagande avait déjà commencé et que, le dimanche, la messe était improvisée en plein air au milieu du camp National, avec musique organisée par les brancardiers divisionnaires qui sont en partie tous des prêtres ! Donc, à Allonville, cela continua et de certains violonistes du régiment exercèrent leur art dans la maison du bon dieu !!!!... ainsi que quelques braillards formèrent un orphéon et faisaient entendre leurs voix gutturales et discordantes ! Allonville se trouve à dix kilomètres d'Amiens. Quinze jours passèrent ainsi quand l'ordre bref arriva de partir *illico* ! Je ne pouvais encore partir en per-

mission, il fallait attendre que le premier convoi soit rentré. Enfin, à la pointe du jour de la fin juin, je roulai ma bosse sur la route de Villers-Bretonneux, à vingt-huit kilomètres de là ! La marche s'annonçait bonne, le temps était couvert et frais mais quand même, c'était trop demander à des territoriaux ! On traversa la Somme à Daours, le paysage était superbe, on fit la grande pause avant d'arriver à Villers-Bretonneux. Il me tardait d'arriver, je n'en pouvais plus, quelles souffrances que ces marches ! Enfin, à deux heures de l'après-midi, j'avais posé mon sac dans un bon cantonnement où il y avait beaucoup de paille. Mon premier travail fut d'aller me restaurer un peu en ville, puis je revins de suite me reposer ; il se parlait déjà qu'on repartait le lendemain. A peine étais-je couché qu'un camarade vint me dire que je lui avais pris sa place et c'était justement lui qui avait bousculé toutes mes affaires pour y installer les siennes et j'en fis de même quand je vis qu'on avait sorti les miennes et sans autre forme de procès je me couchai à ma première place. L'intrigant arriva bientôt et non sans faire du pétard mais je ne me dérangeai pas pour si peu et je lui dis ma façon de penser. Mais tout ce bruit dérangeait un autre camarade qui était aussi couché dans un autre coin tout près de moi. Il s'en prit contre celui qui était venu nous déranger si impunément ; l'autre, qui était alors assez en colère de ne pas obtenir de résultat avec moi, se tourna vers lui et l'invectiva de quelques injures grossières. Étant alors vexé, ce dernier se leva, il était en chemise, c'était à se tordre de voir ce tableau ! Bref, ils en arrivèrent aux coups ; celui qui était en chemise glissa sur la paille et tomba, la chambrée alors riait de plus belle et un tableau de cinéma ne pouvait être plus joli ! Il se releva et s'apprêtait à taper de nouveau ; ce serait devenu sé-

rieux. Je me levai et les envoyai promener l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Ce fut fini mais ils se regardaient encore comme des chiens de faïence ! Du coup, le sommeil fut troublé, je ne pouvais pas dormir et, avec un autre, j'allai faire un tour en ville. Dans un restaurant, on but un litre de vin blanc avec quelques gâteaux achetés à une pâtisserie voisine. Enfin, la nuit, je dormis bien mais le lendemain matin on repartait encore à la pointe du jour, toujours à la même heure ! Il y avait dix-sept kilomètres à faire pour aller à Rosières ! Nous allions donc de nouveau vers les tranchées : Rosières en est à quatre kilomètres, cela ne nous faisait pas trop de plaisir, on pensait bien rester un peu plus au repos à l'arrière ! Il fit très chaud ce jour de marche, surtout en plein midi quand nous y arrivâmes. Ce village était à moitié détruit, son aspect était plutôt lamentable que gai ! Il y avait pourtant encore quelques civils, c'était le commerce avec les soldats qui les tenait là car de leur vie ils n'avaient jamais autant gagné : le soldat achète beaucoup, il dépense beaucoup et tous ces brocanteurs, tous ces marchands de fortune du moment, ceux qu'on appelle les mercant¹², savent bien profiter de ces dépenses un peu exagérées et dont ils profitent encore pour exagérer eux-mêmes sur les prix de vente. C'est le vol, en un mot ! Et ce système de commerce n'est pas des plus honnêtes ! A plusieurs reprises, j'ai vu la police intervenir, chez les marchands de vin principalement : ce pinard bienfaisant du poilu qui, pour en trouver un litre, se soucie un peu d'être volé, pourvu qu'il en trouve !... Et est-il volé sur tant d'autres choses ! Pauvre poilu, tu vis dans la boue des tranchées, tu risques la mort à tout instant, tu souffres

12 Mercanti : mot à connotation péjorative, utilisé par les combattants français pour désigner les civils commerçants ou improvisés commerçants qui vendent, à proximité du front, des boissons ou d'autres produits à des prix exagérément élevés.

toutes les privations et toutes les misères, tu veilles tant que ces marchands dorment au chaud et quand tu vas au village pour leur acheter, ils te volent !... Notre cantonnement était, cette fois-ci, très confortable ; c'était dans un hôtel abandonné qu'on fit notre séjour. Il était encore meublé, sauf les lits qui avaient disparu mais, enfin ! Dans un coin d'une chambre j'avais ma place et, bien en face mon lit de paille, se trouvait une belle armoire à glace. Ça ne s'accordait pas mais à la guerre, il n'y avait pas d'importance ! C'était même le rêve pour faire sa toilette et se raser, rien de plus commode ! Comme ailleurs, nous ne fûmes pas tracassés, cependant c'est là qu'on commença de nous faire suivre les corvées de travailleurs ; un brancardier suivait sa compagnie avec un brancard et la musette de pansements, c'était tout ce que nous avions à faire : c'était peu de chose mais il avait donc fallu venir jusqu'à Rosières pour que nos supérieurs trouvent ce système ! C'était un brin de tyrannie qui commençait ; le travail des compagnies consistait à nettoyer des boyaux éboulés ! Pour ma part, je ne marchai qu'une fois, puis mon tour de permission arrivait ; les premiers partis devaient rentrer et le second convoi devait partir aussitôt. Nous avertîmes le major pour qu'il intervienne pour nous et qu'on [ne] nous oublie pas cette fois. Il s'en occupa en effet et le colonel décida qu'il partirait un brancardier par compagnie. Ce même jour, c'était la décision, ça tombait à pic et comme j'avais le numéro 1, le major me dit que je partais le lendemain matin et me dit d'aller à la compagnie pour faire établir ma permission. Le capitaine, qui avait reçu de lui des ordres en conséquence, ne fit aucune opposition, il me dit de passer au bureau pour faire établir ma permission mais, pour plus de sécurité, il arrive au derrière de

moi pour donner lui-même cet ordre. C'était plus que je n'en demandais, j'étais sûr de partir. Seulement, si nous ne nous en étions pas occupé, la permission aurait tardé à venir encore : les brancardiers, ces gens-là qui ne f... rien, c'était bien assez qu'ils partent les derniers ! Enfin, je n'eus que le temps de me préparer, je partais le lendemain matin ! Quelle joie ! C'était le sept juillet 1915. Je ne devais plus revenir à Rosières : deux jours après, le régiment revenait un peu en arrière, à Caix, pour faire le même travail. A Rosières, ce fut calme les huit jours qu'on y séjourna ; pour être si près des lignes, les boches ne nous canardèrent pas. Les permissionnaires allèrent embarquer à Guillaucourt. Il y avait huit kilomètres à faire mais qu'étaient huit kilomètres pour aller en permission ? Je ne m'en aperçus pas, j'étais trop bien entraîné, d'ailleurs ! A Guillaucourt, il fallut attendre jusqu'à midi avant de monter dans le train, c'était long ! J'aurais voulu rouler déjà depuis longtemps. Enfin, le train partit, il me semblait que la guerre était finie et que je ne devais plus revenir, mais hélas !... Le voyage dura deux nuits et trois jours ; il fallait, de ce temps, passer par Cahors et est-il possible que l'on put établir pour nous un train qui put marcher si lentement ? C'était fait, il faut le dire, en dépit du bon sens et ce n'est que longtemps après qu'on fit marcher plus vite mais dès lors, c'était affreusement long ! Enfin, j'arrivai en gare de Lavardac le dix juillet à dix heures du matin. J'étais très fatigué mais je ne sentais rien, tant j'étais à l'idée de revoir ma famille ! Quelqu'un m'avait devancé qui m'avait vu à la gare et, à bicyclette, fut avertir ma femme que j'arrivais ; ce qui fit qu'à peine arrivais-je à grands pas à Barbaste que je la vis venir vers moi en courant, ainsi que ma belle-sœur et mon beau-frère. C'était la joie, le bon-

heur après dix mois de souffrances. Deux minutes après, je vis encore arriver mon Pierrot qu'on était allé avertir à l'école. Mon émotion fut alors telle que je pleurai presque, j'avais de la peine à ne pas le laisser voir ! Ici, je laisse passer ces cinq jours qui furent si vite écoulés ; c'était bien peu de chose et quand il fallut repartir, je ressentais autant de douleur que la joie à l'arrivée ! Je passe ce triste moment et tout mon voyage, jusqu'à Guillaucourt où j'avais embarqué huit jours avant ! Là, on nous dit que le régiment était parti ce même jour en camion automobile mais on ne put nous dire la destination où il était dirigé ; il fallut donc prendre des renseignements ailleurs. Le chef de détachement des permissionnaires téléphona à Villers-Bretonneux, à un état-major quelconque et la réponse ne fut tout de même pas trop désagréable : on nous dit de rester là, qu'on allait venir nous chercher en camion à nous aussi et nous porter à destination. Alors, en attendant qu'ils arrivent, on cassa la croûte avec nos restes de ce que nous avions emporté de chez nous, de tout ce que notre pauvre femme avait pu fourrer dans les musettes ! Enfin, à midi, on embarqua, c'était la première fois que j'allais voyager ainsi. Le parcours était long, il y avait cinquante kilomètres à faire, nous dirent les chauffeurs ; c'était à Nœux qu'ils avaient mission de nous porter. Ce ne fut pas un voyage des plus agréables, j'étais au fond de la voiture, je ne voyais rien mais je ne perdais pas grand-chose car ceux qui étaient derrière et qui auraient pu voir un peu disparaissaient dans la poussière ! C'était une place peu enviable : les routes sont tellement moulues par ces véhicules et tous les roulements sans nombre des armées que ces voyages en camion sont des plus désagréables. En été, tout disparaît dans un tourbillon de poussière. A cinq heures

du soir, enfin, on arrivait à Noeux, en même temps que le régiment qui n'était pas encore cantonné, comme d'habitude. Je me dirigeai vers l'infirmerie et lorsque mes camarades m'aperçurent, ce fut d'un air joyeux qu'ils me reçurent et me pressèrent de questions sur les péripéties de mon voyage, à titre de renseignements car ils brûlaient, eux aussi, de partir au plus vite, surtout celui qui devait partir après moi ! Et voilà, j'allais donc reprendre ma vie de misère après une si courte permission. A Noeux, le régiment devait faire une période d'exercices et creuser aussi des tranchées mais, au bout de cinq jours, à peine s'il avait eu le temps de commencer, l'ordre à la mode arriva : il fallait repartir. Comme partout, les brancardiers s'occupèrent du travail d'assainissement et personne ne nous tracassa mais ça ne devait pas durer, on s'en doutait pas ! On repartit donc, une fois de plus. Il y avait de la pluie ce jour-là, la marche fut très longue et très dure en raison des mauvais chemins qu'on nous fit prendre à travers champs pour couper court. On gagna peut-être deux kilomètres mais aussi il y avait de la boue ; nous n'étions guère compensés mais ici les ordres sont les ordres : il fallait passer par les chemins que traçaient nos incapables qui, leur carte à la main, se perdaient à tout bout de champ ! A cinq heures du soir, on arriva à Grand-Rullecourt, petit village du Pas-de-Calais. Je venais de m'appuyer trente kilomètres de plus ; c'était épouvantable que des marches pareilles, j'avais mes épaules arrachées par les sangles du sac et tout le reste aussi, quand je pouvais enfin tomber sur la paille ! Et à Grand-Rullecourt, ça tomba bien : de braves gens nous donnèrent leur grange, en bon état et bien close et il y avait beaucoup de paille et de foin, on était très bien, dans un trou, j'y disparaissais dedans. Le même service

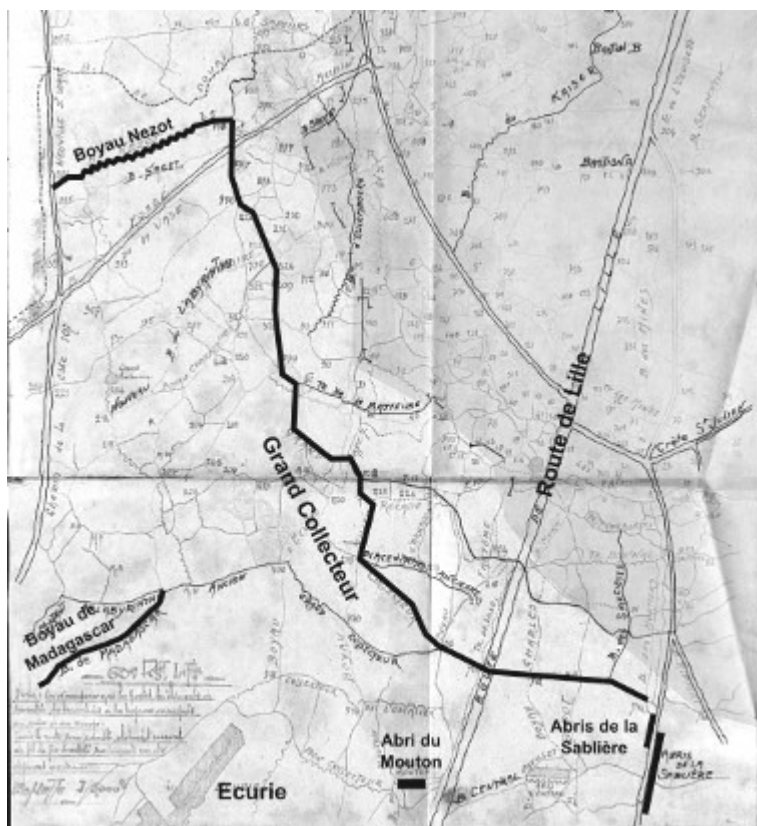
continua pour nous, les compagnies allaient à l'exercice tous les jours ; seul le second bataillon avait rejoint les tranchées au Labyrinthe, ce qui voulait dire que nous ne tarderions pas à suivre et ce Labyrinthe sonnait mal à nos oreilles, c'est avec une sorte d'effroi qu'on entendait le prononcer : il avait une sinistre renommée ! Pourtant, le premier bataillon resta quinze jours à Grand-Rullecourt et, malgré l'exercice, les hommes auraient bien supporté cette vie quelques jours de plus, comme nous qui, une fois notre petit service fait, étions entièrement libres de promener où ça nous faisait plaisir. La campagne était belle, c'était à la saison des moissons et tous les jours nous ne manquions pas cette petite promenade sentimentale. C'est à Grand-Rullecourt que je ramassai des gros escargots que j'envoyai chez moi par un camarade, mais que sont-ils devenus ? D'autres camarades firent comme moi ; on en trouvait beaucoup dans un bois voisin. Aussi, quand cela fut éventé, tout le monde courait ramasser des limaçons. C'est la mode des soldats : si un déniché quelque chose, toute la bande suit de près, on peut dire ! J'avais aussi trouvé dans ce bois plusieurs nids de palombes que je me proposais bien de lever à temps pour manger des pigeonceaux, mais je ne devais pas les lever : il fallut les laisser pour d'autres ! Ce fut enfin un séjour des plus heureux que je passai à ce village en raison de la tranquillité relative dont on nous y accordait. Tous les soirs, avant de me coucher, les braves gens de la ferme nous vendaient du lait et nous le faisaient chauffer. Je regrettais aussi beaucoup cela, c'était une occasion qu'on ne trouvait pas souvent ! Bref, au bout de quinze jours, il fallut partir, on allait rejoindre le deuxième bataillon ! Le soir, après la soupe, lorsque je m'apprêtais à aller à la campagne à la promenade habituelle,

l'ordre brute arriva : on devait partir une heure après. Il s'en allait temps car un peu plus tard, les brancardiers n'auraient pas été tous présents ! A toute hâte, je pliai tout mon bazar et une heure après je quittais ce bon patelin et où allais-je ? Où allait le 130^e, quelle vie terrible l'attendait ? D'ailleurs, on s'en doutait bien un peu en sachant qu'on allait de ce côté-là ! La nuit était presque venue lorsqu'on partit et quelle marche terrible ce fut, cette marche de nuit ! A deux heures du matin seulement nous arrivâmes à Etrun ; nous venions de faire vingt-cinq kilomètres et que c'est long, la nuit !... Cette arrivée me fit une impression des plus sinistres ! Etrun est à peu près à cinq km des premières lignes à vol d'oiseau et les fusées éclairantes qui s'élevaient nombreuses sur tout le front du Labyrinth semblaient tout près et rendaient un aspect fantastique ; le canon donnait dur ce soir-là et la fusillade était aussi très distincte ! J'avais vu pourtant d'autres tranchées puisque je venais de les tenir huit grands mois à Saint-Hilaire et à Aubérive mais jamais je n'avais eu, à aucun moment, une pareille impression comme celle-ci ! Ça ne me disait rien qui vaille de venir dans un si abominable secteur ! Au cantonnement, je bazardei mon attirail dans un coin et je me mis en quête d'un peu de paille car il n'y en avait pas du tout ; que les carreaux humides d'une grande salle de mairie. Mais après avoir inventorié tous les coins de la maison, de bas en haut, je trouvai une petite chambre où il y en avait un peu, de cette paille tant désirée et, hélas, si j'avais su les locataires qu'elle contenait, j'aurais préféré dormir n'importe où que là-dessus ! Enfin, je ne le savais pas. Je m'y couchai et pus tout de même reposer un peu. Le lendemain, on nous dit qu'on allait installer l'infirmerie dans la maison même, alors ce fut encore un petit remue-mé-

nage, il fallut chercher gîte ailleurs : cette petite chambre, on la réservait, disait-on, pour les malades ou, pour mieux dire, pour quelque embusqué de l'escouade¹³, cela se faisait aussi dans notre petite corporation ! Hélas, dans un régiment, l'abus règne un peu partout et l'injustice est toujours en vigueur et les plus heureux, les plus favorisés par le piston ou les galons, petits ou gros, sont ceux-là même instigateurs de tous ces abus et de toutes ces injustices ! Alors, tant bien que mal, je trouvai bien un autre logis, dans la cave ! Il y avait encore une ou deux places de libres ; d'autres brancardiers avaient déjà pris place aussi, dans une vermine qu'ils ne se doutaient pas ! Dans la journée, des ordres, sérieux cette fois-ci, furent donnés pour les brancardiers : le lendemain, les compagnies partaient au travail, les unes aux mines et les autres à faire des boyaux, alors il fallait que les brancardiers marchent aussi, avec le brancard et leurs musettes de pansements ; ça promettait pour l'avenir ! Pour la première compagnie, cent hommes marchaient pour aller finir le fameux boyau de Madagascar qui n'était fait qu'à demi. A cinq heures du matin donc, départ pour le Labyrinthe mais il fallut passer à Anzin pour prendre les outils que nous devait donner le Génie auquel nous étions affectés. Anzin est à trois kilomètres d'Etrun. Là, une heure passa et une heure de route que nous fîmes, à peu près, c'était bientôt sept heures. Puis, pour arriver au boyau de Madagascar, on marcha à la file indienne à partir de l'église. Il n'y avait pas encore de boyau, celui de Madagascar allait aboutir ailleurs ! Nous étions très en vue de l'ennemi, aussi fallait-il se baisser sur le bord de la route ou dans le fossé. Pendant sept ou huit cents mètres on marcha ainsi ; enfin on arriva au

13 « escorte » dans le texte manuscrit.

boyau mais, là encore, nous étions en vue, comme sur la route ! A de certains endroits, à peine s'il était même creusé ; les hommes furent dispersés tout le long et le travail commença mais ce travail ne devait pas cesser encore de si peu ! Pour



Les boyaux du Labyrinthe

les hommes du 130^e et tant de jour comme de nuit, ils allaient connaître la pioche et la pelle et bouleverser à tort et à travers de la terre, pour tracer des boyaux ou faire des abris ! A peine

venaient-ils de se mettre au travail ce premier jour que les poilus de l'active, descendant du Labyrinthe, dirent ceci : « C'est ici que vous allez travailler tout le jour ? » On répondit que oui. « Eh bien ! dit l'un d'eux, si les boches vous y aperçoivent, ils ne vous y laisseront pas, eux ! » Cette réponse n'était pas bien rassurante car je me doutais bien du danger que l'on pouvait courir ce jour-là et ainsi à la vue. Enfin, la matinée fut assez calme mais, vers 1 heure de l'après-midi, un gros obus fusant¹⁴



Tête d'obus fusant.

vint éclater à trois cents mètres de nous, sur les batteries que les boches visaient. Il n'y avait pas à en douter, d'autres encore éclatèrent au même endroit mais à un moment donné, un autre, mais alors d'une vitesse terrible, se rapprocha bien plus près de nous. Est-ce qu'ils nous avaient vus ? C'est ce qu'on se demandait ; l'endroit devenait critique. Enfin, d'autres encore arrivèrent, c'était du 130 mm autrichien, disaient les artilleurs. Un autre éclata un peu plus près, en face du boyau. Cent mètres plus à gauche, il était en plein sur nous ! Mais ils vi-

14 Obus fusant : réglé pour exploser en vol après un délai donné.

saient toujours les nombreuses batteries qui se trouvaient là, sur la route de Béthune. Naturellement, je commençais alors à me méfier de ce tir à la Bochie ! Je me tenais baissé dans le boyau mais malgré cela, un gros éclat vint tomber sur le bord de la tranchée, bien en face de moi, à cinquante centimètres environ, je l'échappai belle encore. S'il m'était tombé dans le dos, je me demande si, à cette heure-ci ou à ce jour, je serais en train de raconter ce fait. Ce fut le dernier obus pour la journée mais, le soir avant de partir, j'appris que celui-là même avait blessé un homme du 107^e à la tête et assez gravement. Je quittai enfin ce lieu où j'avais passé un assez mauvais moment. Le boyau ne fut pas fini, on ne revint pas, d'autres compagnies le finirent plus tard. A Etrun, je reviens donc à ma cave où une vermine commençait à me dévorer et je ne m'en apercevais pas ! Cependant, je commençais à me gratter sous un bras mais je ne croyais pas à ce que c'était ! Le service des brancardiers fut tout de même un peu restreint ; au lieu de partir quatre comme le premier jour, on ne partait qu'un et à tour de rôle : le service fut enfin bien allégé pour nous. Tantôt c'était pour suivre la corvée des boyaux, tantôt celle des mines de la Sablière. J'eus donc quatre jours de repos à Etrun, que j'employai à faire des bagues car ce travail-là avait, dès lors, pris une intensité considérable et on pouvait en fabriquer : nous étions au pays des matières premières, les poilus de l'active en portaient de pleines musettes lors des relèves. Ils les ramassaient lors d'une matinée de brouillard car alors ils ne risquaient pas d'être vus des boches ! Mais ils risquaient bien leur vie tout de même car, dans ce secteur si dangereux, on tirait tout le temps. Une fois installés au cantonnement, la fonderie commençait et ils vendaient les tubes à des prix qui va-

riaient suivant la longueur et la bonne marchandise, bien entendu ! Je n'avais plus besoin d'aller moi-même en ramasser et je le préférais ainsi et j'étais heureux de pouvoir faire gagner la pièce à un de ces braves poilus ! Donc, lorsque mon tour revint, ce fut pour aller aux mines de la Sablière. Cet endroit ainsi dénommé était un grand trou d'où on avait extrait du sable dans le temps ; c'était à proximité de Roclincourt et de la route de Lille. Ce matin-là, qu'il fallut donc partir pour les mines, je déjeunai à cinq heures du matin : café, soupe, tout était servi en même temps ; puis j'emportai un repas froid dans ma musette. Arrivés à Anzin, on prit alors un grand boyau qui partait du village même ; il se trouvait un peu plus à droite que le boyau de Madagascar, du côté de Sainte Catherine, faubourg d'Arras. C'était donc le boyau montant d'Anzin, de son point de départ aux premières lignes ; on évaluait à peu près la distance à cinq kilomètres. Pour la première fois, je le trouvai rudement long, c'était interminable, je n'avais pas encore eu l'occasion de faire un si grand parcours par là-dedans. La route de Béthune fut dépassée, puis celle de Lille mais, avant de la traverser, nous la suivîmes à peu près huit cents mètres environ. Le boyau passait tout le long sous de grands arbres et à la barricade, espèce de fortin construit pour défendre cette route et qui se trouvait à l'intersection de la route de Roclincourt, c'est là qu'on la traversa. Le boyau passait sous la route, ce point ne me disait rien qui vaille car, aux abords de cette barricade, les marmites avaient fait des ravages. Les arbres, principalement, étaient tous déchiquetés ou coupés en deux ; il me tardait de passer ce lieu sinistre et donc ce n'était pas la dernière fois que j'y passais !... Enfin, après avoir parcouru encore longtemps cet interminable boyau, nous arrivâmes à la Sa-

blière. Ici, à première vue, cela paraissait assez tranquille et, dans ce trou profond, on y paraissait en sûreté. De vastes cagnas servaient de dépôt à munitions et dépôts de toutes sortes pour le Génie ou autres ; la cagna du colonel commandant l'active qui tenait ce secteur se trouvait là aussi. Au bout d'une heure d'attente dans ce trou où, pendant ce temps, on avait formé les équipes pour tel et tel puits et donné des outils aux hommes, on m'indiqua la cagna que devaient occuper les brancardiers pendant le travail : c'était en somme le poste de secours. Les hommes défilèrent donc vers les mines qui se trouvaient en première ligne, je les suivis pour reconnaître moi aussi ces emplacements et dans le cas où il aurait fallu aller porter secours à quelqu'un ! A mesure que nous avançons vers la première ligne, l'aspect devenait terrifiant : ces boyaux avaient été rasés par les obus et, tant bien que mal, on avait rejeté la terre par-dessus les abords pour les reformer et planté des pieux pour la retenir aux endroits qui menaçaient le plus de s'écrouler. De gros arbres de la route de Lille qui passait à cet endroit étaient rongés tous les jours par les obus, aussi il ne restait que le tronc. De grandes cagnas s'enfonçaient dans la terre sous ces arbres, les poilus y fourmillaient dedans, c'était le 138^e régiment d'infanterie qui les habitait à ce moment-là. Ah, ce n'était plus le temps des manœuvres et qu'il était à Barbaste ! Pauvre 138^e, que de poilus il y manquait quand je le revis dans de si malheureuses circonstances ! Enfin, nous voilà en première ligne. Ici, le tableau était tout ce qu'on pouvait dire de plus miséreux ! Il n'y avait pas encore de grandes cagnas, il n'y en avait qu'en seconde ligne dont j'ai parlé tout-à-l'heure. La seconde ligne se trouvait, à partir de la Sablière, vers la première et ce boyau avait le nom de Grand

Collecteur ; ce n'était pas bien loin la seconde de la première, c'était presque tout comme. Le danger y était peut-être plus fréquent dans l'accalmie, vu que c'était plus souvent bombardé. Il n'y avait donc que de petits trous, juste pour deux ou trois ou quatre, où il fallait se tenir accroupi et non couché. Le boyau était même, à certains endroits, si étroit du fond qu'il fallait s'appuyer sur un côté pour laisser passer un camarade. Plusieurs poilus nous dirent : « Et où allez-vous, les vieux, par ici ? » Ils avaient l'air très étonnés de nous voir venir ainsi en première dans ces parages ! Ah ! ce n'était plus la tranquille tranchée d'Aubérive ! Enfin, quand j'eus reconnu ces trous sinistres des mines, je m'empressai de revenir à mon poste où je restai ainsi tout le jour jusqu'à cinq heures du soir sans incident. Cette journée fut particulièrement calme mais j'étais heureux quand même le soir de rentrer à Etrun où je me trouvais mieux qu'à la Sablière et j'avais cinq jours de plus à y rester sans revenir aux tranchées ! Et c'est pendant ces cinq jours que je voulus me rendre compte de ce qui me faisait tant gratter sous le bras ! Exaspéré de cette démangeaison, je me changeai de linge et, mon paquet sous le bras, je me dirigeai vers le ruisseau, la Scarpe. Avant de laver, je passai la revue et que vis-je dans ma flanelle et surtout à l'endroit où je me grattais ? Une fourmilière de plus, petits et gros, c'était répugnant. Mais aussi, quelle savonnée je leur passai, de telle sorte que je n'en trouvai pas d'autres de quelques jours. Mais pourtant, une fois ou une autre, plus tard j'en trouvai un par-ci, par-là et c'était impossible qu'il n'en soit pas ainsi car tout le monde en était infesté de cette horrible vermine ! Enfin, les jours passaient ainsi et il vint un jour où on parla d'attaque ! Et en effet, on ne voyait que trop bien les préparatifs, soit par les boyaux nou-

veaux qu'on faisait tracer dans toutes les parties du Labyrinthe, par les emplacements de batteries ou de mitrailleuses et dépôts de toutes sortes et enfin, par les formidables ravitaillements qui s'accumulaient toutes les nuits. D'innombrables convois faisaient un tapage infernal, à tel point qu'il n'y avait pas moyen de dormir. L'attaque se dessinait très bien par tout cela et ce n'était pas ce qui me rendait pensif et joyeux par moments ! Les travaux continuèrent donc, toujours les mêmes pour notre compagnie : travail de nuit pour une partie et travail de jour pour l'autre et ainsi de suite. Et la zone devenait toujours plus dangereuse : le bombardement devenait tous les jours plus intense de notre part et les boches répondaient. Un jour, vers les cinq heures du soir, au moment de partir pour le cantonnement, un camarade d'escouade fut tué, un nommé Colon, de Casteljaloux. Il eut l'épaule fracassée par un éclat d'obus et mourut quelques heures après. Et plus l'attaque approchait, plus on faisait travailler en avant des lignes et en plein jour comme de nuit ; c'était à tel point dangereux que c'était insensé de la part de ceux qui commandaient, mais que leur importait la vie des pauvres malheureux ? Eux ne risquaient rien et ils le savaient bien. Et depuis le début de la guerre, c'est toujours le même commandement et très souvent pour rien qui vaille, pour des travaux stupides ; il faut payer de sa vie la misérable astuce de ces félons ! Ce camarade est enterré derrière l'église d'Anzin où les tombes étaient nombreuses de ce temps-là parmi ce cimetière militaire. Un autre cimetière était aussi à l'entrée du village où les tombes étaient aussi très nombreuses. Il y en avait aussi un à Etrun, un à Louez, un à Marœuil. Près des lignes, il y en avait encore d'autres : à la barricade de la route de Lille à Arras, un autre à

Roclincourt, à Écurie et bien d'autres encore, perdus dans les champs, où on ne lisait que de vagues inscriptions sur leur identité ! Sur une croix plus ou moins consolidée, de certaines tombes portent l'identité du malheureux dans une bouteille et le goulot enfoncé dans la terre pour que l'eau ne puisse y pénétrer. Cette précaution est très usitée et beaucoup de pauvres gars pourront, après la guerre, être retrouvés par leur famille. Quelques jours avant l'attaque, je fus de service de jour pour suivre une corvée de cinquante hommes qui furent employés à poser des fils téléphoniques dans le boyau de Madagascar et autres. Le départ fut, comme toujours, à la même heure et, guidés par les hommes du Génie, on traversa le village d'Écurie. C'était la première fois que je le voyais et ce n'est pas de gaîté de cœur que je passai parmi ces ruines en plein jour ; cet aspect me glaçait le cœur et, malgré moi, je sentais comme une sorte de terreur s'emparer de moi. Rien de plus effrayant que ces ruines à proximité du front où l'on voyait encore des traces d'obus tombés de la veille. Le passage de ce village était bien scabreux ainsi en plein jour et c'était encore une fausse manœuvre de la part du Génie : il ne savait pas le point où devait commencer la pose des fils et alors, on le cherchait ! Et pour un service mal commandé, c'était la vadrouille à travers les boyaux, jusqu'aux endroits les plus dangereux ! Enfin, après une attente d'une heure derrière le cimetière d'Écurie, tant que le Génie faisait les recherches, on se remit en marche et, quelques mètres plus loin, c'était le boyau de Madagascar qu'on avait donc quitté une heure auparavant et c'était bien la peine ! Mais je n'insiste plus sur ce fait, il y en a tant et tant, analogues à celui-ci, de ces faits ou services mal commandés et mal dirigés, c'est l'incurie complète dans les

ordres et sous-ordres. Le travail devait commencer quelques centaines de mètres plus loin, au boyau de la Marine qui prenait de la route d'Écurie à la route de Lille. A peine étions-nous rendus qu'il fallut s'accroupir au fond du boyau, il n'y avait pas d'abri à cet endroit ; les boches nous envoyaient une rafale d'obus, non pas sur nous mais ils tiraient très souvent sur ce point : ils y soupçonnaient des postes sans doute car c'était dans le voisinage d'une huilerie et d'une grande auberge sur le bord de la route. Enfin, personne ne fut touché, la rafale cessa et le travail commença aussitôt. Ce travail marchait vite, cela faisait qu'on n'était pas tant au danger que de rester sur le même point. On arriva aux deuxièmes lignes du poste du Mouton et devant leurs cagnas, au soleil, les pauvres poilus du 138e étaient en train de faire la chasse aux poux et c'était là que, quelques jours plus tard, je devais venir habiter ; je ne m'en doutais pas ! De là, on remontait par un autre boyau vers Écurie, c'était un vieux boyau abandonné et à moitié rasé et écroulé, il fallut se tenir baissé tout le long pour ne pas être aperçu car, s'il était abandonné, c'est parce qu'il était trop à la vue des boches. Nous fûmes ainsi de retour à Écurie mais au sens opposé ; de là, il y avait une vue précise sur leurs tranchées ! C'était onze heures et voilà qu'on se disposa à dîner parmi les ruines. Tous n'étaient pas d'avis mais on découvrit une cave où il y avait un réflecteur ; elle était solide, alors on se décida mais, de temps en temps, quelques marmites tombaient dans le voisinage et nous coupaient un peu l'appétit. Après le dîner, le travail reprit mais alors en s'éloignant des lignes, c'est-à-dire vers la sortie du boyau, pour s'y trouver à l'heure où on devait repartir pour le cantonnement, ce qui me tardait beaucoup. Les avions boches faisaient tous les jours

des visites dans notre secteur, l'attaque était probablement éventée. Un jour, il y en eut un qui laissa tomber deux bombes sur la gare de Marœuil et quelques obus aussi y furent envoyés. Pendant l'attaque du mois de mai, Marœuil fut violemment bombardé et, en effet, ce village en portait les terribles traces. D'après les renseignements que j'avais pris, il y eut énormément de victimes ; c'était bien la vérité car, quelques jours plus tard, je lus sur l'Écho de Paris l'épisode du bombardement de Marœuil et ça se rapportait très bien avec ce que j'avais appris. Enfin, l'attaque approchait. On ne savait pas exactement la date mais on s'y attendait de jour en jour et d'après les préparatifs que l'on voyait, ça ne pouvait pas tarder et les poilus de l'active, ceux du 63^e principalement, ne nous cachaient pas leurs tristes appréhensions ! Tous les jours, nous parlions avec eux car, comme nous, ils cantonnaient à Etrun. Un de ces braves m'avait commandé une bague et m'en avait donné aussi une autre à réparer mais, malheureusement, je ne pus faire ce travail avant l'attaque et après, je ne le revis plus !... Vers le vingt septembre 1915, par voie du rapport, on donna des ordres de préparatifs pour les compagnies ainsi que pour le service médical ; pendant trois jours encore, ce fut des ordres dans le même sens et le 24 septembre, c'était l'ordre fatal du départ aux tranchées le soir même ; l'attaque devait avoir lieu le lendemain ! Je fis donc mes préparatifs moi aussi ; il y eut une certaine effervescence ce jour-là ! On toucha des vivres de réserve en conséquence, je fis encore des emplettes en supplément mais que je payai de ma poche, bien entendu, car je prévoyais qu'elles me seraient de besoin. Enfin tout fut prêt, le commandant passa le tantôt dans toutes les compagnies et fit son petit discours... qui ne suggéra chez aucun de

nous le moindre enthousiasme car il y avait longtemps qu'il n'y en avait plus ! Depuis quelque temps, le bruit courait que nos braves poilus iraient aux tranchées boches l'arme à la bretelle : c'était la réussite sûre et même qu'on irait de l'avant ! On arriva même jusqu'à vouloir introduire dans l'idée des poilus que c'était une attaque à coup sûr, par l'emploi d'obus à gaz asphyxiants et par un bombardement des plus effroyables, que les tranchées boches seraient complètement rasées et que tous les boches devaient y être ensevelis et asphyxiés et puis encore un autre secret qu'on ne pouvait pas dévoiler tellement il était horrible mais, pressé de questions, celui qui nous avait raconté ces bruits lancés à dessein nous en avoua le fait : les boches qui ne devaient pas être ensevelis ou asphyxiés auraient les yeux brûlés ! Toutes ces histoires-là ne pénétrèrent pas beaucoup dans mon esprit ; je ne me laissais pas, pour ma part, rouler de la sorte. J'étais obligé de marcher quand même, je le savais. Mais enfin, je prenais ce que je voulais de toutes ces histoires d'assassins et j'en garderai l'horrible souvenir ! Je désirais certainement qu'il y ait pleine réussite dans cette attaque, je comptais que cet effroyable bombardement aurait bien aidé pour cela. Pendant huit jours, ce fut terrible la quantité de projectiles qu'on leur envoya, de tous calibres. Les grosses pièces ne tiraient principalement que la nuit et celui qui a vécu de ce temps-là peut se vanter d'avoir vu l'enfer. C'était grandiose et d'un aspect fantastique que tous ces éclairs mêlés aux lueurs des fusées boches et françaises ! Eh bien ! malgré toute cette mitraille qu'on leur tirait à profusion, je ne croyais pas, pour ma part, que les boches seraient tous morts et aveugles !... J'oubliais un fait qu'il est bon de rappeler dans mes mémoires : trois jours avant l'attaque, je fus de ser-

vice aux mines, de nuit. Et toute la journée fut extrêmement violente du bombardement que j'ai déjà annoncé, aussi m'était-il aigre d'être de service ce soir-là ! Sitôt que je fus à la Sablière, je me glissai dans mon trou en cas de quelque danger inattendu : les obus pleuvaient partout et la fusillade crépitait dur de la part des boches, ce qui signifiait que, malgré tous ces obus qu'on leur avait envoyés depuis quelques jours déjà, ils n'étaient pas encore tous morts ! Bref, demi-heure se passa. J'étais calme au fond de ma cahute quand, soudain, les boches firent un simulacre d'attaque : une terrible fusillade partit tout-à-coup de plus belle ainsi que leur artillerie, c'était terrifiant ! Je ne savais trop ce qui allait advenir ; les poilus des cagnas voisines sautèrent sur leur fusil et se dirigèrent vers les tranchées de première ligne. De toute part, j'entendais crier : « Les boches attaquent ! Ah, les vaches ! » Les poilus étaient comme fous ; notre artillerie était déjà avertie et notre 75 donnait dur, les obus semblaient raser la terre tellement le tir était court, c'est-à-dire qu'à l'endroit où j'étais, leur trajectoire devenait basse en ne tirant qu'en première ligne. Un poilu de la réserve de première ligne qui arriva aussi bientôt, cria en passant : « Hardi, les artilleurs, nous arrivons, aidez-nous, tapez dans le tas ! » et heureusement qu'il se trompait : dix minutes après, le vacarme cessa et pendant un certain temps, on n'entendit même plus un seul coup de fusil. Tout le monde se reposait sans doute de cette alerte qui, pendant demi-heure, fut très mouvementée. Seulement, malgré qu'on ne vit aucun boche, il y eut pour notre part des morts et des blessés que je vis passer un moment après, emportés par les brancardiers. Un pauvre malheureux gémissait horriblement, c'était à fendre l'âme, pauvre martyr ! J'étais sorti de mon trou sitôt l'accal-

mie, un homme passa près de moi, je ne le distinguais pas au fond du boyau, c'était l'aumônier. Je lui demandai ce qui s'était passé et, convenablement, il me répondit que les boches avaient fait un simulacre d'attaque sur la Sablière pour faire un coup de main au-delà de Roclincourt mais qu'ils n'avaient pas réussi : on les avait rejetés ! On leur¹⁵ avait téléphoné à l'instant. Enfin, le coup de théâtre infernal avait duré demi-heure. Nos pauvres vieux poilus du 130^e étaient sortis de leur mine et, baïonnette au canon, ils attendaient les événements. Mais dans leur fond de conscience, ils souhaitaient tous que les boches ne viennent pas et heureusement qu'il en fut ainsi aussi pour eux ! Et comme ils furent contents, un moment après, de quitter la Sablière et tout le long du chemin, ce ne fut question que de cette aventure et combien de défis et de bravades furent lancés entre eux. Ah ! Ils pouvaient venir alors, les boches, ils n'avaient plus peur, en s'en allant !... Donc, le 24 septembre au soir, à la tombée de la nuit, le départ devait avoir lieu.

Il n'y avait plus pour cela qu'une heure à attendre, quand le bruit courut parmi les hommes qu'à la deuxième compagnie, l'un d'eux venait de se suicider. Je m'informai aussitôt lequel pouvait être celui-là et quelle ne fut pas ma triste surprise en apprenant que c'était un camarade tout voisin de chez moi nommé Didoin ; il s'était tiré un coup de fusil sous le menton. J'avais parlé avec lui deux ou trois jours auparavant et je n'avais pas connu en lui aucun signe anormal qui puisse me faire douter d'une chose pareille ! Il causait avec une certaine amabilité, quoique pas gai, comme tous d'ailleurs ! Bref, ce malheureux en avait fini avec la vie. C'était probablement pour

15 Il s'agit sans doute de personnes connues de l'aumônier qui détenaient ces informations.

ne pas aller à l'attaque, dans un moment subit de désespoir, qui l'avait déterminé à prendre ce triste parti !... L'heure arriva où l'on cria : « Rassemblement ! Sac au dos ! » Les brancardiers rejoignirent leur compagnie ; pour la première fois on nous obligeait à marcher avec. Les circonstances étaient graves cette fois-ci, il faut le dire ! Lentement, on s'achemina vers Anzin. Les boches, à ce moment-là, tiraient sur Marœil et aussi vers l'église d'Anzin, à l'entrée des boyaux. Ce n'était guère appétissant d'arriver juste à ce moment ! Enfin, on fit la pause avant d'y rentrer et le bombardement cessa. Je portais tout mon attirail complet et, vers les tranchées, il était plus lourd que d'habitude et surtout dans une si triste circonstance ! La première compagnie arriva enfin au poste qui lui était assigné et où j'étais passé quelques jours auparavant, où j'avais vu les poilus se tirer les poux, le dit poste du Mouton. Seulement, au lieu de nous faire passer la nuit dans les cagnas, on nous dirigea plus en avant dans des boyaux non finis et où il n'y avait aucune espèce d'abri, que quelques petits trous sur le flanc, juste pour en contenir un ou deux et encore ! Ces trous étaient rares, il n'y en avait pas pour tous. Notre lieutenant mit les brancardiers séparés, deux par section ; j'allai donc rejoindre la mienne avec un autre. Elle se trouvait plus en avant, vers le vieux boyau abandonné qui rejoignait à Écurie, la place n'était pas trop choisie si on peut le dire : d'abord, rien pour se mettre à l'abri, que de se croupir dans le fond de la tranchée et les marmites de gros calibre pleuvaient dru des deux côtés ; je me demandais si je verrais poindre le jour à l'aube prochaine ! Quelques fusants éclatèrent aussi au-dessus de nous sans atteindre enfin personne, pas plus que les marmites. Pourtant, une vint tomber presque

sur le bord du parapet de la tranchée, juste devant l'endroit où je me trouvais avec le camarade Hugonet : deux ou trois mètres plus loin, elle tombait en plein sur nous ! Mais il n'en fut rien. D'ailleurs, en tombant sur les bords, à condition que ce ne soit pas trop près, on ne risquait pas grand-chose mais j'aurais préféré être ailleurs qu'accroupi au fond de ce boyau



L'abri du Mouton

et sitôt que le jour arriverait, je me promettais bien de cher-

cher gîte ailleurs. Mais dans la nuit, où aller ? Il n'y avait rien à faire ! C'était encore une absurdité de la part de notre lieutenant d'avoir ainsi réparti les brancardiers. Serait-il arrivé quelque chose qu'il aurait fallu courir chercher les autres car, dans le boyau, il faut porter le brancard à deux et il faut être souvent relayés car jamais de ma vie je n'ai vu chose plus rude que la tâche des brancardiers portant des blessés dans les boyaux !... Dans un boyau étroit et où il y a trop de tournants brusques (des « merlons¹⁶ »), il faut lever le brancard avec le blessé, au bout des bras, car autrement c'est impossible de tourner. Et quant à monter dessus, il ne faut pas y penser, qu'au risque des plus grands dangers !...La nuit se passa enfin sans incident et, au petit jour, j'allai voir ce qui se passait ailleurs. Je rejoignis mes camarades sans demander l'autorisation de quitter cette place. D'ailleurs, ce n'était guère le poste des brancardiers et j'aurais protesté si l'on m'avait dit quelque chose à ce sujet et mes camarades avaient justement eu la veine de trouver une sorte de réduit au fond d'un trou assez profond, c'était une aubaine ! Et avec quel plaisir je pris place pour me reposer un peu car je n'avais pas fermé l'œil !... Jusqu'à neuf heures du matin il y eut un peu de calme mais alors le bombardement commença ! C'était inouï, au fond de notre trou, on ne s'entendait pas parler les uns aux autres tellement que c'était effroyable toute cette canonnade, ces sifflements d'obus et tous ces éclatements de toutes parts. La terre tremblait et nous étions secoués au fond de notre trou ! A un moment donné, le vacarme était tel que nous nous regardions les uns aux autres et nos visages dénotaient une frayeur bien ac-

16 Dans les tranchées comme dans les châteaux forts, le merlon est la partie pleine entre deux embrasures ; leur alternance forme un créneau. Il ne s'agit pas des virages trop serrés ne permettant pas de tourner avec un brancard, comme le laisse supposer le texte.

centuée ! C'était un formidable duel d'artillerie, c'était un enfer qui surpasse l'imagination ! A midi, ça cessa tout-à-coup. C'était le signal de l'attaque et nos pauvres poilus du 107^e, du 63^e et du 138^e et autres montèrent précipitamment sur le parapet de leur tranchée et coururent courageusement à l'assaut des tranchées boches, éloignées seulement de quelques mètres. La fusillade crépita aussitôt. Et nous qui étions sortis pour voir ce malheureux coup d'œil car, d'où nous étions, c'était très visible ! Ce point était un peu élevé mais très dangereux aussi par rapport à cela et il nous fallut rentrer précipitamment : les balles nous sifflèrent aux oreilles, ce n'était pas le rêve de se hasarder à passer la tête par-dessus le bord pour regarder ; il fallut s'en passer et on n'insista plus. Et si nous voulions voir, ce n'était pas de gaîté de cœur ! Un ordre arriva de nous tenir prêts à partir pour la première ligne : si l'attaque avait réussi, il fallait que nous allions occuper la place du 138^e ; ce n'était pas le rêve non plus. Pendant deux fois encore, cet ordre se répéta de se tenir prêts mais cependant nous ne bougions pas quand, vers le soir, nous apprîmes que le 138^e n'avait pas réussi, les pauvres malheureux avaient été repoussés ! Le 107^e et le 63^e avaient pris la première tranchée mais ils avaient aussi subi des pertes considérables, le 63^e principalement avait perdu trois cents hommes rien que pour l'assaut ! Et de combien ces pertes augmentèrent encore, une fois la tranchée boche conquise ? C'est alors que ces derniers bombardèrent à leur tour. Les tranchées étaient déjà comblées par nos obus et c'est tout dire les pertes qu'ils nous faisaient éprouver dans de pareilles conditions, sans abris ! Pauvres poilus ! Quels souvenirs doivent-ils garder de pareils moments ! Cette journée fut pour nous sans aucun incident fâcheux mais quel moral

n'avaient pas nos vieux troupiers que de rester toujours, pendant une séance pareille, accroupis au fond de leur boyau, sans abri que leur sac à se tenir sur la tête ? De certains s'étaient creusé de petits trous dans le talus mais tout cela était bien mesquin pour ces terribles marmites ! A l'entrée de la nuit, nous prîmes un peu de nourriture ; il y eut un moment d'accalmie et on put enfin manger un peu tranquilles et, aussitôt après, on se disposa à se coucher, si on peut le dire, dans ce triste réduit plein de poux : déjà je commençais à me gratter sérieusement. Je dormis bien malgré tout toute la nuit, je fus réveillé quand même plusieurs fois par ces explosions formidables, par ces obus de gros calibre qui éclataient trop près de nous mais qu'importe ? Je me rendormais aussitôt. J'étais brisé de fatigue car je n'avais pas trop dormi déjà depuis plusieurs nuits ! Tous ces préparatifs de départ d'attaque m'avaient énervé mais pourtant la fatigue avait raison et, malgré la mitraille, je dormais et j'étais couché sur le flanc, serré à ne pouvoir bouger : nous étions quatre où nous aurions dû n'être que deux ! Le lendemain matin, je m'aperçus que j'étais couvert de poux ! Une démangeaison terrible me faisait gratter à m'écorcher, ce n'était plus tenable. Je commençai la chasse aussitôt et cette fois-ci je n'en avais pas non seulement à un seul endroit, j'en trouvai un peu partout et un cruel cafard me prit de me voir ainsi couvert de cette horrible vermine. Et quant à la faire disparaître, c'était inutile d'y songer, surtout tant qu'on resterait là ! Une corvée pour aller chercher le ravitaillement était partie à deux heures du matin, la distance était longue, aussi, la soupe et le café avaient refroidi mais qu'importe ? Il fallait bien manger quand même et pour toute table, le boyau avec son horrible boue ! Et c'était sca-

breux de rester ainsi hors des abris, le repas fut vite fait ! Le ravitaillement venait de Montenescourt et approchait jusqu'à l'église d'Anzin. Le bombardement fut encore assez violent ce jour-là mais pour notre compagnie il n'y eut pas encore de victimes. Ceux qui habitaient les boyaux sans abris s'étaient creusé tant bien que mal un petit trou avec leurs outils portatifs ou



La chasse aux poux

avaient agrandi ceux qu'on y avait. Et qu'était cette vie de rester ainsi accroupi nuit et jour dans ces trous ! Les autres compagnies, qui n'étaient guère plus favorisées, commencèrent d'avoir quelques blessés. Ce même jour, une corvée fut commandée pour le soir pour porter des torpilles au Labyrinthe ; ça se corsait ! Ces corvées étaient extrêmement pénibles, il fallait aller à Anzin pour les prendre et les porter en première ligne, ce qui faisait une course de dix kilomètres, dont cinq avec une torpille de quarante kilos sur l'épaule ! Un brancar-

dier fut détaché pour suivre cette corvée, ça se corsait aussi pour nous. Notre service, s'il avait été des jours meilleurs, il devenait toujours plus désagréable et, par ces temps d'attaque et tous ces bombardements, je me serais bien passé d'aller vadrouiller par les boyaux et jusqu'en première ligne, surtout en plein Labyrinthe où le 63^e et le 107^e avaient pris la tranchée boche ; les malheureux la payèrent cher durant les jours qui suivirent jusqu'à leur relève. Le troisième jour, je fus relevé de mon poste de brancardier à la compagnie pour aller passer un jour de repos au poste de secours de la route de Lille. Vers la nuit donc, je le rejoignis, j'en connaissais déjà l'emplacement : le poste était sous la route et fait dans de bonnes conditions, on y était bien à l'abri, jusqu'à trois mètres de profondeur ! En y arrivant avec un de mes camarades qui, comme moi, était relevé, nous trouvâmes notre major en train à soigner des blessés ! C'était énorme et quelques-uns de ces malheureux moururent sans pouvoir être évacués plus loin ; un cimetière était là à proximité. Au bout d'un certain moment que j'étais au poste, le major me pria d'aller chercher de l'eau, ainsi qu'à un autre, soit à Sainte-Catherine ou à Roclincourt. Sainte-Catherine était loin, tandis que Roclincourt était tout près mais bien plus périlleux ! Enfin, après s'être concerté avec celui qui devait venir avec moi, nous résolûmes d'aller à Roclincourt, vu qu'on avait besoin d'eau le plus tôt possible. Ce camarade était un curé, il était brancardier à la troisième compagnie et par rapport à la caste dont il appartenait, on le laissait libre de faire à son gré pour le service, on ne le commandait même pas et au lieu de se tenir à son poste de la compagnie, cet ensoutané de Jéhovah, il se tenait au poste de secours où le service était moins pénible et il était plus à l'abri des marmites ! Et le

seul travail dont il s'occupait, c'était de faire des simagrées aux pauvres blessés et surtout à ceux qui l'étaient gravement ! Il leur disait : « Je suis un prêtre et je vous bénis » et le malheureux n'avait pas besoin de ce sarcasme pour être épouvanté davantage. Et voilà à quoi se borne l'emploi des prêtres à l'armée, ils sont tous brancardiers en majeure partie, régimentaires ou divisionnaires ou aumôniers. Voilà leurs plus beaux exploits dont encore on fera un raffut épouvantable après la guerre, dans leur devoir et leur courage sans bornes... qu'on leur attribuera ! Enfin, le baril sur l'épaule, que nous portions tous les deux pendu à une barre, nous voilà partis vers Roclin-court. Le boyau était lamentable de boue à ne pouvoir s'en arracher ; à l'entrée du village il fallut même, par rapport à cela, passer par-dessus. Ce n'était guère amusant car ce pauvre village était aussi constamment bombardé et les balles sifflaient aussi dans les rues : tac ! tac ! entendait-on contre les murs ! Je n'eus pas besoin de dire à mon curé de hâter le pas pour se tirer de cette rue le plus tôt possible ! Et ainsi, jusqu'à la pompe du château, il fallut marcher à découvert mais là, il fallut attendre une demi-heure : d'autres avaient des tonneaux aussi à remplir avant nous ! En attendant, par prudence, je me mis dans une encoignure du château tout démolí car les fusants éclataient souvent par-dessus cette pompe et, en même temps que moi, le curé en fit tout autant ! Quand vint notre tour de passer, je remplis vite le baril et nous voilà partis pour le retour. Cette corvée était dure vu la charge qui enfonçait l'épaule, aussi fallut-il s'arrêter bien souvent : il n'en pouvait plus ! Tout de même, peu à peu, on revint à notre poste. D'autres blessés étaient arrivés pendant ce temps, c'était comble, pas moyen de se remuer dans un espace si réduit. Les

brancardiers de l'active qui avaient porté les blessés burent avidement un ou deux quarts d'eau, elle était la bienvenue et tombait à point, le baril fut vite à demi ; puis ils regagnèrent les premières lignes. Les brancardiers divisionnaires évacuaient les blessés du poste de secours à Anzin où les automobiles les attendaient mais ce travail-là laissait à désirer et fait en dépit du bon sens malgré les recommandations de notre médecin. De pauvres malheureux, qui auraient dû être évacués vu leur triste état, étaient parfois oubliés et mouraient avant qu'on se décidât à les sortir ; ce service était lamentable ! Notre médecin en fut indigné et fit un rapport à ce sujet mais mal lui en prit car il en fut blâmé par les autorités du service sanitaire et fut mal noté. Les prêtres avaient leurs ailes larges, c'était visible que cette caste ne pouvait souffrir aucune récrimination contre elle ! Que les pauvres blessés meurent sans avoir pu recevoir d'autres soins faute de ne pas les avoir évacués assez tôt, ils s'en moquaient pas mal ! Il ne fallait pas dire à ces lascars de se dépêcher ni faire surtout de rapport contre eux : c'est dangereux que de vouloir lutter contre cette confrérie de chenapans qui invoquait dieu pour le salut des âmes, quand ces âmes y sont envoyées par eux, par leur faute ! A ce dieu qu'ils invoquent avec tant de singeries, de mensonges et d'astuce invouable ! Je passai la nuit au poste de secours et quelle nuit ! C'était infecté de poux, là comme ailleurs. J'avais un peu plus de place qu'au trou que j'occupais à la compagnie mais ça ne me servit pas à grand-chose ; durant la nuit, à cinq ou six reprises, j'allumai ma bougie pour faire la chasse, c'était intenable ! Et que faire ? Que faire ? Je ne me rappelle pas avoir subi d'autres mauvais moments comme ceux-là et qui me décourageaient en grande partie. A

trois heures du matin, on réclama des hommes pour le ravitaillement, je n'en demandai pas d'avantage. La rage me fit partir et, tant que je circulais, je ne souffrais pas autant. A la pointe du jour, je fus de retour ; on pouvait boire le café et manger, tout était chaud... et c'était le seul repas qu'on touchait. Le soir, il fallait manger de ce que l'on pouvait avoir dans les musettes, c'était maigre ; les boîtes de conserve avaient beau jeu, le dit « singe » était bon dans ces moments de privation ! Les conserves à nos frais étaient du superflu mais je n'osais trop y toucher encore, je craignais des moments encore plus critiques. Pourtant, l'avance ne se faisait pas et les boches ne reculaient plus sous notre pression et peu à peu on voyait bien que c'était tout à fait raté. Il se faisait tous les jours des attaques partielles mais c'était faire tuer des hommes pour rien, toute sortie n'aboutissait pas à grand-chose de bon ! Vers les dix heures du matin, notre médecin-chef Armengaud, qui logeait aussi au poste du Mouton avec le colonel (et c'est tout dire : l'abri était confortable et solide, il était à peu près à dix mètres sous terre ! Ces messieurs ! Pouvoir dormir tranquilles !...), arriva en toute hâte au poste de secours en disant qu'il fallait des brancardiers de renfort à la première compagnie, qu'une marmite était tombée dans le boyau et en avait blessé huit. Ça canardait dur à ce moment-là et tous les brancardiers qui se trouvèrent présents, fallut partir à la rescousse ! J'arrive des premiers sur les lieux, cet accident était arrivé juste au même endroit où j'avais passé la première nuit ; les marmites pleuvaient toujours ! J'aidai vite à faire quelques pansements ; l'un des blessés avait la cuisse gauche brisée, un nommé Paillas (du Gers), trois autres étaient encore grièvement blessés. Les autres, c'était peu de chose et tous ceux qui

ne l'étaient pas davantage, aussi bien chez les territoriaux que chez les jeunes poilus de l'active, étaient contents de cette veine inespérée : ils sont évacués comme les autres et au bout de leur séjour à l'hôpital ou à l'ambulance, ils ont une permission qu'ils ne dédaignent pas ! Et puis encore cet espoir dont ils sont tant avides, de penser que, pendant ce temps-là, la guerre pourrait finir ! Mais depuis trois ans bientôt et que de certains et même, je peux dire tant ! ont été blessés plusieurs fois et ces douces illusions sont toujours tombées dans le néant ! Aussi, il n'y a pas à en douter, avec quelle sorte de dépit, de dégoût et de découragement ces malheureux reviennent-ils au front ! Et dans le vrai sens du mot : la majeure partie de ceux-là sont voués à une mort certaine ! La guerre d'aujourd'hui diffère de la guerre d'autrefois, aussi le patriotisme est-il faible chez les combattants, d'un tel abus des forces morales et physiques ! Et le patriotisme insensé de ceux qui commandent, de toutes ces sortes d'embusqués¹⁷ qui ne connaissent ni la tranchée ni le canon, de cette clique gouvernementale et tous leurs partisans, qui le hurlent à ce patriotisme taré de tous les vices, de tous les abus, de toutes les injustices les plus dégoûtantes et exécrables, est un patriotisme sans foi ni loi mais d'intérêt surtout, ce qui le rend plus méprisable encore, à tous les points de vue ! Je remonte à mes blessés et je continue ce triste drame du moment. Ceux qui purent marcher rejoignirent seuls le poste de secours mais les autres, il fallut les porter sur le brancard à deux et se relayer de temps en temps. La corvée fut dure et longue et deux fois je fis le voyage ! La première compagnie avait donc trinqué aussi, comme les autres, mais la troisième principalement était déjà

17 Embusqué : homme valide en âge d'être mobilisé mais éloigné des postes de combat.

très éprouvée ! Un de leurs adjudants eut les yeux brûlés, la marmite avait éclaté près de lui et il ne fut atteint que par le feu ! Le soir de ma journée de repos terminée, je reviens donc à la compagnie, dans mon trou. En arrivant, j'appris que j'étais de service pour suivre la corvée de nuit ! Cela me laissait assez froid et, vers les sept heures, on devait partir mais on n'allait



- C'est terrible, pour avoir une table, il faut se battre.
- Vous n'êtes pas blessé au moins ?

La dure vie des embusqués.

pas bien loin, rien qu'à la barricade, distancée de trois cents mètres environ ; seulement c'était pour faire un travail lugubre : d'autres corvées devaient porter des morts venant de Roclincourt et nous, nous devons les enterrer. Un cimetière se trouvait là et, du coup, il allait s'agrandir davantage. L'endroit

était très dangereux pour les travailleurs, il ne fallait pas trop se tenir droit pour éviter les balles qui sifflaient aux oreilles ! Pendant la durée du travail, je me tiens, avec mon camarade, dans la tranchée tout à proximité. Vers minuit, ce fut fini et les hommes étaient sensiblement impressionnés d'un travail aussi pénible à tous les points de vue ! Le lendemain soir, une autre corvée revint en faire de même, les autres compagnies faisaient aussi ce même travail. Un soir, il fut changé : ceux qui inhumait allaient porter les morts et, ce soir-là, je fus encore de service, mais seul ! Par d'interminables boyaux, on arriva en plein Labyrinthe, du côté de Neuville-Saint-Vaast ! Et après s'être même perdus quatre ou cinq fois, ce qui faisait perdre beaucoup de temps, on arriva jusqu'en première ligne. Juste, une attaque venait de se déclencher, la situation était critique, la tranchée était presque rasée, il fallait marcher baissés tant que l'on pouvait pour ne pas être atteint par les balles et ne pas être aperçus car les fusées lumineuses nous éclairaient comme en plein jour. Les pauvres poilus étaient tapis dans leurs trous comme des lapins et attendaient sans doute les événements. Ici, un guide désigné nous accompagnait et devait nous indiquer où se trouvaient les morts. Après encore un long parcours dans cette sinistre tranchée, il s'arrêta enfin ! Nous étions à peu près à cent mètres des boches et, sans sortir, lui, de la tranchée, il indiqua par-ci, par-là, vaguement où ils se trouvaient ; il fallait monter sur le billard ! Aussi fallut-il que l'officier menace pour décider les hommes à s'exécuter. Et donnaient pour raison que, pour aller chercher un mort, il ne fallait pas en faire deux. Enfin, après beaucoup de récriminations dont ils n'avaient pas tous les torts, ils s'éparpillèrent en rampant vers leur triste besogne ; ce n'était guère le rêve que

d'aller et risquer de se faire fusiller à bout portant. Enfin, ce ne fut pas tout de même trop long, ils se dépêchèrent, ça va sans dire et, péniblement, peu à peu, ils revinrent tous avec leur triste fardeau. On les portait dans une toile de tente suspendue à une barre. Il y avait huit jours que ces malheureux étaient là, aussi ça sentait mauvais ! Fatalité ! Pour le retour, le boyau fut encombré par des relèves, il fallut donc attendre que le passage fût libre, ce qui demanda des heures entières ! Et vers deux heures du matin seulement, nous étions au cimetière d'Ecurie et encore qu'il fallut chercher longtemps, on ne savait pas où il se trouvait et voilà l'incurie du commandement, qui envoyait ainsi les corvées sans leur donner même l'itinéraire, que très vaguement : « Débrouillez-vous ! » Et qui paye ? Nous ! Le troupeau de moutons qu'on traîne partout à l'aveugle et à tous les dangers ! Et pour les pauvres morts, il importait peu qu'ils soient transportés et enterrés le plus vite possible et laissés un jour de plus ou de moins à bel air et à la vue des passants car ceux qui devaient les enterrer n'étaient plus là, ils étaient partis depuis longtemps ! Pendant quelques jours, je vis devant moi cette triste corvée butant dans ce boyau à tout un tas de choses imprévues qui rendaient cette marche si pénible et, jusqu'à ce jour, je ne me rappelle pas d'avoir eu d'autre impression aussi douloureuse que celle-là ! Le lendemain, il y eut encore une autre corvée qui fit le même trajet mais je n'y revins pas, ce fut le tour d'un autre. Deux jours de plus passèrent ainsi sans d'autres incidents. Je revins au poste de secours, je n'eus pas de corvée à faire avec le curé ce jour-là. Un peu d'accalmie était revenue, le danger était moins éminent et il faisait alors acte de courage dans sa tradition : il parcourait les postes de secours pour donner l'absolu-

tion aux blessés ! Et c'est ainsi qu'il gagna la croix de guerre que, quelques jours plus tard, on lui attribua et fut cité à l'ordre du jour avec de nombreux éloges ! De retour à ma compagnie après ce second jour de repos, on nous donna ordre de nous tenir prêts à déménager tout à côté mais alors dans les grands abris du poste du Mouton qui étaient occupés par l'active en réserve ; on nous entassa pêle-mêle là-dedans. L'abri était long mais étroit, tout juste de la grandeur de l'homme, ce qui faisait qu'une fois couchés, ceux du fond de l'abri, fallait qu'ils passent par-dessus les autres si toutefois la nuit ils avaient besoin de se lever. Je me trouvais du nombre et c'était une chose agréable que de faire ce parcours à tâtons dans la nuit ! Celui qui avait dirigé la construction de ces abris n'avait pas fait preuve d'une initiative bien développée ! Et la vermine nous dévora là-dedans plus que jamais, c'était exaspérant, aussi nous réclamions la relève à grands cris mais, pendant six jours encore, il nous fallut vivre dans cette pourriture, quand, enfin, le quatorzième jour, on nous l'annonça ! J'étais donc resté quatorze jours sans faire un brin de toilette, aussi la crasse et la rogne commençaient-elles à s'épaissir sur ma peau ! A deux heures du matin, nous défilâmes donc vers le cantonnement mais au lieu de revenir à Etrun, on resta à Louez. C'était encore une malchance inattendue car nous ne connaissions pas les logements. Enfin, il y eut de la place à l'infirmerie pour tous les brancardiers et mon premier travail, après avoir posé mon sac et tout le fourbi, fut d'aller au ruisseau où là, alors, je fis une toilette de pied en cap, qui n'était pas ordinaire ! Quel soulagement, après avoir été privé de ce besoin pendant quatorze jours où j'avais vécu dans une vermine immonde !!! Le service des corvées de travailleurs continua de plus belle, on

ne donna pas le moindre repos. Le soir de ce même jour, une corvée de quatre-vingts hommes repartit aux tranchées, suivie d'un brancardier. Heureusement, ce n'était pas à moi de marcher, que le lendemain soir mais, comme tous, j'étais indigné d'un tel abus. Il y eut des murmures parmi les groupes mais qu'importe, il fallut s'exécuter et se repasser une quinzaine de kilomètres par les jambes, aller et retour. Cette fois-ci on changea de secteur, ce n'était plus à la Sablière qu'on allait travailler, on appuyait fortement à gauche vers la Maison Blanche, ainsi appelée une maison de contrebandiers, disait-on, sur le bord de la route d'Arras à Béthune mais, de cette maison, il n'en restait qu'une faible trace ! Ces corvées étaient employées là un peu en arrière de la Maison Blanche à faire des travaux de défense et le lendemain donc, j'en pris aussi la route. C'était bien plus loin que d'aller à la Sablière, il y avait bien trois kilomètres de plus à faire ; enfin, le travail était vite fait tout de même car, de ce moment, on commença de mettre les hommes à la tâche. Ils avaient tant de mètres à faire chacun et, sitôt fini, l'on partait. Alors, c'était fait d'une vitesse qui n'avait jamais été jusqu'à ce jour et, vers les dix heures le plus tard, c'était fini ! Cette première nuit fut sans incident mais quatre jours plus tard, quand il fut mon tour de marcher à nouveau, vers neuf heures du soir, les boches qui, sans aucun doute, avaient vu quelques fumeurs (imprudents, comme toujours !) nous envoyèrent cinq ou six obus en plein et qui s'enfoncèrent dans la terre meuble sans éclater. On aurait dit qu'une Providence veillait sur nous ce moment-là mais aussi je peux dire que le travail fut encore plus vite fait que les jours précédents ; ces obus avaient donné de l'ardeur aux hommes. L'imprudence des fumeurs faillit être payée cher et depuis lors,

j'ai vu bien d'autres cas analogues à celui-là mais les fumeurs sont incorrigibles et vouloir leur faire comprendre la raison, c'est se casser la tête contre un mur, le vice domine et les emporte malgré tout, même après avoir reçu l'ordre de ne pas fumer sous peine d'être punis. Ainsi dura le travail encore quelques jours et, pendant ce temps, on avait aussi déménagé de Louez à Etrun et dans les mêmes logements qu'auparavant. Cela ne me dérangeait pas du tout car à Etrun, je m'y trouvais mieux ! Le travail changea encore : au lieu d'y aller la nuit, c'était le jour maintenant et ce n'était pas du tout le même genre de travail ; on faisait creuser de grands abris sur le bord de la route de Béthune, au-delà et en face de la Maison Blanche. Ici, la première fois que je suivis la corvée, je m'aperçus que l'endroit était plus macabre qu'à la Sablière ; c'était le point où la bataille avait fait le plus de rage le 9 mai 1915, pour la grave attaque sur Arras ! Les travailleurs commencèrent à piocher sur des cadavres, soit des boches qui avaient été engloutis dans leurs abris par des obus, ou des Français tués en combattant pour prendre la tranchée. C'était un travail qui donnait le frisson d'horreur et de pitié pour ces malheureux ! Et ceux-là n'étaient pas identifiés, ils n'en portaient aucune trace. Ce coin du Labyrinthe était des plus macabres, comme je dis déjà. Poussé par une sorte de curiosité que je ne pouvais m'expliquer, je le parcourais en tous les sens pour voir ce triste tableau ! La tranchée de première ligne boche était, en particulier, effroyable à voir, des cadavres encombraient l'orifice de certains abris non encore écroulés tout à fait, des bras et des jambes ressortaient partout tout le long de la tranchée et par-dessus le parapet et ceux qui étaient morts là le jour du combat étaient recouverts d'un peu de terre seulement et si peu,

qu'une fois la terre tassée, la tête du cadavre paraissait d'un côté et les pieds de l'autre ! Ces tranchées étaient fouillées tous les jours de fond en comble par les poilus en quête de souvenirs quelconques : bracelets, obus, fusée, cartouches, équipements, sacs, le tout était précieusement ramassé et conservé pour emporter chez soi en allant en permission. Pour ma part, je trouvai quelques jours plus tard un dépôt de cartouches où il en restait encore une caisse entière. Quelle aubaine ! C'était le moment où on fabriquait beaucoup de porte-plumes, aussi la trouvaille fut vite distribuée, après m'avoir gardé les chargeurs que je voulais ce jour-là, que j'étais principalement moi aussi en quête de souvenirs. Je voulus rentrer dans un abri boche qui n'était pas trop démoli mais à l'entrée, quelque chose que je ne pouvais bien distinguer m'intriguait un peu mais je n'avais pas du tout l'idée de ce que c'était. Je croyais que c'étaient des planches ou des bois quelconques, alors j'y posai mon bras dessus pour les pousser un peu car le passage était obstrué. Quel frisson d'horreur m'envahit ! Mes cheveux se hérissèrent ! C'était un cadavre qui avait les jambes en l'air, un peu pliées sur les genoux et posées sur un autre cadavre en-dessous et il me sembla encore en voir d'autres un peu plus bas ! J'en avais assez vu ! Je fis prestement demi-tour et j'étais confus de moi-même d'avoir voulu visiter cet abri, sachant déjà qu'il y avait des morts presque dans tous ! Mais aussi je me promis bien de ne pas recommencer et, ce jour-là, je ne fis plus de recherches ! Un autre jour et un peu plus tard, il m'arriva aussi un fait identique à celui-là : tout près des travailleurs, dans le boyau même où ils se trouvaient, j'allai m'asseoir sur le coin d'un talus. J'étais là depuis un certain moment quand, tout à coup, la terre céda sous mon poids. Je me lève

et me retourne et que vis-je encore ? La jambe d'un cadavre qui s'était arrachée du tronc ! Le corps paraissait y être tout entier ; aux effets, je reconnus que c'était un boche ! Je pris une pioche et une pelle et, tout à côté, je fis un trou et je l'enterrai convenablement. Il me tardait beaucoup qu'on ne revienne plus travailler dans ce coin du Labyrinthe, c'était trop



triste de ne voir partout que des débris humains, des osse-

ments et des tombes. Que ce soit dans les boyaux ou dessus le terrain, c'était partout le même tableau ! Et donc ! Et donc ! Je n'avais pas encore fini d'y venir, dans ce coin ! Cependant nous étions tranquilles depuis quelque temps déjà que nous venions là ; pas un obus, pas une balle ne nous avait tracassés jusqu'à ce jour quand tout à coup, vers les deux heures de l'après-midi, une marmite vint tomber tout près du boyau, sur la route et sur la ligne du Decauville¹⁸ qui fut tordue et brisée.



Train Decauville

Sans nul doute, les boches avaient aperçu ce travail, cette terre blanche dont la pile augmentait chaque jour était bien leur indice et ils nous en donnaient la preuve ! Une autre marmite arriva encore et tomba presque à la même place, mais cette fois-ci, il y eut une victime : un téléphoniste de passage fut blessé au genou assez gravement et comme je me trouvais

18 Système de chemin de fer à voie étroite (0,60m) qui a connu son apogée au cours de la première guerre mondiale pour des transports de diverses natures.

là avec le brancard, la corvée tomba pour moi et l'autre brancardier. Nous le transportâmes assez loin, au poste de secours du Profond Val. Au retour, les marmites tombaient toujours, aussi les hommes étaient-ils au fond des trous qu'ils avaient creusés et, sans en demander davantage, j'allai les rejoindre. Une vingtaine de marmites furent envoyées dans l'espace d'une heure ; enfin, il n'y eut pas d'autre accident. Voilà que, deux ou trois jours après, ce travail fut abandonné et devait être continué par le Génie. On ne gagna rien au change car c'était de nuit que l'on devait venir dorénavant et au même endroit, un peu plus haut mais tout comme : on fit faire des travaux de défense, tranchées, poser du fil de fer, abris, etc. Et comme il fallait alors monter sur le terrain, c'est pour cela qu'on nous y faisait aller de nuit. On arrivait vers la fin octobre 1915, le mauvais temps arrivait aussi à cette saison-là ; il commençait à pleuvoir bougrement, ce qui était une vraie misère pour les travailleurs, munis seulement de leur toile de tente à cette époque encore. Et aurait-il plu à torrents qu'on les aurait fait partir quand même ; il n'y avait plus le moindre égard ni le plus petit sentiment humain ! Au contraire, des ordres arrogants et pleins de toupet incroyable furent donnés de la part du général Bonfait au sujet des travailleurs : il exigeait tant d'heures de travail et tant de mètres de boyau à faire ou de fil de fer à poser et tout était si bien calculé à son avantage qu'on n'avait pas besoin de flâner si on voulait finir à l'heure et pour ne pas, des fois, y passer la nuit ! Et quant au mauvais temps, il oubliait d'en parler. Et c'est aussi à cette époque qu'il donna l'ordre, dans sa division de faire travailler tous les employés, ordonnances, bicyclistes, brancardiers, tailleurs, cordonniers, etc. Ce fut dans le régiment une désagréable surprise pour

tous ceux qui étaient atteints par cette note ! D'abord, c'était infiltrer du désordre dans la règle et dans les cadres ; c'était une fourberie et même encore du cynisme révoltant de la part de cet intrus car avec cette note, une autre, encore plus méprisable, fut lue en même temps de sa part aussi, sur l'hygiène et



Le général Bonfait (devant le drapeau)

la propreté des territoriaux ! Elle était ainsi conçue : « Les territoriaux sont d'une saleté repoussante, ils ont les cheveux longs et la barbe aussi et crasseuse. Une telle impropreté ne peut être tolérée, elle doit être rigoureusement réprimée ! Messieurs les chefs ou commandants de compagnie veilleront à ce que les hommes se lavent souvent et leur faire couper les cheveux courts ! » Il poussait beaucoup à l'exagération car chez les territoriaux généralement, la propreté règne et il y en avait beaucoup qui étaient aussi propres que lui. Quelques-

uns, de ce temps-là, se laissaient pousser la barbe et, parmi le nombre, il pouvait y en avoir qui étaient crasseux mais ces cas étaient rares et ce n'était pas la peine de pousser ainsi l'exagération jusqu'à l'insulte ! Encore plusieurs fois, à quelques jours d'intervalle, la même recommandation fut donnée par ce fourbe, tellement qu'on n'en faisait plus cas mais l'amitié qu'il s'était attirée de notre part était dénuée de bons sentiments. On le méprisait à un tel point que s'il avait eu par hasard besoin d'un secours, je crois qu'il aurait été bien servi ! Mais ce qui me tracassait le plus, ce n'était pas cette dernière hypocrisie, c'était la première note sur l'effectif des travailleurs et, dès ce moment, toute la légion galeuse de notre compagnie, officiers, sous-officiers, nous tomba dessus et c'est surtout sur les brancardiers qu'ils allaient taper ! Ils allaient pouvoir assouvir leur haine, soulager un peu leur jalousie provoquée par leur inintelligence et leur bêtise dégoûtante. Le même jour, l'adjudant m'envoya le caporal de l'escouade où j'étais affecté pour me dire que je devais prendre la garde le soir même au Pont d'Ugy. Il commençait par moi et devait continuer à tour de rôle pour les autres ! Immédiatement, je fus trouver notre major et lui expliquai le cas ; il avait l'air un peu embarrassé mais enfin il me fit bien comprendre pourquoi on voulait faire travailler les brancardiers et autres. Les travaux pressaient et il fallait fournir le plus de travailleurs possibles pour faire le plus vite possible jusqu'à telle date, puis qu'après ce serait fini, que nous reprendrions notre service comme par le passé. Je n'avais pas une grande confiance à cette dernière promesse, aussi je résolus en moi-même de revendiquer mes droits, si petits qu'ils soient. Il me dit que pour prendre la garde, je n'étais pas obligé mais qu'il me donnait pour conseil de le

faire. Du moment que je n'y étais pas obligé, je n'avais pas à obéir à l'ordre d'un abruti et avant de quitter le major, je lui dis que, du moment que j'étais brancardier, je ne tenais pas à prendre la garde et que j'allais voir de m'arranger autrement l'affaire et, sur ce, j'allai trouver le fameux adjudant. Et lui avait trouvé cela tout naturel, que du moment que nous comptions comme travailleurs, nous devions aussi être à la disposition pour tous les besoins de la compagnie et que le capitaine avait ainsi adhéré, donc il fallait marcher d'après lui. Il mentait, le capitaine n'en savait rien, c'était visible à lui car il avait l'air de chercher trop longtemps ce qu'il voulait dire. Aussi, je ne me laissai pas intimider, une sourde colère m'étouffait et, carrément, je lui obtempérai que je ne voulais pas prendre la garde et, comme brancardier, je connaissais mon service, je n'étais pas pour faire ces fonctions pour le moment. Quant à travailler, je ne refusais pas mais je lui demandai qui porterait le brancard et la musette si nous, nous travaillions ? Il me répondit vaguement là-dessus, qu'il réglerait cela avec le capitaine et qu'on verrait. Je n'étais pas disposé à porter un outil par-dessus le marché ; drôle de rôle que le brancardier aurait fait si j'avais écouté le loustic ! Il vit quand même qu'il avait poussé les choses un peu trop loin et me dit, pour faire voir ses sentiments rétroactifs, que je n'aurais pas dû prendre la chose ainsi ! Seulement elle était telle si je l'avais écouté et quant à travailler, je n'étais pas plus disposé que ça non plus. Je ne pouvais pas refuser mais cela me tracassait tellement que je méditais de telle et telle façon pour ne pas le faire et quand, le lendemain soir, il fallut partir pour le Labyrinthe, au lieu d'aller prendre une pioche ou une pelle, je pris ma musette de pansements et quand je fus sur les rangs, ils me regar-

dèrent et n'osèrent rien dire ! Ni une fois au travail, personne ne me dit rien et au lieu de rester au danger, je me mis dans un trou en attendant que ce fut fini ; je ne m'éloignai pas, je restai toujours le plus près possible de ma corvée en cas d'accident ! La pluie continuait tous les jours, le boyau Nézot que nous prenions tous les jours pour aller au travail devenait toujours plus mauvais et fut même bientôt impraticable, alors on passa dessus tout en le longeant mais ce chemin était aussi très mauvais vu que, bien souvent, il nous fallait sauter des tranchées, passer à travers des réseaux de fils de fer et par toutes ces embûches où l'on n'en finissait pas, il était aussi bien plus long ! Et tout cela, toute cette trotte à travers champs nous fatiguait davantage que le travail. Il y avait bien huit kilomètres à faire, ce qui était doublé par l'aller et le retour ! Nous rentrions à vrai dire vannés, vers minuit ou une heure ! Pour éviter toute cette boue, on allongea un peu plus la course : on prit la route de Marœil à Neuville-Saint-Vaast ; à Riès nous tournions à droite sur la grande route de Béthune que nous suivions jusqu'à la Maison Blanche et toujours, et toujours, toutes les fois que j'étais de service, la pluie nous accompagnait. La route défoncée par le roulage, on aurait dit un lac par ses grands trous pleins d'eau ! On y marchait mieux sûrement que dans le boyau car c'était plus ferme mais avec tant d'eau, nous rentrions trempés jusqu'aux os ! Et donc les pauvres poilus de l'active, quelle misère aussi n'étaient-ils pas ! Vers les premières lignes, tous les boyaux s'étaient écroulés ou à peu près et dès les premiers moments, de pauvres malheureux s'enlisèrent dans la boue et moururent avant qu'on ait pu leur porter secours. Jamais je n'ai entendu parler d'un tableau aussi lamentable que celui-là ! Un soir de relève il

y eut des scènes déchirantes, le désespoir s'était emparé de certains : ne pouvant s'arracher d'une boue pareille, ils jetèrent leur sac pour se le mettre sous les pieds et, de l'un à l'autre, ils purent faire ainsi un bout de chemin. Mais ils n'étaient pas au bout de leurs peines : quand il n'y eut plus de sacs, la boue continuait toujours, c'était atroce ! Tous ne purent arriver, ils pleuraient et appelaient au secours ; enfin, ce ne fut qu'après des plus émouvantes péripéties qu'on parvint à les sortir de cette vase où quelques-uns trouvèrent la mort, et quelle mort, une des plus atroces entre toutes ! C'était encore une incurie dans le commandement que d'avoir ordonné la relève par un temps semblable et des boyaux en si mauvais état où il était impossible de passer qu'au risque de périls et la preuve en fut des plus frappantes ! On aurait pu prévoir de prendre un autre chemin, ailleurs que celui-là, quand on est si clairvoyant comme le général Bonfait. Mais sa clairvoyance se basait tout juste à semer du désordre et de la haine, à donner des ordres insipides et brutes, le plus souvent des ordres qui ne descendaient pas d'une grande capacité, quoique général ! D'ailleurs, il n'avait pas une grande renommée de ce temps-là et très peu estimé et aimé surtout ! Un mois s'écoula ainsi où, tous les jours, le travail se faisait à la Maison Blanche, quand vint encore un ordre dont on ne s'y attendait pas du tout ! Mais alors, c'était le fameux commandement du 130^e qui le donnait et celui-là, on peut le dire, était insipide entre tous et dégradant ! Le premier bataillon devait changer de cantonnement avec le deuxième, donc d'Etrun il fallait revenir à Louez et vice-versa ! Cela n'était tout simplement que pour céder au caprice d'un certain commandant que le colonel avait donné cet ordre, ce ne pouvait être pour com-

penser les travailleurs en quoi que ce soit car le travail était aussi mauvais d'un côté que de l'autre ; il n'y avait pas grand-chose à gagner là-dessus, ni pour les hommes, ni pour les officiers mais c'était pour autre chose de plus intéressant et captivant surtout ! Ces messieurs, qui ne se faisaient pas un brin de bile et donnaient libre cours à une vie opulente et même de débauche, ce n'était tous les jours que des bombes insolentes à notre nez ! Et en plus de cela, la journée payée à quinze francs par jour pouvait bien payer une femme en supplément et ainsi la vie était plus douce encore pour ces gens-là : il fallait voir ces vieux rossignols faire l'œil à la gueuse dans la rue et à Etrun ils étaient bien à leur affaire pour ce genre de vie, rien n'y manquait ! Enfin, bon gré mal gré, on revint à Louez dans les mêmes cantonnements que nous avions déjà occupés mais comme il faisait froid à cette saison-là pour loger dans un grenier, nous nous débrouillâmes pour trouver mieux : tout à côté, un marchand de vin, une espèce de petit proprio qui, au premier abord, ne paraissait pas trop aimable, nous fit cependant la charité de son étable mais après que certaines recommandations et promesses furent faites. L'étable était bien close, nous étions environnés de paille et une seule vache s'y trouvait, bref, nous étions bien. Avec l'ordre de changer de cantonnement, un autre ordre aussi était donné pour le travail et cette fois nous, les brancardiers, étions visés tout particulièrement, il fallait à tout prix qu'on nous fasse travailler. Quant au service sanitaire, on n'en parlait que vaguement, même pour les tranchées ce n'était plus la peine de porter la musette de pansements. S'il y avait des blessés, de cela ils en étaient indifférents pourvu que notre personne couvrît quelque ordonnance au cuisinier ou autre, ceux dont ils avaient besoin,

ces beaux messieurs. Le reste leur importait peu et ici, lorsque le major qui n'était pas indifférent, lui non plus, à ce que nous allions travailler, dit qu'on abusait un peu trop de ses hommes, il voulut mettre une règle : c'est-à-dire qu'il désigna par rang de nomination ceux qui devaient rester à son service et ceux qui marcheraient avec la compagnie. Ce choix, tout en paraissant loyal, n'arrangeait pas tout le monde et moi en particulier car je me trouvais au nombre des travailleurs mais il n'y avait rien à dire, c'était ainsi fait. Cependant, je n'étais pas plus disposé à marcher qu'au début de ces fourberies et j'étais toujours prêt à réclamer mes droits devant ces injustices ; seulement, j'avais affaire à forte maille dès à présent : le fameux adjudant revint à la charge plus que jamais et il ne manquait pas de venir tous les jours à notre étable avertir que pour telle heure il fallait venir sur les rangs pour partir avec la compagnie et l'outil sur l'épaule ! Mais j'avais mis le scrupule sous les pieds moi aussi, je ne voulais rien savoir. Au risque de me faire réprimander ou punir, je continuai de prendre la musette et me rendais ainsi sur les rangs, ma résolution était ferme ; j'avais tellement dans le nez toutes ces espèces de rosses que je ne craignais pas de les braver et un beau jour, j'eus une prise avec le sergent de jour et la carne d'adjudant. Il persistait à me dire qu'il fallait prendre l'outil et non la musette par ordre du capitaine ; alors ma résolution dans ma colère n'était que plus tenace et je lui dis carrément que j'allais réclamer au commandant et lui signaler ce qui se passait et même au colonel s'il le fallait et, ce jour-là, il ne me compta pas parmi les travailleurs, il ne me dit rien et pendant quelque temps, je ne le voyais plus. Cependant, il devait encore venir une fois de plus nous relancer à l'étable et il réussit très bien de la ma-

nière qu'il s'y prit : par ordre du capitaine, tout le monde, employés, ordonnances devait marcher pour aller porter des grenades à Roclincourt et que lui-même allait faire l'appel sur les rangs. C'était encore un croc-en-jambe de sa part, l'abrutissement dominait chez lui en ce moment-là ; il faisait un service fou avec l'espoir de gagner les galons de sous-lieutenant mais on l'a toujours trouvé trop andouille, il ne les a pas encore gagnés ! Je ne vis pas le capitaine et, comme les autres, j'allai porter des grenades avec l'autre copain. La corvée fut rude et dangereuse ce jour-là ; tout le long du boyau les obus pleuvaient. Cette journée était mauvaise car le matin même, à la pointe du jour, les boches avaient fait partir une mine et après voulurent, comme il est d'usage, occuper l'entonnoir. C'était vers les six heures du matin, une pétarade formidable me réveilla : fusils, mitrailleuses et canons, tout donnait terriblement. Cela dura une demi-heure à peine puis ce fut tout et des gaz asphyxiants arrivèrent jusqu'à Louez. Tout le monde pleurerait, tellement que cela piquait aux yeux ; de certains même ne purent y résister et mirent leur cagoule. Enfin, cela passa sans d'autres accidents à regretter. En arrivant à Roclincourt avec ma caisse de grenades, je n'en pouvais plus. Et encore, avant d'arriver où on devait déposer les caisses, il fallut se baisser presque en rampant : l'endroit était tellement à découvert pendant deux cents mètres qu'on risquait fort d'être aperçus et d'être aspergés par les boches. Dans cette corvée dangereuse où il aurait pu m'arriver malheur à cause d'un loustic de la sorte, ma haine augmenta à tel point que je suis resté très longtemps sans le regarder ; je l'ai méprisé de toutes mes forces et lui ai fait sentir qu'il faisait une grosse erreur de persister insolemment à me relancer ! Aujourd'hui où j'écris ces

lignes, il y a un an et demi à peu près que ce temps-là est passé. Je me souviens encore de ses méfaits et tant que la guerre durera je ne pourrai l'oublier et même après la guerre j'aurai le regret, si je le vois, de garder de cet abruti un cuisant souvenir et impardonnable !

Le jour même de cette corvée de grenades, j'ai dit que les boches avaient fait sauter une mine et voulaient occuper l'entonnoir. Ils y réussirent en partie et s'y cramponnèrent qu'on ne put leur reprendre, du moins de suite, mais ça leur coûta quelques limiers qui restèrent sur le carreau. Voilà : les boches venaient de nous jouer un pied de cochon dont on ne s'y attendait pas car depuis que les grandes pluies étaient arrivées et que les tranchées étaient intenables, autant chez eux comme chez nous, les pauvres poilus ne pouvaient plus y tenir de patauger dans ce cloaque de boue et, presque désespérés, de certains se hasardèrent à monter sur le parapet ; tout était calme depuis longtemps : dans une misère pareille, personne n'avait grande envie de guerroyer ! Les boches comprirent et eux aussi en firent autant. A de certains endroits, les tranchées n'étaient distantes que de dix mètres, ce qui les tenta aux uns et aux autres de s'interpeller en amis par des signaux et la confiance gagna peu à peu des deux côtés, jusqu'au jour où ils s'abordèrent et échangèrent des paroles de camaraderie ; ils s'offraient du tabac, des cigares, ils faisaient des échanges de souvenirs et, particulièrement, ils aimaient, les boches, qu'on leur donne du pain : le leur était noir et mauvais, c'était leur donner du gâteau que leur donner du nôtre. Aussi se confondaient-ils en remerciements et le payant largement, soit en donnant des cigares surtout et personne ne disait rien. Les tranchées étaient dans un état tellement lamentable à cette

époque qu'il n'y avait pas beaucoup d'officiers avec les soldats, ou ils ne sortaient pas de leurs abris. Ce conciliabule durait deux ou trois heures à peu près, puis chacun regagnait sa tranchée et cela dura un certain temps. Un matin que je me trouvais à la Sablière, je le vis de mes propres yeux. Je ne voulais pas trop y croire d'avance mais quand je l'eus vu, je me rendais à l'évidence et ce jour-là justement est mémorable pour moi : la corvée était allée à la Sablière pour nettoyer les boyaux mais, pour aller les nettoyer, il fallait passer dans cette ignoble boue nous aussi et jamais de ma vie je n'avais tant su ce que c'était que ce jour-là ! Le Grand Collecteur de la Sablière était impraticable, il y en avait jusqu'aux genoux ! Ce n'est qu'avec de grandes difficultés que les hommes parvinrent à le traverser pour aller un peu plus loin où l'on devait commencer le nettoyage. Beaucoup hésitaient même à y rentrer et tout le long de la queue leu leu ce n'était que des jurons et imprécations à tous les dieux et les diables et à tous les instigateurs de cette maudite guerre ! Cette hésitation et ces murmures firent mettre notre lieutenant en mauvaise humeur, lui qui suscitait beaucoup le rôle de patriote et avait déjà obtenu la croix de guerre en en faisant moins que ses hommes !... Il se croyait officier comme s'il n'avait jamais fait que ce métier ! Son esprit aventurier et son toupet d'ancien journaliste lui avaient valu ce grade en temps de guerre ; il n'était que sergent à la mobilisation ; il arriva à Marmande que je me rappelle, avec le melon crasseux et redingote râpée, aussitôt il se mit à faire un service fou. Deux mois après, il obtint le grade d'adjudant et peu de temps après celui de sous-lieutenant, grâce au général Bonfait qui l'avait reçu dans ses bonnes grâces. Et l'autre, par son toupet de s'y être présenté pour lui

montrer les plans des boyaux qui serviraient de déversoir au Grand Collecteur, le général les adopta et depuis lors ce fut son conseiller, son ingénieur en quelque sorte ! C'était rien qui vaille, ni l'un, ni l'autre. Donc, pour continuer, il se retourna et maugréa envers nous certaines paroles qui ne convenaient guère ni à nous, ni à son rôle, de parler ainsi et, pour l'exemple, rentra comme un fou dans la boue jusqu'au ventre et criait de toutes ses forces : « Ah ! Vous avez peur de l'eau, vous avez peur de vous salir ? Voilà comme on doit marcher dans une tranchée ! » et menaçait d'y foutre dedans celui qui hésiterait ! Il en fut quitte pour sa bravade, on ne l'écoula pas. D'ailleurs, c'était impossible d'aller plus loin, il fallut retourner sur ses pas. Dans leur bêtise, lui et le capitaine venaient de nous faire faire une fausse manœuvre dont on se serait bien passé ! Enfin, après être revenus deux cents mètres en arrière, le travail commença. Pitoyable et écœurant d'être tenus ainsi tout un jour dans une misère semblable et ce même travail se répéta ainsi plusieurs jours. Les hommes en étaient complètement découragés et dans ma persistance à tenir bon pour mon emploi et ne vouloir faire que ce que je devais faire, je coupais à ces tristes besognes. Il aurait été sot de ma part de céder aux instigations de ces sots eux-mêmes de chercher ainsi la petite bête à des gens qui ne leur regardent pas. Quel intérêt avaient-ils de forcer ainsi la consigne et qu'aurais-je eu de plus de les écouter ? D'ailleurs, tout brancardier est dans son service régulier de ne pas travailler quand il porte la musette et le brancard, le règlement est tel ; il est pour suppléer au service de santé dont il porte les insignes, il fait partie de ce cadre et n'est que subsistant à la compagnie dont il est affecté et rien ne peut le faire déroger de son emploi. S'il y est forcé, c'est

qu'il y est forcé par des idiots, des brutes ou des carnes qui ne connaissent aucun règlement !

On arrivait vers la fin décembre quand une note heureuse de notre médecin-chef vint me délivrer en grande partie de tout service à la compagnie, je n'en fus pas fâché ! Trois autres brancardiers et moi nous fûmes désignés pour aller à Ariane au dit poste du Profond Val où il y avait un puits qui fournissait de l'eau aux premières lignes et c'est pour pomper l'eau et tenir les fûts pleins toute la journée que nous fûmes désignés, ainsi qu'un médecin auxiliaire qui devait veiller à ce travail et à l'épuration de l'eau qui consistait à y mettre dedans une petite solution de javel. Cette gâche était pas trop mal tombée pour nous, c'était d'abord un grand soulagement d'être hors de la compagnie, c'était aussi fini de passer des nuits. Le travail était léger car nous n'avions pas besoin de pomper tout le jour : deux heures seulement suffisaient le matin et une heure le soir et c'était tout. Il y avait bien une petite difficulté, grande même : ce poste était bombardé parfois, la pompe avait déjà été démolie par une marmite de 150. Il y avait un dépôt de Génie et tous les jours un nombre d'ouvriers circulait plus ou moins dans ses alentours, les corvées venaient là, chercher ce dont il fallait porter aux premières lignes ou autres ; en somme, c'était un va-et-vient continu que les boches avaient sûrement remarqué, d'ailleurs ils en donnèrent la preuve que je citerai plus loin. Notre cagna était assez confortable, assez solide, à quatre mètres sous terre, les couchettes montées avec du fil de fer métallique où l'on était bien, une table se trouvait au milieu, des bancs. C'était enfin un petit confortable moderne des tranchées et tous n'avaient pas le pareil. Seulement une chose des plus affreuses était à regretter : nous

étions empestés et envahis par les rats, à tel point qu'il n'y avait pas moyen de dormir durant les premiers jours. Après, nous y fûmes accoutumés, on ne faisait plus attention. Tel était notre service au poste d'Ariane et de relève en relève tous les quatre jours mais, pour terminer ce séjour à ce dit poste, je vais citer les quelques incidents qui s'y passèrent pour nous pendant ce temps-là. Les premiers jours, où les premières relèves se passèrent assez bien, nous faisions notre petit travail bien tranquillement, sans être tracassés par personne. Pour nous ravitailler, il fallait aller le soir au poste de Madagascar, à six cents mètres de là, par la grande route de Béthune. Ce n'était pas bien loin, mais assez dangereux car le poste de Madagascar était fréquemment arrosé d'obus ! Nous touchions tout ce qu'il fallait pour nous faire la popote, excepté du bois ni charbon pour la faire cuire mais cela était le moindre de nos soucis. Bref, la cuisine marchait pour le mieux et un jour où nous étions justement contents de notre festin et que pour le lendemain encore on projetait de faire mieux sans s'être encore levés de table, un sifflement se fit entendre au-dessus de nous : un obus venait de tomber pas loin de nous sans nul doute. Il y en eut assez pour faire cesser la conversation et se lever du coup ! Déjà, un camarade avait vu où il était tombé, à peu près à deux cents mètres plus en arrière et lui avait semblé entendre des cris. On fit un peu de silence pour se rassurer, et malheureusement, ce n'était que trop vrai, on entendait des cris déchirants, désespérés ! Je ne fis qu'un bond sur ma musette de pansements et, tout en la prenant, je dis au major ce qu'il en était. « Oui ! Allez-y vite ! », me dit-il. Je croyais qu'il allait me suivre mais il resta là ! J'accourus de toutes mes jambes, mes camarades me suivirent dans le

boyau. Je rencontrai le brancardier de cette équipe de travailleurs qui, lui et trois ou quatre autres camarades, n'avaient pas été atteints par l'obus qui avait éclaté en plein milieu d'eux ! Il accourait chercher du secours et demandait notre major ; je lui dis de pousser jusqu'à la cagna, j'avais le pressentiment qu'il n'allait pas venir du tout. En quelques pas de plus, je fus sur les lieux de l'accident. Quelle vision ! Dix-sept malheureux étaient étendus et hurlaient affreusement, un était mort au milieu de tous, les autres étaient horriblement mutilés et, parmi ceux-là, à l'un il manquait les deux jambes, l'autre la main droite, l'autre jetait le sang à pleine bouche, c'était horrible, terrifiant à voir ! Les moins blessés m'aperçurent et me crièrent : « A moi ! A moi ! Soignez-moi vite ! » Sans rien dire je me mis à la besogne, les camarades arrivèrent aussi mais notre situation n'était pas brillante, avec nos petits pansements pour soigner les grands blessés ! Notre major n'arrivait jamais, le brancardier n'avait pu l'amener, la peur le tint cloué au fond de la cagna. C'était une honte pour nous, c'était embarrassant de répondre à ceux qui nous demandaient pourquoi il ne venait pas ! Enfin, le brancardier fut aux batteries chercher le major des artilleurs, celui-ci arriva à l'instant mais à maintes reprises, tout en soignant les blessés, il nous demanda : « Est-ce qu'il va venir, votre major ? Est-il averti ? Allez lui dire de ma part de venir. » J'y fus mais il ne répondit pas, je repartis sans lui encore ! Alors, le major de l'artillerie ne m'en parla plus, quand il vit qu'il ne venait pas. Seulement, au lieu de les porter à notre poste de secours, il les fit porter au sien et il avait raison, puisqu'il les avait soignés. Après cette rude et triste corvée, mes camarades et moi nous nous retirâmes, abattus et consternés. Le soir, je ne pus rien manger et me

couchai ainsi. A l'entrée de la nuit, nous apprîmes que trois de ces malheureux avaient succombé. Le lendemain soir, on vint nous dire pire encore : quatorze sur dix-sept étaient morts. C'était trop ! Pour un seul obus ! Pauvres malheureux ! Ils appartenaient au 8^e Génie actif, c'étaient tous des jeunes gens de vingt à trente ans ! Quelques jours après, le major, sans nous dire le vrai motif pourquoi il n'était pas venu aux blessés, nous laissa entrevoir qu'il était pauvre, il avait cinq enfants et que, pour revenir à sa famille, il ne ferait pas d'imprudence s'il n'y était pas forcé. Il avait un peu raison mais, du moment qu'il pouvait soigner les blessés dans un abri, il n'avait pas à hésiter et lors même aurait-il fallu les soigner dehors, les boches ne tiraient plus, c'était le seul obus qu'ils avaient envoyé mais, malheureusement, il avait porté ! En moi-même je ne trouvais pas que l'excuse de cet homme fût valable. Devant un malheur pareil, il devait faire son devoir ! Cette affaire eut sa répercussion dans le régiment et combien de fois fus-je questionné à ce sujet et de tous je n'entendais que des injures envers lui. Enfin, cela passa ainsi, pour lui il n'y eut aucune plainte de portée, aucun rapport qui le tracassa, tandis qu'il n'en aurait pas été de même pour nous si l'un ou l'autre n'avait voulu aller porter secours, vu que le poste était exclusivement pour cela et le service de l'eau.

Un autre incident mérite aussi d'être écrit mais, de ce temps, c'était quelques jours après. Le major fut relevé, il avait obtenu une mutation qui le mettait en arrière, bien entendu. Celui qui le remplaça n'avait pas le même caractère, il n'avait pas aussi, c'est vrai, les mêmes soucis. Il était plus gai et un peu aventurier, il aimait beaucoup la fabrication des bagues et tout ce qui était en vogue de ce temps-là, aussi aimait-il par-

courir le Labyrinthe pour chercher de quoi faire de ces piètres souvenirs. Un jour, il me demanda si je voulais l'accompagner. Je ne lui refusai pas, mais je n'y tenais pas trop car c'était un drôle de plaisir que d'aller courir en danger. Enfin, le lendemain matin à l'aube, nous partîmes avec un sac à terre chacun pour mettre nos trouvailles mais voilà que nous avons déjà parcouru une grande partie de terrain, on n'avait pas encore trouvé rien qui vaille quand on aperçut un cadavre boche : ce fut une aubaine pour le major. Il commença par lui arracher les boutons ; moi je me gardai bien d'y toucher, je continuai mon chemin. Un peu plus loin, je vis une espèce de drap blanc à moitié enterré, je crus que là il y avait un sac. Avec mon bâton, je reculai un peu de terre et, avec la main, je voulus lever le drap... une tête de mort d'un pauvre Français ou boche m'apparut ! J'en avais vu assez, je recouvris aussitôt ma lugubre trouvaille et l'idée de continuer les recherches m'avait passé du coup. Je le dis au major et, de suite, je repris le chemin du poste de secours. Il était temps aussi car, déjà, quelques obus tombaient par-ci, par-là, pas bien loin de nous. Ce que nous avions trouvé était bien peu de chose, aussi ce n'était pas assez pour lui. Le tantôt, il y revint avec un autre brancardier et cette fois il eut la chance de trouver une très jolie tête d'obus de gros calibre ; on n'avait pas encore vu la pareille : elle avait treize rondelles en aluminium. Ce qu'il était heureux ! Plus que le matin de n'avoir rien trouvé. Dans la même journée, vers les quatre heures du soir, un ordre vint de la brigade d'aller au chemin creux chercher deux cadavres que les travailleurs avaient arrachés en creusant et il avaient eu soin eux aussi de les dépouiller de tout ce qui pouvait être gardé comme souvenir. C'était une folie de ce temps-là, jusqu'à pousser la cupidité

de dévaliser ces pauvres infortunés morts depuis si longtemps ! Il faut que ce soit la guerre pour voir des choses pareilles et pour ne rien respecter ; quelle horreur pour des peuples soi-disant civilisés ! Les travailleurs nous dirent que ces cadavres avaient dû être ensevelis dans la tranchée pendant le combat car, à la position dont on les avait trouvés, il n'y avait pas de doute : tous les deux étaient face à face et l'un d'eux avait la baïonnette au travers du corps, c'était le boche. Le Français devait être touché lui aussi puisqu'il était tombé comme l'autre ! Ce fut une triste fin de journée pour nous que cette corvée car l'odeur qui se dégageait encore de ces restes de corps humains nous avait sorti toute espèce de bonne humeur et d'appétit surtout pour le repas du soir. Mais je m'attendais que bientôt j'allais éprouver plus de plaisir qu'en cette triste journée : ma deuxième permission était là, tout près, je n'attendais que le jour désigné pour partir car j'étais des premiers pour le prochain voyage et donc, le surlendemain, le bicycliste vint m'apporter la nouvelle. Quelle joie instantanée ! En un tour de main j'eus plié tout mon bazar et accoutrement, je serrai la main aux camarades et me voilà parti. Du coup, j'avais oublié toute idée de danger et, pour marcher plus vite et plus librement, je passai par-dessus le boyau mais avant que je fusse encore trop éloigné, une attaque se déclencha derrière moi et les boches bombardaient terriblement. Une marmite me passa par-dessus et d'aller éclater sur les batteries où j'arrivais presque, puis une autre et d'autres encore, ça devenait fort ennuyeux pour traverser cette zone ! Je ne savais trop comment faire : si je me fourrais dans un trou à attendre que la tempête passe ou si je continuais d'avancer ! Enfin, je me décidai pour cette dernière conclusion. Il était déjà cinq

heures du soir, et je devais partir à sept, je n'avais pas de temps à perdre. Je sautai dans le boyau et pressai le pas. Le bombardement continua mais, tout de même, il appuyait un peu sur la droite. Enfin, un quart d'heure plus tard, j'étais sauvé. En arrivant au cantonnement, ce fut comme là-haut : j'eus vite tout bazaré. A sept heures, j'étais prêt à partir comme les autres ; nous avions quatorze kilomètres à faire. On embarquait à Aubigny, deux jours après j'étais chez moi. Comme pour ma première permission, je n'ai pas besoin de décrire cette douce période qui fut si vite expirée auprès des miens. Le retour à l'enfer n'était pas le départ pour le paradis et celui qui n'est pas passé par ces tristes circonstances ne peut se faire une idée de la souffrance morale qui nous accable ! Pourtant, ces voyages de permission, non, cela est même indiscutable. Pour le retour, j'arrivai à Louez à trois heures du matin. Au cantonnement, tout le monde dormait, je dus appeler à plusieurs reprises pour qu'on vînt m'ouvrir car on n'entendait pas trop : la basse-cour était close et j'étais en dehors, enfin, un peu trop loin pour qu'on m'entende. Pourtant, à force de crier et de lancer des pierres sur la porte, on se décida tout de même à m'ouvrir. Je ne manquerai pas de dire aussi qu'ils s'attendaient les uns les autres pour se lever, ça leur était dur, j'arrivais à une heure trop indue !!! Un instant après, j'étais de nouveau couché dans l'étable, au milieu des puces. Je ne dormis pas du tout. En me levant, vers les neuf heures du matin, on me dit que je devais regagner le poste le lendemain. Donc, le 19 février, j'y étais revenu et pendant mon absence rien de fâcheux n'était survenu aux camarades ; je les retrouvai toujours à faire leur petit boulot tout tranquillement. Le bruit se répandit dès lors que le premier bataillon devait aller au repos

pendant quinze jours, puis le second après que nous l'eussions relevé mais il se disait aussi que, bientôt, le corps d'armée allait être relevé par les Anglais, alors, devant ces rumeurs, on était un peu gais à l'idée d'aller un peu à l'arrière après six mois de tranchées ! Cependant, si nous devions partir bientôt, nous n'étions pas encore au bout de toutes nos petites souffrances morales qui, aux tranchées, reviennent à chaque instant. Ce fut le mauvais temps qui commença, il se mit à neiger très fort, à tel point qu'il y en avait jusqu'à trente centimètres de hauteur. Un jour de relève, nous eûmes toutes les peines du monde à arriver au poste. Pendant deux ou trois fois, nous tombâmes dans des trous d'obus, heureusement qu'ils n'étaient pas trop profonds ! C'était impossible de reconnaître le vrai chemin. Les boches continuaient aussi à faire de temps en temps quelques petites attaques, ce qui occasionnait de fréquents bombardements et, avec ce temps lamentable, le tableau était navrant. Les pauvres poilus, on aurait dit des blocs de boue qui venaient chercher de l'eau ! Un soir que nous venions de terminer le plein des tonneaux et qu'on s'apprêtait à partir, une marmite rasa le hangar du puits et tomba à dix mètres derrière ; on se crut perdus et heureusement qu'il était entouré de gabions¹⁹ qui nous protégèrent, sans cela, sûrement qu'à cette courte distance nous étions fauchés ! Ça va sans dire que nous trouvâmes des jambes vers les abris. Il était temps : une autre, cette fois-ci, tomba devant le puits, sur la route, à peu près à la même distance que l'autre. On aurait dit que le puits était visé, seulement, celle-ci fracassa le bras droit d'un travailleur à cinquante mètres de là. Il était du 130, c'était une corvée qui portait des caillebotis pour mettre au fond des

19 Gabion : cylindre de branches tressées rempli de terre et utilisé comme protection.

boyaux. Le malheureux, dans le délire de sa souffrance, appelait sa femme et ses enfants jusqu'à ce qu'il fût dans le coma. Tant que nous fûmes occupés à le soigner, les marmites pleuvaient toujours et cette fois c'était bien le puits et le parc du



Gabions

Génie qui étaient visés, le doute n'existait plus car ils tiraient trop d'obus sur le même point pour ne pas le croire. Le lendemain dans la journée, même bombardement : percutants et fusants, tous sur le parc ! Nous n'osions plus sortir, même ce fut les gaz lacrymogènes qu'ils nous envoyèrent, il fallut prendre le masque dans l'abri même et user des moyens éventuels, de tout ce que nous étions dotés au poste pour parer à cela. Ce n'était plus tenable, il me tardait beaucoup que la relève arrive ; le premier bataillon devait partir le surlendemain pour le repas et le deuxième venait nous relever. Ce poste qui menaçait de devenir toujours plus mauvais ne me faisait pas deuil, je ne le regrettais pas trop et pour mes derniers jours

que j'y passai, j'en gardai un bon souvenir !!!

Mes aventures étaient finies sur le Labyrinthe, je ne devais plus y revenir. La veille du départ fut toute employée aux préparatifs. Il y avait vingt-cinq kilomètres à faire, disait-on, et comme tout le monde était fatigué déjà de toutes ces courses journalières et de nuit à travers des boyaux pitoyables, ces vingt-cinq kilomètres étaient à redouter. Enfin, on était contents de s'éloigner de ce terrible secteur ! Je n'en regrettais rien qu'une seule chose, c'est que j'étais très près de mon frère et que j'avais toujours l'espoir de le voir. Cela était très bien convenu un jour : nous nous étions donné rendez-vous à Sainte-Catherine d'Arras. Moi je m'y rendis, je l'attendis trois heures de temps, espérant toujours le voir arriver mais il ne vint pas et je me retirai le cœur gros car je n'avais pas trop souvent l'occasion d'être libre ; je regrettai beaucoup cette occasion, c'était dans le mois de janvier 1916. A l'heure où j'écris ces lignes, c'est le 22 avril 1917²⁰ et je ne l'ai pas encore vu. C'est la seule fois où nous nous sommes trouvés si près l'un de l'autre et maintenant je ne compte plus pour le revoir, que de se tirer l'un et l'autre vivants de cette fournaise !

Donc, la veille du départ, le soir, au moment de se coucher, nous comptions encore faire le trajet à pied, quand on vint nous dire que nous partions en auto ; ce fut presque une joie, car pour les kilomètres... on n'en pinçait pas ! A neuf heures du matin seulement nous devons embarquer au Pont d'Ugy ; cette aubaine arrangeait convenablement la situation. A neuf heures du matin, le 29 février, on embarqua donc pour aller au repos quinze jours à Averdoingt, un petit village à côté de

20 Possible confusion de date : la sanglante « offensive Nivelle » (30000 tués, plus de 100000 blessés) a commencé le 16 avril. Le 22, l'hôpital de Courlandon doit être submergé mais rien n'est évoqué dans le texte ? Mystère...

Saint-Pol. Vers une heure de l'après-midi, nous étions rendus et, en arrivant, on nous rassembla pour nous dire que pendant ces quinze jours de repos, nous allions travailler dans les bois à faire des claies. Pour un repos, ça promettait du bon ! Au cantonnement, ce n'était pas trop mal ; la paille ne manquait pas mais le mauvais temps revint une fois de plus. La neige tomba encore, il faisait un froid de loup ; cela dura tout le temps de notre séjour. L'ordre d'aller faire des claies ne vint pas mais, tout de même, on ne laissa pas les hommes sans rien faire : on leur fit combler de vieilles tranchées. Quant à nous, on nous occupa à notre travail habituel : à l'épuration de l'eau et à la désinfection des feuillées ; on n'en demandait pas davantage. Je fus malade pendant trois ou quatre jours, j'eus beaucoup de fièvre, j'étais grippé. Tout de même, cela se dissipa ; il était temps car, tout à coup, on apprit que nous partions définitivement, qu'on ne revenait pas au Labyrinthe ! Le corps était relevé par les Anglais, ce qui s'était déjà murmuré depuis quelques jours se réalisait ; alors on parla de repos à l'arrière, c'était une confusion d'idées à ne rien comprendre ; les illusions et même les mensonges faisaient leur train, tout à la joie de quitter une misère pareille. Il semblait qu'on ne devait plus revenir aux tranchées et c'était justement le pire qui nous attendait, à quelques jours de distance seulement. Le 8 mars à sept heures du matin, par un froid très vif et une bonne épaisseur de neige sur la route, la première compagnie se mit en marche pour aller cantonner à Guinecourt ; d'abord à travers champs, ce qui était pour nous d'une fatigue extrême car, sous la neige, on ne voyait ni les trous, ni les mottes des sillons et notre pied ne se posait pas solidement ! Lorsqu'on gagna la route, il était temps, je n'en pouvais plus. La plaine était grande et c'était à

désespérer d'arriver au bout, malgré qu'avec le sac, je n'avais pas froid ! Je dus cependant garder tout le temps le cache-nez autour des oreilles, tellement que le vent cinglait le visage. Je garderai le souvenir de cette rude journée et même de celle du lendemain à Guinecourt, petit village de trois ou quatre maisons seulement. La place pour se loger était très restreinte,



Marche dans la neige.

il fallut chercher longtemps avant de pouvoir dénicher un petit coin. Enfin, il restait pourtant une maison où toutes les portes et fenêtres étaient closes. On aurait dit qu'il n'y avait personne mais, intrigués de trouver enfin une place, nous frappâmes à la porte mais il fallut y revenir plusieurs fois, personne ne répondait. Enfin, voyant que nous persistions, une femme à l'air tout

étonné nous demanda ce que nous voulions. En quelques mots, nous lui dîmes ce qui en était. Elle parut encore plus étonnée et embarrassée. Elle hésitait, cependant, on lisait sur les traits de cette femme qu'elle était bonne mais elle ne s'expliquait pas clairement pour nous dire si elle pouvait nous loger, oui ou non. Vaguement, elle nous dit que nous pouvions nous mettre dans la grange qu'elle nous désignait de la main mais qu'il n'y avait pas de paille ; enfin, l'accueil qu'elle nous fit nous laissait froids ; il fallait pourtant se caser pour la nuit. La paille nous embarrassait peu car nous étions toujours disposés à agir de tous les moyens pour en avoir. Nous allâmes donc chercher notre fourbi et nous commençâmes à nous installer mais, pendant ce temps, le propriétaire arriva. Il rentra dans la grange sans rien dire, nous regardant d'un air sournois et peu hospitalier ! Cet air était peu engageant pour lui demander quelque chose. La femme qui nous avait dit qu'il n'y avait pas de paille et, dans le haut de la grange, il y en avait au contraire beaucoup et, à la nuit tombante, on se proposait bien de grimper là-haut et d'en sortir deux ou trois bottes de ce tas si bien arrangé mais, avant, je me risquai une seconde fois à en demander et, cette fois, ce fut à l'homme, à l'espèce de boche qu'il avait tout l'air. Ah ! Je fus bien reçu : il me répondit court et bon qu'il n'en avait pas à donner ni à vendre ni rien. Nous reconnûmes alors chez qui nous étions venus nous percher et que cette femme qui paraissait tant embarrassée n'était que la peur de cette brute qui la faisait agir ainsi, sans cela, elle nous aurait bien mieux accueillis. Enfin, la nuit arriva et comme j'étais harassé de fatigue, je me promettais de bien dormir ; il fallut donc employer les grands moyens pour avoir de la paille et à notre tour de bien recevoir le boche, s'il nous disait

quelque chose. Un des camarades monta en haut et eut vite fait que d'en faire descendre quelques bottes ; enfin, de quoi pouvoir nous coucher à peu près à l'aise. Le lit fut vite fait mais voilà qu'on nous fit appeler à la compagnie pour des ordres quelconques et, bon gré mal gré, il fallait y aller. Je pressentais quelque chose de désagréable, il me semblait que, pendant ce temps-là, la brute allait venir nous rafler la paille ! En effet, c'est ce qui arriva : quand nous fûmes revenus, à notre stupéfaction, la paille avait disparu et nos couvertures étaient pêle-mêle au milieu de la grange. C'était, ma foi, à nous rendre de mauvaise humeur : le repos à l'arrière se prononçait bien !... Une sourde colère s'empara de nous et, cette fois-ci, plus résolu que jamais, on remonta au grenier et, au lieu de quelques bottes, on en descendit bien davantage et, de suite, on s'y coucha dessus et pas disposés du tout, cette fois-ci, à se la laisser enlever. Je ne sais si ce Juif ne nous écoutait pas, caché quelque part mais s'il le fit, il put s'entendre invectiver de très douces réflexions envers lui ; pourtant, il nous laissa endormir et on ne le revit plus. Le lendemain, ce fut une journée de repos ; je la passai à visiter les environs avec un camarade. Dans un petit village voisin qu'on nomme « Œuf », nous bûmes une bouteille de bière dans une espèce de débit organisé depuis ou pendant la guerre et, comme il faisait très froid, nous y restâmes assez longtemps car il y avait un bon poêle au milieu de la chambre et nous profitâmes de l'occasion. Vers les quatre heures du soir, on revint pour la soupe au cantonnement et, si-tôt après, chez le boche, une fois de plus, pour nous coucher. Je m'attendais bien, comme la veille, à ne plus trouver de paille mais rien n'avait été touché ; il était en train de dépiquer et, cette fois-ci, la paille regorgeait partout mais, sans jamais

rien dire ni nous adresser la parole avant de se retirer, il eut bien le soin de ramasser toutes les bottes et de les monter en haut de la grange et là, il se les trouvait sans doute en sûreté.

L'ordre de départ était donné, une autre marche de vingt-cinq kilomètres était à faire, nous allions à Regnauville. Quel repos ! A la sortie du Labyrinthe, on nous annonçait ainsi plusieurs marches à faire avant de stationner quelque part, c'était peu encourageant ! On nous faisait marcher sans trop savoir où voulait-on nous conduire, le but n'était pas, sans doute, bien déterminé, je vais en donner la preuve. En venant d'être malade, je n'étais pas en train pour faire de pareils trajets, sac au dos et par des routes horribles, je souffrais encore beaucoup. Partis de Guinecourt à sept heures du matin, nous arrivâmes à Regnauville à une heure de l'après-midi, sans faire de grande pause et, comme tant d'autres fois, je dis encore que j'étais rossé ! Enfin, à ce village, je pus trouver quand même un peu de bien-être. Aussitôt que j'eus posé mon sac, je partis à la recherche d'une maison où l'on me donnerait un peu de soupe : ma fatigue était telle que je ne pouvais rester ainsi sans rien prendre ni attendre que la cuisine de la compagnie fût faite. Une bonne femme voulut enfin me faire cette charité ; je lui dis aussi de me faire cuire des œufs que je mangeai avec plaisir et, après ce repas qui m'avait rendu un peu à la vie, j'allai me coucher jusqu'à la soupe du soir, alors faite par la roulante. Enfin, on nous dit que nous restions cinq jours à ce village ; que voulait dire ce repos ? Était-ce là le grand repos promis ou celui des marches que nous venions de faire ? Et après, quelle était donc la direction à prendre ? Cela nous intriguait et était peu rassurant. Pendant ces cinq jours, ce fut encore une pétaudière honteuse pour les hommes des compa-

gnies : soir et matin, exercices de toute espèce et des revues absurdes. Quelle drôle de manière de comprendre le repos ! Après une séance comme celle des tranchées d'où nous venions de sortir, une marche fut même prescrite et eut lieu. Ce n'est pas possible de décrire à qui nous avons affaire pour nous surmener de la sorte ! Ces cinq jours passèrent donc ainsi mais, encore, pas sans nous avoir passé, la veille de partir, une grande revue en tenue de départ ; enfin, la tracasserie était à son comble, c'était dégoûtant !... Ah ! Cette fois-ci, nous embarquions en chemin de fer à Hesdin, quatorze bons kilomètres étaient encore à parcourir avant de poser le pied dans le train mais, nul doute, c'était pour aller à l'arrière, au grand repos dans un camp quelconque ou quelque bon patelin. Un peu de joie était visible sur nous ; chacun disait son petit mot et son petit mensonge (bien entendu) ou son petit canard et l'on était ainsi joyeux de partir mais... si on avait su ce qui nous attendait à quelques jours près, peut-être que cette joie aurait tourné en un vaste cafard !... A dix heures du matin, le sixième jour, nous étions en gare à Hesdin (Pas-de-Calais) où on nous distribua deux jours de vivres avant de partir ; le voyage s'annonçait très long et comme, de ce temps-là, ça étouffait à Verdun, j'eus un mauvais pressentiment qu'on allait nous y conduire. Le train partit, et voilà qu'il montait vers le nord ; alors ce fut des suppositions, on croyait aller en Belgique ! Mais en gare de Saint-Pol, il tourna vers l'est, alors il y eut un peu de soulagement : ça ne nous souriait pas du tout de monter si haut !

Vers minuit, le train s'arrêta en gare de Montdidier. D'abord, j'oubliai de dire que d'Etrun à Saint-Pol il n'y a que vingt-cinq kilomètres et, puisque nous devons y passer ou embarquer

dans ses environs, pourquoi nous fit-on faire de pareilles marches jusqu'à ce jour, quand c'était si facile d'aller cantonner par là le premier jour et, alors, le repos aurait été plus long et plus efficace pour nous, tandis que de nous traîner ainsi si bêtement par les routes, si le commandement avait été plus clairvoyant dans ses manœuvres, qu'il devait sans doute prétendre savantes, cela se serait sans doute ainsi passé ! Et voilà la preuve que, très souvent, il ne sait que faire de nous et, pour faire voir qu'il fait quelque chose, il nous traîne lamentablement par les routes et nous tue ! Mais cette preuve de médiocrité n'est encore rien en comparaison de celles qui se passent pour le combat, preuves irréfutables et sans contredit des plus malheureuses ! Mais ici, je m'arrête, j'en reparlerai plus tard.

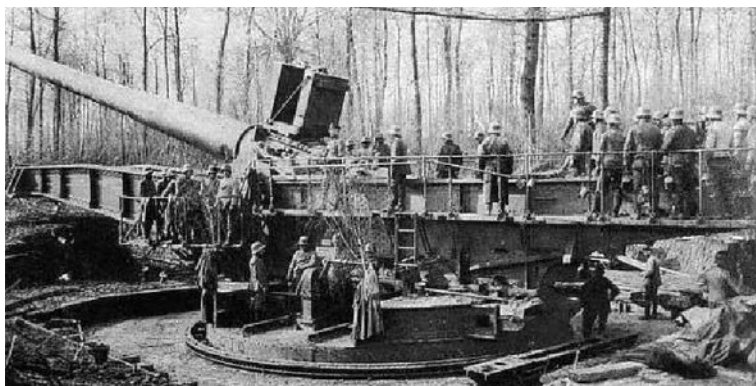
Le voyage n'était pas bien long et ce n'était pas la peine qu'on nous donne deux jours de vivres : une heure après, j'étais couché à Welles-Pérennes dans l'Oise, à quatre kilomètres de Montdidier. Comme toujours, en tant que brancardiers, on chercha notre logement à part. Hardiment, on frappa à une porte. Une femme monstrueuse, grosse comme un tonneau de six cents litres, tenant une bougie à la main, vint nous ouvrir. Après lui avoir dit le motif de notre importunité, elle nous indiqua une écurie libre de chevaux et où d'autres soldats avaient déjà logé. La place était des plus confortables pour nous, de la paille en quantité y abondait, il n'y avait qu'à se faire le nid dans toute son ampleur possible, ce que je fis bien entendu et je dormis comme un roi. Le matin, nous fûmes réveillés par une voix de femme qui, à côté, étrillait des chevaux et criait après mais ce n'était plus la voix de la grosse femme, d'ailleurs son embarrassant personnage ne devait pas

lui permettre de faire ce travail-là ! C'était une gracieuse jeune fille et qui n'avait pas l'air d'avoir peur des chevaux. Nous lui demandâmes des renseignements pour savoir si, dans le village, il n'y avait pas de débit qui donnât du café ou du lait. Elle s'empressa de nous dire que dans la maison même, chez elle en un mot, sa grand-mère, la grosse femme, s'occupait de cela tous les matins pour qui en voulait : ça ne pouvait pas mieux tomber et, pendant quinze jours, moyennant cinq sous, nous prenions le café au lait tous les matins. Nous étions fort bien dans cette maison ; pour les quatre brancardiers, la place était grande et tout était à commodité pour faire sa toilette et laver son linge, l'eau ne manquait pas dans la basse-cour et la bonne vieille pour nous servir ce que nous voulions. Ce séjour à Welles-Pérennes fut pour nous des plus agréables ; tout le travail que nous fîmes fut pour les douches où nous fûmes occupés durant quatre ou cinq jours. Les compagnies furent, comme toujours, ennuyées par les exercices et les marches ; enfin, ce n'était plus tout de même la vie des tranchées et le moral était un peu plus calme qu'au milieu des canons ! Un jour, je fus de corvée pour aller chercher de l'eau pour les douches et pour cela, on n'avait rien trouvé de mieux que de nous envoyer à Montdidier car les puits avaient jusqu'à quatre-vingt mètres de profondeur, c'était trop pénible que de la prendre là mais, avec la course qu'il fallait faire que d'aller là-bas, cela revenait bien au même ! Enfin, que m'importait ? J'en profitai pour aller visiter Montdidier mais ce n'est pas une ville bien remarquable. Les boches, qui en étaient alors à dix-huit kilomètres, avaient trouvé le moyen, un jour, d'y envoyer quelques obus ; un capitaine fut tué dans sa chambre, il ne devait pas s'y attendre sans doute de si loin et puis ils n'avaient

pas encore tiré !

Voilà que le départ prochain s'annonça de nouveau et toujours pour l'inconnu ; on nous embarquait de nouveau par chemin de fer et le doute de Verdun revint un peu à mon esprit. Avec beaucoup de regret, je quittai ce patelin et je présentais que nous revenions à la vie de misère, je ne savais trop où !!!...

A minuit, armes et bagages, nous prenions la route de la gare de Tricot (Oise). La marche fut des plus dures et je ne sais ce qu'avaient nos officiers ce moment-là, ce n'était jamais l'heure de faire la pause. Ils se montraient de plus en plus, toujours plus insouciants envers nous et plus idiots aussi, du peu d'égards et de cas qu'ils en tenaient ! Comme à Hesdin, à la gare on nous donna des vivres mais, cette fois-ci, un jour de plus : trois au lieu de deux ; où allions-nous ?... Il y avait à la gare un canon monstre de 380, ce qui nous intéressa un peu et



Canon allemand de 380

le temps parut plus court en attendant de partir car il faut dire que des heures entières se passèrent avant le départ ; c'était

bien la peine de nous faire venir en gare par marche forcée ! Enfin, vers les dix heures du matin seulement, le coup de sifflet se fit entendre. La capitale fut de nouveau en vue le soir avant la nuit et, après avoir fait la ceinture, le train fila vers l'est, sur la grande ligne de Verdun ! La nuit se passa encore en chemin de fer et une partie du lendemain. Ce n'est qu'à dix heures du matin qu'il s'arrêta pour nous débarquer à Nançois-le-Petit. Nous étions exténués de fatigue : deux nuits blanches que nous venions de passer et quelle nourriture pour nous soutenir ! Nous nous croyions arrivés et que par là, tout près, on allait cantonner mais quelle nouvelle on nous dit pas ! Il fallait aller à Bure, à trente kilomètres de là ! Il y eut des imprécations de toutes sortes mais, bel et bien, l'on partit. C'était le premier avril 1916 ; il faisait une belle journée et même très chaud sac au dos, ça va sans dire ! A la première pause, il y eut des hommes qui cannèrent et, pour tout réconfort, le capitaine les menaçait de les f... en prison. Lui était à cheval et, du moment que lui marchait, il fallait le suivre ; il poussait le crapulisme²¹ et l'astuce à l'excès. A la seconde pause, il y eut encore bien davantage : les fossés de la route se remplissaient d'hommes tout le long et malgré toutes ses promesses de sauvagerie, on ne l'écoula plus. S'arrêtait qui voulait et même de certains maugréaient certaines paroles envers lui, un peu arrogantes, qui lui en firent rabattre un peu. Triste métier ! Tire ou crève, la devise est bien juste ! A la troisième pause, on fit la grande halte à un détour de la route, sous un bois de sapins. La place n'était pas trop mal choisie car le soleil tapait dur pour une journée d'avril. J'en profitai pour dormir une bonne heure, ce qui me délassa beaucoup, puis on me porta un quart

21 « crapulerie » est le mot correct.

de café qui me remit encore un peu plus d'aplomb, je ne m'y attendais pas ! Le capitaine avait trouvé le moyen, tout de même, de faire débrouiller les cuisiniers pour cela ; c'est tout ce que je pris pour les trente kilomètres qu'il y avait à faire, je ne pus rien manger tellement j'étais fatigué et puis ma musette ne contenait plus rien de bon qui aurait pu me mettre un



Hommes épuisés.

peu d'appétit. Ce sont de rudes moments que ces moments de fatigue à l'excès dans ce métier militaire. Celui qui voit passer un régiment tel que le nôtre à ce moment-là voit un tableau des plus tristes et des plus lamentables ! Le bain ne peut être plus dur, c'est la galère forcée et donc, nous n'étions pas encore à mi-chemin de Bure. A tous ceux à qui nous pouvions demander des renseignements sur les kilomètres qu'il y avait en-

core, on n'y manquait pas mais tous de nous répondre en secouant la tête d'un air étonné : « Ah ! Vous n'y êtes pas encore ! », ils nous parlaient toujours d'une vingtaine de kilomètres et au-dessus ! On aurait dit que, plus on allait de l'avant, plus ce village s'éloignait ! Nous étions complètement découragés. Quand on arrivait à un village, nous nous disions que c'était peut-être celui-là mais c'était toujours, de l'un à l'autre, la même histoire et on n'arrivait jamais. Il arriva un moment où il fallait faire la pause toutes les demi-heures et quand il fallait se rebalancer le sac sur le dos, ce n'était que par un miracle d'énergie si on y parvenait ! Enfin, enfin, à l'entrée de la nuit, on nous le désigna, ce village, à tous les diables, perché sur un coteau, encore loin de nous. L'espoir revint un peu mais, pour finir, l'on voyait devant nous cette côte très longue et rude pour arriver au bout ! C'était le bouquet de la journée, il ne manquait plus que ça !... Quelle manœuvre savante et habile n'avait pas encore fait le commandement pour traîner ainsi des territoriaux par les routes ! Par de pareilles choses, on voit avec quelle insouciance on fait peu de cas de nous. Enfin, à bien petits pas, la côte fut grimpée ; il faisait presque nuit quand nous entrâmes dans Bure-la-Côte²². Le logement nous fut vite donné, il y avait beaucoup de place ; la maîtresse de maison voulut bien, heureusement, nous faire une omelette. Cela me rendit un peu l'appétit et, à la dernière bouchée, je n'ai pas besoin de dire où j'allai : je tombai sur la paille avec plaisir...

Bure (Meuse) est à sept kilomètres de Domrémy. Vaucouleurs est aussi pas bien plus éloigné²³. C'est le pays à Jeanne

22 Confusion avec Burey-la-Côte, beaucoup plus à l'est, au nord de Domrémy-la-Pucelle. Le village dont il est question ici est bien Bure.

23 Toujours la confusion. C'est la description de Burey-la-Côte, pas de Bure.

d'Arc, dont les habitants d'aujourd'hui sont encore fiers d'être nés en ces lieux que la fameuse héroïne a parcourus. Le pays est pittoresque et joli et les gens agréables et très hospitaliers. Le lendemain de cette terrible journée, je restais couché encore les trois quarts du temps ; j'étais encore brisé, on ne vit pas beaucoup d'hommes ce jour-là se promener dans les rues, qu'un peu après le repas du soir. La maîtresse de la maison nous fit encore la cuisine et nous prépara un bon repas, avec un gros lapin que nous lui avons acheté. Elle nous donna sa table et tout le nécessaire pour manger, cela ressemblait un peu à notre vie de famille !... C'était doux de trouver ainsi le confortable après de si rudes journées.

Mais on ne devait pas rester longtemps à Bure : le deuxième jour, voilà qu'il se reparlait de départ ; ce n'était pas ce que nous avions pensé, jamais de la vie nous n'aurions cru à un autre départ de si tôt. Cependant, c'était bien vrai, il fallait se tenir prêts à partir d'un moment à l'autre et l'on allait, disait-on, du côté de Saint-Mihiel, l'on se trompait beaucoup... on va le voir. Le troisième jour, à six heures du matin, ordre du capitaine nous fut donné de mettre les rues du village dans le plus grand état de propreté et tous les brancardiers principalement devaient y assister, à cette corvée-là ! Il y avait beaucoup à faire car les rues étaient assez sales, c'était même un peu trop pour le peu que nous étions. Enfin, on se mit au travail ; le capitaine vint se rendre compte si les brancardiers étaient là, il le demanda au chef de corvée qui nous dit après qu'il ne savait pas ce qui s'était passé, mais qu'il avait parlé de nous d'un air fort contrarié et avec promesses de nous faire marcher ; je le vis aussi à sa mine basse quand il nous regardait. Il avait donc donné ordre de nous faire marcher pour un motif quelconque,

je ne tardai pas à le savoir : c'était par jalousie que nous, les brancardiers, eussions trouvé une maison où l'on s'occupait de nous tandis qu'eux, messieurs les officiers, étaient mal tombés paraît-il. Ils étaient tous voisins de nous et, pendant la soirée, ils entendaient notre bavardage qui, des fois, se tournait en une hilarité joyeuse et nos éclats de rire ne leur convenaient sans doute pas ! Et puis, ils avaient peut-être entendu aussi quelques paroles qui les piquaient, les concernant à eux car, il faut le dire, ils sont souvent sur le tapis dans le bavardage des soldats !...

Les gens de la localité étaient étonnés de nous voir faire cet absurde travail, ils nous dirent même que ce n'était pas la peine car, le dimanche, il y avait un ramasseur d'ordures, comme il est partout d'usage ; c'est qu'il étaient tous babas de nous voir faire un balayage pareil et ramasser jusqu'au moindre brin de paille et morceau de papier ! Enfin... et nous de leur répondre que c'était là toute la capacité de ces êtres, à ramasser tous les mois la somme honteuse qu'on leur donnait pour tracasser les hommes de la sorte ! Pour être plus vite libres, le travail fut activé un peu plus, vers les dix heures, ce fut fini et c'est alors que nous apprîmes que nous ne reviendrions pas le lendemain balayer les rues de Bure : l'ordre était arrivé de se tenir prêts à partir dans la nuit par auto-camion et, d'une seule traite, nous allions à Verdun. Voilà ce qui ne nous calmait pas l'esprit : on n'espérait plus revenir sur Verdun du moment que nous l'avions bien dépassé, à quoi avait servi la fameuse marche de Nançoy-le-Petit à Bure ? A nous faire rosser, tout simplement !... Il est d'usage pour tous les soldats de dire ceci quand on fait une de ces inhabiles manœuvres : « Il ne faut pas chercher à comprendre. » Et sûrement qu'il ne

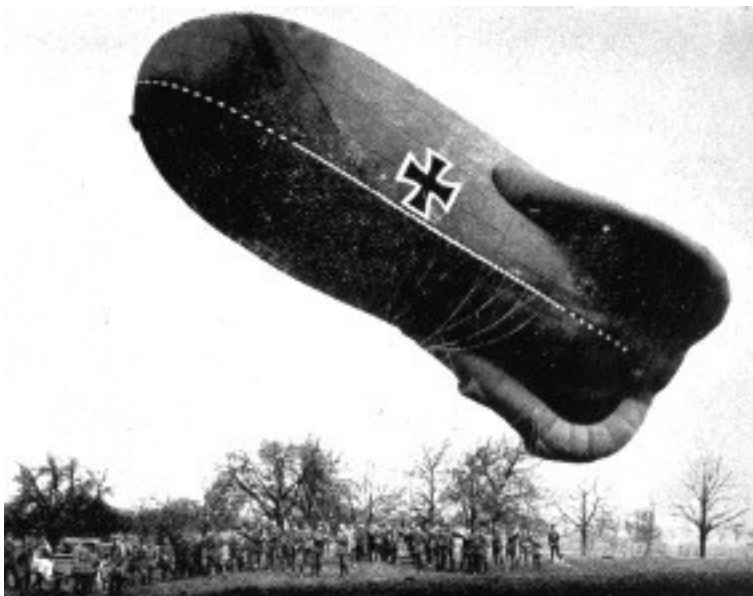
faut pas chercher à comprendre, parce que ces fameux stratèges n'ont pas à nous rendre compte de leurs manœuvres. Mais il est bon tout de même de se pénétrer fortement de tous ces abus, de ne pas les laisser échapper de notre idée, de façon que, plus tard... nous ayons des preuves irréfutables pour donner de la valeur à notre juste cause, que nous aurons tant à défendre pour sauvegarder à l'avenir nos fils et petits-fils contre de pareils procédés lâches et criminels ! Il n'y a pas de bain possible où ce soit plus terrible que le jour d'une de ces marches forcées, il n'y a jamais eu d'esclaves attachés au garrot et dirigés sur une foire lointaine qui aient pu autant souffrir comme les poilus du 130^e pendant la marche de Nançoy-le-Petit à Bure ! L'après-midi fut donc consacré aux préparatifs de départ qui était fixé à minuit. Ce n'était pas bien la peine de se coucher car, comme d'habitude, on nous réveillerait bien deux heures trop tôt, ce qui ne manqua pas. A onze heures, il y avait un grand moment déjà que nous étions descendus dans la rue et, pour comble de bonheur, il pleuvait ! On se rendit à l'endroit indiqué pour monter dans les camions mais ils n'étaient pas encore arrivés et vaine fut l'attente : une heure sonna à l'horloge du village, puis deux, puis trois et ainsi de suite, sans qu'ils arrivassent. Le jour parut, jamais de camions ; nous étions même à croire qu'il y avait contrordre et qu'ils ne viendraient pas, ce que nous aurions bien voulu mais, hélas ! Enfin, à sept heures du matin, ils furent là. La pause était longue depuis minuit à sept heures du matin dans la rue, appuyés contre les murs ou allongés sur le trottoir, le sac sous la tête et sous une pluie fine qui tombait. Ce n'était pas le rêve que d'avoir un pareil lit pour dormir et cependant, de certains faisaient entendre leur ronflement ! Enfin, il était temps de

partir, nous étions exaspérés d'une attente pareille, quand on aurait tant pu nous laisser dormir jusqu'à six heures du matin.

De Bure à Verdun, il y a cinquante kilomètres ; le voyage paraissait long, aussi je pris à temps une bonne place dans un coin pour me reposer et rattraper un peu de sommeil perdu. Je ne perdis pas trop mon temps, il m'importait peu de regarder le pays au passage, il y avait longtemps que cela ne m'intéressait plus. Les villages et villes, dont une très importante, furent dépassés sans que je me dérange. Il faut dire aussi que l'idée d'aller à Verdun m'ôtait toute espèce de plaisir et de gaieté et personne ne faisait grand bruit dans les voitures. Il y eut des à-coups en route, dus à l'encombrement de toutes sortes de convois. Plusieurs fois, il y eut halte, ça devenait même crissant ; ce n'était pas pourtant qu'il nous tardait d'arriver à Verdun ! Enfin, à cinq heures du soir, nous étions rendus à sept kilomètres de la ville, en face la gare de Baleycourt ; les camions ne transportaient pas les troupes plus loin. On nous attendait ; un capitaine d'état-major dit au commandant que nous étions dirigés dans Verdun même, aux casernes Niel mais qu'il ne fallait pas y aller le jour, qu'on risquait à être aperçus des boches et auraient pu nous massacrer ! Donc, en attendant la nuit, il fallut pauser une fois de plus. On nous défila tout le long du bois des Sartes où d'autres troupes avaient aussi pris place pour se cacher de la vue des saucisses²⁴ boches et des avions, en attendant aussi de se défiler du côté de Verdun. A la place où se trouva la compagnie se trouvait un cimetière tout récemment commencé, c'était le cimetière de l'ambulance de Baleycourt. Ce que je vis défiler ce jour-là comme troupes et comme artillerie était incroyable et imposant. Cela voulait dire

24 Voir page 147

que ce n'était pas encore fini pour la bataille de Verdun ! La nuit vint et le coup de sifflet nous avertit que l'heure de rejoindre notre poste était venue. Joli, le poste ! Nous n'en avions que trop l'habitude, de ces postes-là. Par colonne, à cinquante pas, nous prîmes donc la route de Verdun mais encore faut-il dire qu'il fallut la suivre en dehors tout le long car elle



Saucisse boche

était encombrée par les voitures et les autobus. Et ainsi jusqu'à Regret, petit village qui se trouve à l'entrée de Verdun, il fallut patauger dans une boue horrible avant de pouvoir monter sur la route. On fit la pause et enfin on repartit. De Regret à Verdun, il y a un kilomètre environ et nous n'étions pas encore dans la zone dangereuse mais voilà que, tout à coup, il fallut

stopper : les boches bombardaient Glorieux, juste à l'entrée où nous allions déboucher ! Il était temps qu'on s'arrête ou qu'ils tirent car, un moment plus tard, nous étions sous les obus. Enfin, après une demi-heure d'attente, cela cessa et alors nous entrâmes dans la ville, d'une allure un peu précipitée et qui se commande presque sans le vouloir ! Enfin, Glorieux fut dépassé, puis l'église, le point le plus dangereux. La compagnie s'engagea alors dans des rues qui me dénotaient que ce n'était pas par plaisir qu'il fallait venir dans ces lieux écrasés par les obus et les soldats, pas trop bien dirigés, cherchant la route à tâtons par une nuit des plus noires ; c'est qui dirait des fantômes marchant je ne sais où ; l'impression est effroyable dans ces lieux si dangereux, bombardés à tous les instants ! Enfin, la caserne Niel se dessina dans la nuit mais ce lieu ne valait pas mieux que celui ou ceux que nous venions de traverser. La place ne manquait pas là-dedans : elle était vide de soldats mais pleine de lits, paillasses, coussins, rien ne manquait. Le cantonnement était tout ce qu'on pouvait demander de mieux s'il s'était trouvé une vingtaine de kilomètres plus à l'arrière ! Il nous fut défendu expressément d'allumer aucune bougie. Il était environ dix heures du soir et, à cette heure-là, la clarté ne nous aveuglait pas dans la caserne et il ne faisait pas clair de lune, que je me rappelle fort bien ! A travers l'obscurité, je me débrouillai donc comme je pus et finis par m'arranger, tant bien que mal, un assez bon lit dont je me disposais à bien dormir. Mais, de temps en temps, les obus nous rappelaient à la réalité et cela coupait toute envie, par moments, de quoi que ce soit et en effet, au lieu de bien dormir comme j'aurais voulu, ce fut le contraire ! Il ne se passait pas cinq minutes sans qu'un obus ou quelque rafale arrivât et tout semblait se démo-

lir autour de la caserne ! Et donc, toute la nuit, cela dura ainsi ; on entendait très bien les coups des pièces boches et, toutes les fois qu'on les avait entendus, cette réflexion s'entendait alors dans la chambrée, lâchée par les uns ou les autres :

« Tiens ! En voilà un autre !

- Il est peut-être pour nous ? » disait encore l'autre. Enfin, non, il n'y en eut pas pour nous mais on n'avait pas bien dormi ! Le matin, des ordres furent donnés pour qu'on sorte le moins possible dans la cour, que pour les besoins du service et ceux dont on ne pouvait se passer. Il fallait, avec beaucoup de précautions, longer les murs. Des sentinelles furent même désignées pour surveiller tous les abords où nous étions logés. Dans l'après-midi, vers trois heures, un obus tomba sur la caserne voisine, à peu près à quatre-vingt dix mètres de nous. Elle était habitée par la quatrième compagnie. Le plafond en ciment armé ne fut pas percé car l'obus frappa d'abord sur un pignon en fer. La détonation fut effroyable et l'on crut de suite qu'il y avait plus de mal que ça et ce ne fut que la toiture percée pour une fois ! Toute la journée, nous restâmes donc là-dedans ; on attendait les ordres pour le soir pour aller au travail, sans doute du côté des lignes, ce qui ne promettait pas une soirée des plus agréables. Enfin, les ordres ne vinrent pas ; la nuit prochaine, je pus dormir un peu, envahi par le sommeil mais la même vie que l'autre dernière nuit recommença vers une heure du matin et le bombardement fut continu jusqu'au petit jour. La seconde journée se passa comme la première, tout le jour enfermés mais sans incident fâcheux quand même et enfin, le soir, les ordres arrivèrent et avec quel plaisir nous apprîmes que la première compagnie était désignée pour le déchargement des trains de ravitaillement à la gare de Baley-

court ; nous revenions sur nos pas, en arrière de sept kilomètres, c'était la veine qui en voulait à la première à ce moment-là ! Les autres compagnies eurent les postes terriblement bombardés comme Belleville, les carrières, la Côte du Poivre et autres, tous aussi terriblement dangereux ! Enfin, tout le monde était content dans notre compagnie de cette veine inespérée, même le capitaine qui, doué d'une belle frousse, se promit, dans sa joie, de faire marcher le travail à sa petite manière ! Du coup, il devenait patriote et il n'oublia donc pas les brancardiers, là que ce n'était pas dangereux, où il ne risquait pas d'y avoir de blessés pour nous donner du travail, il fallait qu'il nous en donne. Il nous compta donc de suite parmi l'effectif des travailleurs et nous fit dire de rentrer immédiatement dans nos escouades. Et il ne nous oublia pas, vous allez le voir ! Après qu'il eût donné ses ordres pour le départ, il se retira, radieux d'entrain et de patriotisme. A deux heures du matin, nous laissions donc les casernes pour d'autres, sans aucun regret ! La quatrième compagnie y restait encore, et ce n'était pas gai pour eux que de nous voir tirés des obus et eux y rester ! Le capitaine en tête devait nous reconduire à Baleycourt par le même chemin qu'où nous étions venus mais, effet du hasard ?... au lieu de reprendre la route de Regret, nous montions vers le fort de la Chaume, il s'était perdu ! Et, malgré cela, il soutenait fort et ferme au lieutenant qu'il était sur la bonne route ! Cependant, il dut revenir de son erreur quand il vit tout de même que l'on montait trop haut car, pour venir, on n'avait pas descendu de côte ! Enfin, le lieutenant le remit sur la bonne piste pour rattraper la route de Regret et Baleycourt mais, dans son erreur, il ne se doutait pas qu'il nous avait rossés et il fallut, à deux reprise, lui hurler :

« La pause, la pause ! » Cela lui provoqua sans doute une petite colère qu'il commença à se faire passer sur les brancardiers. Il vint à nous en nous disant :

« Où êtes-vous, les brancardiers ?

- Eh, mon capitaine, nous marchons comme toujours à la gauche de la compagnie.

- Ce n'est pas votre place, filez dans vos escouades ! »

Nous ne dûmes rien, nous fîmes semblant d'y aller et nous revînmes en arrière quand le capitaine repartit et, après nous être tous concertés, nous étions disposés à défendre notre petit règlement. Enfin, nous y croyant sans doute parmi les escouades, il ne dit plus rien et ce n'était pas la peine qu'il se presse autant à nous y introduire car en arrivant à Baleycourt, on ne nous y attendait pas de sitôt et le logement que nous devions occuper n'était pas vidé, le 35^e Territorial n'avait pas encore reçu l'ordre de partir et nous venions le relever ! Alors, il fallut attendre, rien ne pressait et, pour cela, s'installer dans le bois voisin dit « Bois la Ville ». Le soir arriva, le 35^e ne partait pas encore, donc on nous dit de nous débrouiller pour passer la nuit, qu'il fallait monter nos toiles de tente où, pour la première fois, elles allaient servir. Entre deux arbres, je m'installai la mienne et, après avoir rapiné un peu de paille, j'eus mon lit prêt pour la nuit. Heureusement que, pour un commencement d'avril, il fit une journée superbe, puis trois autres encore se passèrent ainsi, ce fut encore une veine ! Mais il s'en allait temps que nous quissions ce bivouac car, passé ces quatre jours, la pluie survint et qui dura alors plusieurs jours. Ce temps-là, nous le passâmes dans la tranquillité, on ne s'occupa pas de nous : nous n'avions qu'à attendre que le cantonnement fût libre, l'ordre était ainsi donné. Des régiments

descendant de la relève s'arrêtaient à proximité du bois (où là, on les ravitaillait) et prenaient trois ou quatre jours de repos. Il y avait un gaspillage de vivres terrible : plutôt que de s'en trop charger, les hommes les laissaient partout et nous autres qui ne l'étions pas trop bien à ce moment-là, ça tombait à pic ! Et pendant quatre jours, nous vécûmes de ce que les autres avaient laissé, ce fut même un superflu extraordinaire de pâtes alimentaires, de boîtes de conserve et autres et nous pûmes aussi faire notre toilette et laver notre linge, le savon ne manquait pas : de nombreux morceaux étaient jetés par les poilus, cela les surchargeait trop aussi ! Que de vivres se sont ainsi perdus depuis le début de la guerre ! Que n'en ai-je pas vus parmi les bois, les fossés, les routes et aux abords des cantonnements ! Et cette effroyable chose se produit encore, non pas autant peut-être comme au début, mais le poilu des tranchées continue toujours à se délester des vivres, soit en montant aux tranchées ou en perspective d'une longue marche à faire. Beaucoup se délestent aussi des cartouches : on les trouve par milliers par toutes les routes et partout où ils passent ! C'est une chose qui, comme qui dirait, est presque obligée car la fatigue est telle avec le sac au dos et, harnachés comme de vieux baudets, que le poilu n'hésite pas à se délester, à regret peut-être quelquefois, mais il le fait quand même !

Enfin, le cinquième jour de bivouac au Bois la Ville, on nous dit que le cantonnement était vide : les ordres de relève pour le 35^e territorial étaient enfin arrivés ! Aussitôt, la place fut prise, c'était dans un baraquement Adrian à proximité de la gare ; ceux qui l'avaient quitté ne s'étaient pas donné grand peine à le nettoyer, comme le prescrit le règlement : que toutes les fois qu'une unité quitte un cantonnement, elle doit

le laisser dans un état de propreté satisfaisante. Mais le 35^e avait sans doute oublié ce règlement, ce qui nous força donc à le faire à leur place avant de nous installer. Les saletés de toutes sortes y abondèrent, on aurait dit plutôt qu'un troupeau de porcs était passé là qu'une compagnie de soldats ! Enfin, nous voilà installés, au bout de trois heures de nettoyage



Baraquement Adrian

mais la place était bien restreinte car nous étions plus nombreux que ceux qui venaient de partir. Nous fûmes empilés les uns sur les autres comme il nous était déjà arrivé quelquefois qu'une fois couchés sur un côté, il n'y avait pas moyen de se tourner de l'autre ! Le lendemain matin, le travail commença, nous étions à la disposition du 7^e Génie. D'abord, le travail fut léger, on commença par nous faire aménager le parc où l'on devait placer les matériaux car, au lieu de décharger des trains de ravitaillement, comme on nous avait dit, c'était des trains

de matériaux de toutes sortes que nous attendions. Ils ne tardèrent pas à arriver, tels que des rondins de toutes espèces d'arbres, dont de certains atteignaient une circonférence énorme, des planches de pin, sapin, peuplier, poutres plates, piquets... enfin, de tous bois destinés à faire des cagnas et des mines. Des bois, en un mot, destinés à pourrir sous terre sans jamais en revoir la trace. Pour les fers, il en était de même, le gaspillage était aussi effrayant ! Des milliers et des milliers de paquets de fil de fer étaient déchargés aussi, des ronces, des grillages de tout calibre, galvanisés ou simples, du papier goudronné, outils de toutes sortes. Ainsi, tous les jours, arrivait un train. Le travail fut terrible alors durant les premiers jours, on ne donnait tout juste que le temps de manger, les équipes se succédaient et l'interminable train ne finissait jamais d'être vide, c'était un travail de forçats ! Cependant, il y eut quelques réclamations ; ce ne pouvait ainsi durer et, enfin, le travail fut organisé un peu mieux et nous eûmes quelques heures de libres pour pouvoir laver notre linge et se nettoyer un peu. Nous étions horriblement sales de résine, de rouille, de peinture et huiles, etc. Cela dura environ un mois et demi, puis les trains n'arrivèrent pas aussi nombreux ; de ce côté-là, ce fut moins pénible mais ça le revint d'un autre côté : quand le parc fut aménagé d'un peu de tout, les camions arrivèrent et alors ce fut un nouveau travail ; il fallait les charger de nuit, ces matériaux étaient alors transportés dans d'autres parcs aux alentours de Verdun : à Belleville-sur-Meuse, Marceau, l'arsenal Thierville-sur-Meuse, Jardin-Fontaine, la Citadelle, etc. et une équipe fut alors formée parmi nous et se chargeait tous les soirs, après la charge, de la décharge des camions. Cette équipe fut formée par les soins du Génie qui, lui-même, était

responsable de ce travail. Mais pour ne pas aller au danger dans Verdun, le stratagème n'était pas mal trouvé par eux que de nous y envoyer à nous ! Et cela fut fait sans aucune réclamation de nos piètres chefs qui n'osaient même pas revendiquer leurs droits pour que nous ne fassions pas plus de travail que nous en avions d'assigné. Au contraire, pour eux, se faire bien voir et pour vivre en bonne intelligence avec le Génie, ils ne disaient rien ; au contraire ils faisaient des offres ! Ainsi sont conduits et administrés les vieux territoriaux et à l'heure où j'écris ces vérités, la même administration règne toujours ; je citerai encore pas mal de choses ! Pour ma part, je n'allai que quatre nuits à Verdun et je ne manquerai pas de dire que l'entrée dans cette ville était encore plus dangereuse que lorsque nous y arrivâmes. D'horribles attaques et contre-attaques des boches ou de nous se déclenchaient journellement et principalement à l'entrée de la nuit, ce qui faisait qu'à ce moment-là, la ville recevait plus ou moins des obus. Et les conducteurs des camions le savaient très bien car, aussitôt l'entrée en ville, ils prenaient une vitesse un peu exagérée des fois, vu l'encombrement de toutes espèces de roulage ! Aussitôt à destination, c'était le déchargement en vitesse aussi ; on n'avait pas besoin des chefs pour aller vite mais il n'y en avait pas !... Les plus hauts en grade qui pouvaient y venir, c'était quelque caporal ou brigadier ou sergent du Génie et c'était tout ! Et voilà, de ce train, on faisait ainsi deux ou trois voyages. A deux voyages, cela durait jusqu'à une heure à peu près mais à trois, jusqu'au matin : belle nuit en perspective lorsqu'on voyait venir son tour ! Enfin, peu à peu, ce travail devint aussi moins pénible ; les camions ne vinrent pas aussi nombreux et firent moins de voyages, cette galère s'apaisa un

peu et l'on put enfin avoir les nuits tranquilles et, dans le jour, plus d'heures de repos aussi. Mais, pendant ce temps, survint une période de pluie et de vent froid que je ne peux oublier car je me rappelle que je pris de bonnes trempes sur le dos et qu'en travaillant j'étais gelé de froid ! Cela dura une quinzaine de jours mais ce fut terrible. Des batteries d'artillerie installées tout à côté dans le bois des Sartelles avaient leurs malheureux chevaux attachés aux arbres dans une boue jusqu'au ventre et il n'était pas rare que de voir tous les jours, durant cette période, quelque cheval de mort et, rien qu'à une batterie, il en mourut ainsi plus de trente ! C'était une pitié que de voir ainsi ces pauvres bêtes souffrir et crever de froid. Est-ce que, depuis le début de la guerre, des hangars confortables n'auraient pas pu être construits, en prévision d'éviter une hécatombe de chevaux crevant ainsi dans la plus grande misère ? Et dire que tant de bois, poutres ou planches étaient si honteusement gaspillés par toutes sortes d'unités ! Mais les pauvres chevaux n'ont pas à avoir tant d'égards quand on n'en a pas un brin pour les hommes... et c'était la guerre... mais quel triste cortège !

Vers la fin mai, les beaux jours revinrent et, après la soupe du soir, quand il n'y avait pas de travail, j'en profitais pour aller faire un tour de promenade dans les bois qui étaient alors, en cette saison, de toute beauté ! Et combien l'auraient-ils été davantage, s'il n'y avait eu autant de monde à grouiller par dedans. Le muguet abondait par places dans ces bois saccagés ; d'autres fleurs et arbustes qu'on ne trouve pas dans le midi embellissaient ces contrées. Ces promenades à travers ces sentiers où il y avait le moins de monde me dissipaient un peu l'ennui que j'éprouvais au milieu de cette multitude de voi-

tures, de chariots, d'automobiles de ravitaillement qui encombraient toujours les quais de la gare et où un roulage assourdissant cassait la tête ! Aussi, tous les soirs où il m'était possible d'y aller faire un tour avec quelque camarade, je n'y manquais pas et, dans ce calme relatif, j'éprouvais une sensation bienfaisante. C'était, le soir, le plus formidable vacarme du roulage car c'était l'heure des ravitaillements vers les lignes ; les caissons d'artillerie étaient particulièrement innombrables et combien de ces pauvres malheureux ravitailleurs qui partaient le soir ne revenaient pas le lendemain ! A l'entrée de la nuit, lorsqu'une attaque se déclenchait, le coup d'œil devenait grandiose et terrifiant et il était impossible de résister à la tentation d'aller voir cet enfer de feu que les canons des coteaux de Belleville et de la côte du Poivre vomissaient furieusement, sans compter les lueurs de toutes les couleurs des fusées, françaises ou boches, qui demandaient l'artillerie et l'allongement du tir. Il y a de toutes sortes de fusées pour ces signaux : fusées à plusieurs étoiles suivant le signal convenu et de différentes couleurs. Des énormes feux de Bengale, dont on se sert aussi pour éclairer au moment d'une attaque, empourpraient le ciel d'une lueur rouge et fantastique. Ces attaques duraient plus ou moins, suivant la réussite de l'assaillant ; cet enfer ne se calmait que devant des pertes effroyables de l'un ou de l'autre, qui n'avait pu, bien souvent, atteindre l'objectif désigné. C'était le massacre sur place, voilà toute la victoire qui en résultait !

Autrement, nous ne fûmes pas tracassés par les obus. A la gare de Baleycourt cependant, de temps en temps, quelques-uns arrivaient jusqu'au bois des Sartelles mais, enfin, ne descendaient jamais plus bas. J'appris un jour que, dans ce bois,

un obus tomba pendant le repas du soir au beau milieu d'une table de sous-officiers d'artillerie. Ils furent tous tués et ce fut le seul obus qui fut tiré ; la fatalité fut, ce jour-là, pour ces pauvres malheureux !

Le cimetière de l'ambulance avait grandi terriblement en quelques jours, des équipes de fossoyeurs étaient occupés jour et nuit et, pour aller plus vite, il était fait des fosses communes où l'on en inhumait jusqu'à vingt à de certaines, c'était effroyable que de voir une pareille besogne et l'on ne peut éviter un frisson d'horreur contre ceux qui en sont la cause et une grande pitié pour ces malheureuses victimes, en songeant à de pareils souvenirs !

Un jour, comme je partais au travail, je rencontrai quelques blessés qui arrivaient individuellement. Je les questionnai, ils venaient de la fameuse ferme Thiaumont ; l'un d'eux me dit que, sans doute, ceux qu'ils avaient laissés là-bas devaient être tous morts car ce n'était pas possible que, sous un pareil bombardement, il puisse s'en sauver aucun. « Oh oui ! me dit-il, sûrement que je ne retrouverai plus un de mes pauvres camarades ! » Il disait cela d'un ton absolu et d'une si grande certitude que j'eus un moment de malaise indéfinissable et d'une pitié que je ne saurais assez dire à la vue de ces malheureux, tous couverts de sang et partis depuis une heure du matin sans avoir rien mangé encore ; il était cinq heures du soir. Enfin, ils arrivaient à l'ambulance, mais dans quel état ! Et combien vis-je encore de ces tristes défilés de blessés qui, sous le coup de l'épouvante, se sauvaient à toutes jambes sans s'arrêter à aucun poste de secours et arrivaient ainsi, sans être soignés, jusqu'à l'ambulance ! Ils faisaient ainsi un trajet de quinze kilomètres, c'était bien long pour des blessés !

Tous les jours, pour nos lettres, il fallait que le sergent de jour aille les chercher à Verdun, à la caserne où nous avions logé deux nuits. C'était pour eux une corvée assez rude et périlleuse surtout et l'un d'eux, le sergent Billières, de Marmande, fut tué pendant ce service : un obus tomba à trois



Georges BILLIÈRES

Mort pour la France MAM Ste Bazeille et MAM Marmande

Né le 28 septembre 1878 – Le Pin, 82340

Décédé le 28 avril 1916 – Caserne Niel – Verdun, 55100

Pâtissier à Marmande depuis 1908

mètres de lui. Il fut déchiqueté et des lambeaux de chair furent collés aux murs voisins de la caserne ; le malheureux s'était arrêté un moment avec un de ses amis, qu'il avait trouvé en sortant. Sans cela, sûrement qu'il n'aurait pas été tué mais la fatalité avait voulu qu'il trouve cet ami à un endroit si dangereux qui lui valut la mort, et quelle mort ! L'un de ceux qui ramassèrent ces tristes débris fut envoyé à sa place pour porter les lettres. Il nous raconta qu'il ne pouvait pas y avoir d'impression aussi horrible que de voir ainsi une mutilation pareille d'un pauvre être humain et d'un homme si bon ! C'était un de ceux à qui l'on n'avait pas de reproches à faire car lui n'en faisait jamais à personne. Et dire qu'il avait demandé à passer dans les boulangers et sa mutation arriva le surlendemain de sa mort !... Il n'y eut pas d'autre accident à déplorer pour notre compagnie. Le séjour à Verdun fut pour nous assez calme au sujet du bombardement. Les plus près, comme je l'ai dit déjà, étaient tirés dans le bois des Sartelles, voisin de la gare, ou sur les pentes sud du fort de la Chaume, ou sur le fort

de Regret. Nos ballons, ou dits « saucisses²⁵ », se trouvaient en alignement, juste sur la gare et on en comptait, des jours, jusqu'à dix-huit, c'est dire si ce front était observé. Vers la fin mai survint, un jour à cinq heures du soir, un coup de vent d'orage si violent que treize de ces saucisses furent perdues d'un seul coup. Les câbles se rompirent et elles partirent au gré du vent, elles montèrent à une grande hauteur. Les observateurs ne se sauvèrent pas tous ; pour ma part, je n'en vis descendre que trois en parachute et les autres, on n'a sans doute plus entendu parler d'eux !



Saucisse française.

25 Saucisse : ballon d'observation, en argot des combattants.

Les autres compagnies continuaient toujours le service aux endroits si dangereux de Verdun et presque jusqu'en première ligne ; il y eut des pertes assez sensibles pour de certaines, pour la 5^e en particulier, qui se trouvait à Belleville-sur-Meuse et dans les carrières ; enfin, il y eut des morts un peu partout ! En dernier lieu, ces compagnies vinrent au Bois la Ville prendre le repos mais, après être restées là quatre ou cinq jours, elles remontèrent en ligne, vers Fleury-devant-Douaumont et vers Bras-sur-Meuse, où nous eûmes un brancardier de tué, père de quatre enfants ; son nom était Conord. Le moral de ces hommes était, à ce moment-là, des plus angoissants, surtout quand il fallait partir le soir au moment d'une attaque et traverser la zone de l'artillerie ! Enfin, après soixante-quinze jours, cela ne devait plus durer : voilà que, tout à coup, un ordre de départ arriva. Je ne regrettai pas Verdun car, si nous y étions restés plus longtemps, notre compagnie aurait été relevée, sûrement pour être envoyée aux lignes comme les autres. Des murmures de jalousie et des réclamations commençaient à sonner mal par nous ! En quittant Verdun, le départ ne se fit pas brusquement : le 1^{er} bataillon se réunit au Bois la Ville où nous restâmes deux jours encore sous notre petite tente individuelle, comme aux premiers jours de notre arrivée en gare de Baleycourt. Et que je me rappelle, là, je fis une autre provision de totos ! Ah ! L'abominable vermine qui nous suivait partout ! Enfin là, pendant deux jours, on se reposa un peu, quand voilà que l'on nous apprit que nous allions embarquer tout près de là, non pas à la gare mais à un quai fait provisoirement pour les troupes à un endroit isolé. Le soir donc, à l'entrée de la nuit, le bataillon fila vers ce quai où l'on y arriva bien trois heures trop tôt, ce qui nous valut une bonne averse sur le

dos ; il se mit à pleuvoir assez fort et, bel et bien, il fallut rester là, dans un pré pour tout abri. Le train n'arriva qu'à dix heures du soir, ce n'était pas la peine de s'y rendre si tôt mais, et la mode militaire, il fallait bien la conserver ! Avant de monter, l'ordre fut donné de ne pas allumer aucune bougie dans les wagons ni de fumer, parce que le train passait très près des lignes aux environs de la gare de Dombasle-en-Argonne et que, par rapport à cela, on nous dit aussi qu'il marcherait à cet endroit à une bien petite vitesse. Ce n'était pas bien agréable que de voyager dans ces conditions et plusieurs trains avaient été atteints en passant à Dombasle ; il fallait enfin une grande prudence de la part de tous pour passer sans être aperçus. Pour ne pas songer à ce danger, je m'accommodai tant bien que mal dans un coin du wagon et je résolus de dormir ; il y avait un peu de paille dans le wagon, heureusement, mais je peux dire plutôt du fumier ! J'eus tout de même la chance de m'endormir et ne me réveillai que tout près de la gare de Chancénay où nous devons débarquer. L'aube était déjà passée et il faisait grand jour ; le débarquement fut vite fait, il n'y avait pas eu d'incident fâcheux pendant ce voyage de nuit auprès des lignes boches mais il faut dire quand même que certains poilus, plus ou moins menteurs et auxquels on ne pouvait avoir qu'une piètre confiance, avaient entendu passer des obus, qu'enfin, nous avions été bombardés ! Cela importait peu, si c'était vrai, puisque personne ne fut blessé ni mort !... De la gare à Chancénay, il y a cinq kilomètres, ce n'était pas trop loin. Ce fut même une promenade, ce jour-là, que de se trouver sur une grande route dans une belle campagne paisible où l'on n'entendait que le bruit de nos pas, en marchant l'arme à la bretelle. Ce calme me semblait que j'avais repris un

peu de cette vie douce, perdue depuis si longtemps ! Enfin, je n'entendais plus ce tapage infernal de Verdun !...

Chancenay est une petite commune de la Marne, tout auprès de Saint-Dizier. Je remarquai que là, loin du front, il y avait une bande d'embusqués. Il fallait les voir, lors de notre arrivée, officiers en costume flambant et cravache à la main, trottant les rues et les femmes ! C'était gracieux, c'était beau et quelle bonne vie d'avoir la rue pour tranchée tandis que nous, vieux



rustres à la barbe grisonnante et front ridé, nous venions de Verdun !... Malgré cela, j'eus une bonne information en rentrant dans ce village, il respirait la bonne hospitalité, on allait être bien et oui, nous étions bien, très bien même mais le séjour ne devait pas trop y durer. Mon premier travail fut de me débarrasser de la vermine que je portais de Verdun. Ah ! Il s'en allait temps ! Je crois même que, dans le train, j'en avais encore attrapé davantage car cette paille vieille, qui n'avait pas

été changée depuis longtemps sans doute, ne me disait rien qui vaille ! Je m'en débarrassai tout de même assez promptement et je pus continuer à me tenir dans une grande propreté car l'eau ne manquait pas : le ruisseau était à proximité du cantonnement. Notre capitaine fit comme les embusqués et, comme la saison le permettait (elle était belle), il mit ses plus beaux habits qui auraient fini par moisir au fond de la cantine et, cravache en main, il fit lui aussi les rues du village mais aussi le rapport, en grande pompe, en armes et où il ne manquait pas d'assister et de faire le majestueux. Il était redevenu militaire, plus que jamais, là où il aurait dû nous laisser la paix ! Loin du danger, le patriotisme le reprenait, ainsi qu'une espèce d'orgueil absurde et dégoûtant et toute la horde de sa lignée dans le régiment était de même ! Aussi, si nous n'avions pas grand travail à faire, nous fûmes dans toutes les tracasseries du service militaire et ces vieux rossignols se chargeaient de les faire exécuter ! Enfin, nous étions bien quand même, le calme régnait et l'on pouvait s'approvisionner de quoi que ce soit et le soir, après la soupe, on était libres. Pour les brancardiers, le service était très léger ; comme travail d'hygiène, il consistait à nettoyer les gondoles et balayer les rues devant le cantonnement et, tous les jours, l'un de nous était désigné pour le poste de police comme planton en cas d'alerte pour aller prévenir les médecins et c'était tout. Donc, pendant les moments libres, nous en profitions pour aller manger des cerises qui ne manquaient pas dans les champs voisins où l'on ne trouvait guère que des cerisiers. Tous les soirs principalement, c'était une corvée à laquelle on ne manquait pas, ainsi que d'aller aussi courir les bois cueillir des fraises et chercher des champignons. Les cerises de Chancenay n'étaient pas très

bonnes, elles étaient un peu amères ; les paysans nous disaient qu'ils les ramassaient pour le kirsch et les vendaient à des commerçants pour cette spécialité. La voie ferrée passait à côté du village et les trains se succédaient de cinq minutes en cinq minutes, allant sur Verdun, chargés de troupes ou de matériaux ; c'était incroyable de voir un pareil transit. De jeunes soldats des classes 16 – 17 qui montaient vers le front pour la première fois chantaient à tue-tête dans les wagons, le clairon sonnait la charge ou d'autres sonneries aussi piètres. D'autres nous saluaient ou nous envoyaient un adieu, c'était enfin un enthousiasme innocent ! Pauvres petits poilus, où allaient-ils ? S'ils l'avaient seulement compris un tout petit peu...

Quant à nous, nous aurions bien pris l'habitude de ces lieux paisibles et certes, nous n'aurions pas demandé d'autre changement mais, comme partout et comme d'habitude, l'on ne devait pas y séjourner trop longtemps ; ce fut même une déception : tout juste quinze jours et il fallut repartir à nouveau et toujours par un ordre brusque, qui arriva le soir vers les quatre heures, pour partir le lendemain à neuf heures. De certaines compagnies partirent même le soir et on allait embarquer à Saint-Eulien le 29 juin 1916. Le reste du régiment quittait donc Chancénay à neuf heures du matin ; à la pointe du jour, il traversait Saint-Dizier, allait faire un long détour inutile qui allongeait de plusieurs kilomètres pour se rendre à Saint-Eulien : encore un trait de capacité médiocre de nos chefs ! C'est-à-dire qu'en suivant la grande route ils ne se trompaient pas, tandis que de couper par les chemins de traverse, ils ne se sentaient pas capables de nous conduire et alors, c'était des kilos et des kilos pour nous, dont ils se tracassaient peu et, chaque fois que pareil coup leur arrivait, ils ne manquaient pas

de donner au régiment une allure exagérée et même désordonnée, quelquefois, pour rattraper le temps perdu ! Montés sur leurs vieux canassons de quarante sous, ils détalaien encore crânement au-devant du bataillon, tout en bavardant entre eux et éperonnant ces pauvres rosses et ne s'informant pas trop souvent si les compagnies suivaient ou s'il y avait trop de traînants ! Cette marche, je ne l'oublie pas pour ma part car elle fut au rang des plus pénibles et une rage sourde me fit maudire une fois de plus cette race d'incapables et de propres à rien, quand ce n'était pas utile de courir si vite car, une fois arrivés en gare, il fallut attendre peut-être plus que jamais l'on n'avait attendu ailleurs ! Le train n'était pas prêt, c'était un train de marchandises dont de certains wagons n'étaient pas encore déchargés et nous, bien entendu qu'on se les appuya sous le zèle de nos braves carnes !...

Tout de même, au bout de trois heures d'attente et de préparatifs, le train roula et sans savoir, comme toujours, où nous étions dirigés quand, à Château-Thierry, après une petite manœuvre qu'on lui fit faire, je reconnus qu'on n'allait pas plus loin et, en effet, un employé nous dit aussi que nous débarquions ici et, sitôt après, des rumeurs m'apprirent que le régiment allait cantonner à Brasles, à trois kilomètres de Château-Thierry. Enfin, c'était encore une heureuse chance que de rester là, aux environs de cette grande ville et loin du front ! Nous la traversâmes dans toute sa longueur et, comme à Tours, on nous fit prendre une allure majestueuse qui ne marquait pas trop mal sous notre 40^e armée mais je remarquais que les gens de cette grande rue, qui nous regardaient passer, ne se montraient pas bien enthousiasmés que de nous voir passer ainsi fièrement et sans doute qu'il y en avait les trois quarts qui se

pensaient que c'était absurde et insensé de nous voir ainsi défiler sous la botte militaire de nos vieux andouilles !... La traversée de cette ville, qui fut assez longue en somme, finit de nous harasser et je vis le moment que l'on oubliait de nous faire remettre au pas de route et l'arme à la bretelle. Cela arrivait même bien souvent qu'à la suite d'un défilé, le commandant s'oubliait de donner cet ordre et l'on marchait ainsi jusqu'à ce que quelqu'un, trop fatigué de cette allure, commençait à crier et à se faire entendre ; sans cela, on marcherait encore ainsi !... Les boches étaient passés à Château-Thierry lors du début de la guerre et l'avaient occupé onze jours, quand il leur fallut abandonner au plus vite, sans tout de même laisser trop de leurs terribles traces. Les habitants auxquels j'eus l'occasion de causer ne se plaignaient pas trop d'eux ; je ne vis qu'une seule maison, à l'entrée du pont sur la Marne, où la toiture était effondrée par un obus. A Brasles, nous fûmes assez bien accueillis et le séjour s'y montrait des plus doux : les habitants étaient heureux d'avoir enfin d'autres soldats car il y avait quelque temps déjà, disaient-ils, qu'ils n'en avaient pas eu, sauf qu'une section d'embusqués au ravitaillement d'un corps quelconque était dans ce village depuis six mois déjà et ils ne s'en faisaient pas, ces cocos ! C'étaient, la plupart, des jeunes gens auxiliaires, disaient-ils, et cette catégorie de mobilisés cache sous cet épithète la plus grande part, sans nul doute, un état physique des meilleurs mais les sections de ravitaillement de toutes sortes, en intendance ou autres, sont des formations de fils à papa qui, se trouvant ainsi dans la zone des armées, se prévalent d'être au front et ils ne manquent pas, quand ils vont en permission, de raconter les faits les plus héroïques, comme s'ils y avaient assisté, des premiers faits

qu'ils ont entendu raconter par quelque camarade ou permissionnaire venant vraiment alors du front. Voilà le rôle des embusqués, sans manquer de dire aussi qu'ils sont les premiers à mettre le nombre de baraques réglementaires sous une tenue un peu trop luxueuse et exagérée qui les fait reconnaître facilement si l'on y porte attention car l'embusqué a le privilège de faire porter tout ce qu'il n'a pas le droit et qui n'est pas dans le règlement : les voitures des trains de combat ou autres dont ils font partie sont surchargées de tout leur fourbi. Bien souvent, ces messieurs sont obligés de faire disparaître des choses utiles et nécessaires aux troupes pour porter leurs bagages, tandis que le pauvre poilu des tranchées qui vient d'y passer quinze jours ou trois semaines passe écrasé sous la fatigue d'abord qu'il vient d'endurer et sous le poids de son sac dont il ne porte, lui, que les choses nécessaires et dont il a besoin pour se rafistoler au village dont il va au repos et qu'il a besoin aussi aux tranchées : outils, cartouches, fusil, etc. Autrement, à Brasles comme à Chancenay, nos chefs, plus zélés que jamais de faire les beaux aux alentours de Château-Thierry reprirent leur plus belle tenue et, cravache à la main, venaient au cantonnement donner leurs ordres dans toute l'ampleur de leur bêtise et de brutes !... Le fameux capitaine S. de la 6^e compagnie, sous prétexte de faire tenir les abords du cantonnement très propres, il fit arracher l'herbe qui poussait entre les pierres tout le long des gondoles, il fallait les arracher avec les doigts ! Et le moindre bout de papier, le moindre bout de paille aperçu dans la rue, il fallait aussi le ramasser et le faire disparaître. Cet officier était encore une intelligence parmi ceux du régiment, disait-on, mais en tout cas, à mon point de vue, elle se développait jusqu'à la crapulerie car ces travaux idiots qu'il

faisait exécuter n'étaient que pour mieux tenir ses hommes, les ennuyer et les rendre esclaves et, en surplus, le faire apprécier aux yeux des habitants dont il s'en croyait sans doute admiré mais, hélas, s'il les avait entendus quelquefois !... Ma compagnie fut très bien reçue chez l'habitant qui devait nous recevoir : lorsqu'on se présenta, ces braves gens s'empresèrent au plus vite de nous donner tous les coins confortables de leur habitation : les greniers ou hangars ou étables bien entendu, mais enfin ces gens-là nous mirent à l'aise de suite par leur bon accueil et leur manière de faire. Il y avait quatre enfants dont l'aîné était mobilisé et en permission à ce moment-là. Son père l'était aussi mais il se trouvait à l'arrière, vu sa vieille classe, aussi sa femme était tranquille sur son sort ; même un peu trop car, deux jours plus tard, nous découvrîmes qu'elle était déjà en bonnes relations avec un de nos cuisiniers... Le séjour dans ce village aurait été des plus beaux si nous y étions restés longtemps, aux abords d'une grande ville et dans la belle vallée de la Marne où l'on se serait payé parfois quelques belles parties de pêche et promenades dans les grands bois, à ramasser des fraises et des girolles dont je me rappelle n'en avoir jamais autant mangé de ma vie. Au cours de ces excursions, je trouvai un jour un petit chevreuil mort dans un taillis, blessé et poussé, traqué par quelque bande de chasseurs ambulants ou espèce de braconnier car, des vrais chasseurs, il n'y en avait pas à cette deuxième année de guerre. La pauvre bête était venue mourir là. J'allai un jour à la pêche aussi mais je n'eus pas une grande chance, la prise fut maigre ; je fis les frais de m'acheter une monture pour rien. Mes copains eurent la même veine, tandis que les pêcheurs civils de Château-Thierry ou de ses environs, qui connaissaient

bien et mieux que nous les eaux de la Marne prenaient, à nos yeux étonnés, de gros poissons : des carpes, des brochets, des cabots, des brèmes énormes comme je n'ai jamais vu ! Avec une cerise pour appât, je vis prendre un cabot de huit livres, il était énorme, j'aurais bien voulu en être le propriétaire ! Nous y revînmes encore une ou deux fois à la pêche, dans l'espoir de prendre enfin une friture, petite ou belle mais, hélas, il n'y avait rien à faire pour nous, si ce n'est qu'un seul gardon d'une moyenne grosseur, qu'un de mes camarades eut la veine de prendre. Avec du temps, de la patience et munis de bonnes montures, il est probable qu'un jour ou l'autre nous serions arrivés à rivaliser les pêcheurs civils mais, comme nous n'étions que de passage dans ce pays, ce n'était pas la peine de faire des frais, quand les murmures de départ s'infiltrèrent par le régiment et, en effet, le sixième jour, vers les cinq heures du soir, toujours cet ordre exécré fut donné de se tenir prêt à partir le lendemain matin vers le front et, sans savoir encore où nous allions exactement, nous ne croyions pas aller en première ligne et c'était justement là que, d'un plein, nous étions envoyés ! Donc, à peine six jours de séjour à Brasles et, le septième, je roulais ma bosse sur la grande route de Château-Thierry à Soissons. Cette route était belle mais combien longue et surtout qu'à la sortie de la ville, une terrible côte m'avait rossé à fond ! Nous étions partis depuis quatre heures du matin quand, à la pointe du jour, nos officiers, pour la première fois, nous firent prendre le bonnet de police et pendre le casque au ceinturon par la jugulaire mais comme, en ce temps, tous n'avaient pas encore des bonnets de police et que la plupart avaient gardé par conséquent leurs képis, ces derniers furent traqués à plusieurs reprises à ce sujet car c'était le

bonnet de police qu'ils devaient mettre et non le képi ! Mais comment faire puisqu'ils n'en avaient pas ? Enfin, ils furent tous signalés et menacés de punitions sévères si cela se reproduisait. C'est que beaucoup, naturellement, n'avaient pas voulu prendre de bonnet de police lors de la distribution, pour conserver leur képi ; ce qui, ça va sans dire, est une autre coiffure plus élégante et moins idiote que l'autre et cette faveur ne restait qu'aux officiers et aux adjudants. Par cette faveur, le militarisme montre quels sont les égards vis-à-vis des simples



Soldat en bonnet de police.

soldats et à quel point il pousse la cupidité et l'insolence de les coiffer à la mode de forçats ou de Pierrots !... Le colonel, particulièrement, se montra arrogant vers tous ceux qui avaient le képi, puis venaient le commandant, le capitaine et toute la sainte clique des gradés jusqu'au dernier caporal. Enfin, pendant plusieurs kilomètres, le régiment fut ainsi tracassé jusqu'à

ce que leur bêtise se dissipât. Cet ordre venait du général, disait-on et comme l'on était en danger de le rencontrer à tout instant sur la grande route, ces froussards et ces fous nous traquaient comme tout le reste d'ailleurs, jusqu'à la dernière extrémité !

Après plusieurs pauses et avoir pris une vingtaine de kilomètres de plus dans nos jambes, nous arrivâmes enfin en vue du Grand Rozoy, à droite de la route de Soissons, il était deux heures environ de l'après-midi. Il était temps d'arriver pour faire la soupe car le repas que j'avais pris en route consistait en une sardine à l'huile et un peu de fromage. Aussitôt le sac déposé au coin du cantonnement dans une crèche de cheval, je me mis en quête de victuailles parmi le village mais il ne restait plus rien : d'autres étaient passés la veille et repartis déjà. Enfin, après de longues recherches, je trouvai des œufs dans une grande ferme, que je payai vingt centimes pièce. J'en pris une douzaine et, quelques minutes plus tard, une omelette très rousse finissait de cuire au fond d'un plat de campement. Cela me remit un peu d'aplomb en attendant le repas fourni par la roulante. A peine étions-nous arrivés dans ce village que l'on reparla de départ le lendemain, ce que je craignais beaucoup car j'étais rompu de cette première marche. Enfin, tout de même, on nous donna un jour de répit. Le lendemain se passa tranquillement à nous reposer mais le surlendemain, à six heures du matin, le régiment était formé au bord de la route et nous allions continuer encore de défiler vers Soissons. Tant que nous attendions le signal du départ, voilà que notre clique d'officiers nous ordonna tout à coup de mettre la jugulaire et de se tenir prêts pour saluer le général de division qui devait passer. Ah ! Ça ne se passa pas sans plusieurs recommanda-

tions et même comme une espèce de revue qu'on nous fit subir ! Toute la clique d'officiers apeurés à l'annonce du général, le craignant comme une espèce de dieu damné, nous inspecta tour à tour et ne nous laissa que lorsqu'ils furent rassurés que leurs ordres étaient exécutés et le général passa à toute vitesse, fermé dans une auto de luxe ; il se fichait pas mal de nous ! Et voilà qu'après, nous reprîmes donc le pas de route vers Soissons. On traversa Oulchy-le-Château, musique en tête et fusil sur l'épaule. A la sortie de ce village, comme la 1^e compagnie passait devant un poste de police sans le saluer, le colonel qui se trouvait justement là et guettait notre sortie en ordre vit cet oubli de la part du capitaine, il lui fonça dessus, bleu de colère et hurlant comme un toqué que, toutes les fois qu'une troupe de passage arrivait à proximité d'un poste de police, qu'il fallait rendre les honneurs à ceux qu'on nous faisait à nous. Le capitaine, à son tour, devint rouge de honte d'être ainsi émoustillé devant le public qui nous regardait passer. C'est à dire que, du colonel au plus petit subalterne, ce n'était pas à connaître quel était le plus fou là-dedans ; orgueilleux, froussards, incapables, telle était cette administration. Après ce village, à la deuxième pause et juste à l'endroit où je me trouvais, je remarquai sur le bord de la route une grande pierre finement taillée et entourée d'une grille en fer avec cette inscription : « Ici cinquante Français furent massacrés par les Allemands en 1870 ». C'était là toute la strophe ! Si cela était bien la vérité, je ressentais en moi une profonde pitié pour ces malheureux mais cette pierre²⁶ semblait érigée en cet endroit pour faire voir la barbarie des Allemands à tous

26 Il s'agit d'une stèle située à Hartennes-et-Taux (Aisne) entre Oulchy-le-Château et Villemonaire. L'inscription exacte est : « A la mémoire des Mobiles tués en ce lieu par les Prussiens le 16 octobre 1870 ».

ceux qui passaient sur la route et ni plus ni moins que pour faire prendre haine contre cette race et plus tard les faire pénétrer de revanche et même les y conduire, comme il en était malheureusement pour nous à ce moment !... Il y avait bien d'autres lieux où d'autres Français avaient aussi été massacrés et l'on n'avait pas élevé une pierre en leur souvenir depuis 1870, seulement cette place macabre se trouvait sur le bord de la grande route de Soissons ; il fallait bien garder ce souvenir dans un esprit plutôt de revanche que d'autre chose. De là



La stèle de Hartennes-et-Taux.

à Soissons, il n'y avait plus que huit kilomètres et c'est là que nous pensions aller tout d'une traite mais voilà qu'après avoir fait tout au plus 1500 mètres, le commandant prit la route à

gauche. Cela changea notre humeur un tout petit peu car tant valait-il aller à Soissons que dans tout autre petit patelin. Enfin, on marchait depuis longtemps sur cette petite route de champs à peu près défoncée et impraticable quand on s'arrêta pour une autre pause. Ça commençait à tirer, la fatigue s'emparaît de moi et cependant nous n'étions pas encore arrivés, sans s'en douter. Enfin on repartit, un autre petit village fut dépassé, c'était Villemontoire et quatre kilomètres de plus étaient dans nos jambes quand on cria la grande pause ; il était temps et ordinairement, quand la grande pause est annoncée, c'est que nous sommes bientôt arrivés mais là, ce ne fut pas le cas ! Enfin, les roulantes, qui avaient fait leur cuisine pendant la route, s'approchèrent et la distribution commença. Mon escouade s'installa autour d'une pile de luzerne. Avec quel plaisir je posai mon équipement et je ne fus pas le dernier à m'y allonger dessus. J'étais tellement fatigué que je ne mangeai pas grand-chose ; j'avais plutôt envie de dormir que de manger. J'aurais bien voulu que la pause fût un peu plus longue que d'habitude et ce fut justement le contraire : à peine une heure ; c'était bien là le signe que nous n'étions pas encore arrivés et on ne s'en doutait pas. Une fois de plus, nous entendions le canon et les lignes étaient en vue et la preuve que nous approchions car on nous fit marcher à cinquante pas de distance entre les compagnies. Un autre village fut laissé sur la gauche : c'était Chaudun. On ne tarda pas à se défilé et descendre un ravin pour remonter ensuite par des chemins entrecoupés ; la grande route était alors trop à découvert pour la suivre, nous [aurions] pu être aperçus. Bientôt, nous arrivions enfin mais pas encore sans s'être défilés derrière de grands champs de blé et, peu à peu, nous descendions dans

une vallée où, dans le fond, était le petit village de Ploisy. Il était à peu près cinq heures du soir et, partis depuis le matin à six heures, il était temps d'arriver mais pour tout logement ce n'était guère confortable ou, du moins, ce n'était pas bien préparé, nous ne pûmes donc prendre place de suite. C'était dans un grand hangar d'une ferme. Un grand tas de paille, bonne et mauvaise et là depuis longtemps déjà et où les poules passaient dessus nous fut donné et chacun de se servir, comme de juste, au plus vite pour ne pas se laisser enlever toute la bonne par les mêmes. Enfin, je m'en pris une brassée tant que je pus en porter. J'y trouvai deux œufs, les poules pondaient là sans doute ; d'autres en trouvèrent aussi et on ne s'empressa pas de les porter au propriétaire, qui était plus heureux que nous. Je fis mon nid derrière une machine à battre, il y avait là un tout petit coin, juste pour un seul, je l'avais vu à temps. Quand j'eus fini, je sortis pour voir le village et demander des renseignements. Ceux que je recueillis furent ceci, que nous étions au plus à quatre kilomètres des lignes et de Soissons, que le secteur était des plus calmes, qu'il n'y avait pas grand danger tant que nous resterions là à condition que rien d'imprévu ne vienne gêner les choses. Ceux que nous venions remplacer étaient navrés de quitter ce secteur et surtout les brancardiers divisionnaires qui se trouvaient au village et qui l'avaient très bien aménagé pour se mettre à l'abri en cas de bombardement. Un jour, ils y reçurent quelques obus et c'est ce qui les avait décidés à les faire. Pour cela, ils avaient creusé dans le roc aux abords des routes. Ces abris étaient très bien conditionnés, très bien faits et les boches pouvaient taper sans aucune crainte qu'ils soient démolis ! Pour la première fois, visiter les grandes carrières dites de Soissons, qui sont en effet

une curiosité par leurs souterrains et leurs couloirs sans fin qui se perdent dans l'obscurité. Ces carrières ont pris, pendant cette guerre, une authenticité qui durera désormais des siècles ; elles ont servi et servent même encore de repaire aux boches. Ils trouvèrent là des abris pour des divisions entières où ils purent aussi mettre leur ravitaillement à l'abri et leur matériel de guerre et même leurs chevaux : ces carrières sont vastes, immenses et, tout autour de ces fortes réserves et ainsi



Soldats allemands dans les carrières de Soissons.

à l'abri, ils opposèrent la plus dure résistance ; les plus forts bombardements n'ont pu encore les en sortir, si ce n'est que nos poilus les en ont chassés à coups de grenades et après avoir purgé ainsi un à un tous les couloirs. Ces combats ont été des plus terribles et ce qu'ils ont coûté de nos malheureux ! Ces carrières sont innombrables, des deux côtés de l'Aisne mais principalement sur la rive nord. Depuis Soissons jusqu'à Reims, il y a ainsi des carrières échelonnées qui appartiennent

aux boches. Le plus mémorable de l'histoire jusqu'ici est celle du Dragon, près d'Hurtebise, ou dite « caverne des dragons ». Elle a été prise et reprise de part et d'autre. Que d'hommes ont péri dans ces effroyables corps à corps, que d'hommes ont ainsi disparu dans ces souterrains, ensevelis et oubliés à jamais, sans savoir ce qu'ils sont devenus !...

Après ma tournée au village, lorsque j'eus regagné le cantonnement, j'appris que le commandant et les capitaines du bataillon avaient reçu l'ordre d'aller reconnaître les tranchées que nous devions occuper. Plus de doute, voilà pourquoi on nous avait fait venir si près de Soissons ! Enfin, rassuré un peu, je ne le pris pas trop à mal et puis il fallait, par force, suivre le chemin de sa destinée. Donc, le lendemain soir à l'entrée de la nuit, en route vers les boches ! Le régiment remonta sur le plateau mais alors sans se défiler derrière les blés puisqu'il faisait nuit mais il fut défendu de fumer. Après neuf kilomètres de marche environ, on reprit la grande route que nous avions quittée la veille mais bien plus en amont. On la suivit pendant trois kilomètres encore, puis on en prit une autre sur la gauche, un chemin des champs ; l'approche se faisait et on appuyait sur la gauche de Soissons. Je remarquai qu'il n'y avait pas une grande activité dans ce secteur. Sur la grande route, j'avais remarqué tout juste un bicycliste. Enfin, nous voilà à l'approche d'un grand bois et l'on commença à descendre dans un sentier que je peux dire impraticable. Il était très rapide et creusé par l'eau qui devait y descendre en torrent les jours d'orages ou de grandes pluies. Plusieurs fois je faillis tomber et j'aurais pu me faire du mal si je ne sais par quel miracle je me retenais : on n'y voyait rien, je ne pouvais apercevoir aucun de mes camarades et ils étaient pourtant bien près de

moi. Cette descente ne se fit pas trop vite : il était impossible ou l'on risquait de se tuer, avec tout le poids de son fournement ! Il fallait s'appeler les uns aux autres pour savoir, par moment, où il fallait se diriger. Jamais de ma vie je crois que je n'ai autant mécréé²⁷ que ce soir-là ! Dans ce sentier, j'y ai maudit tous les hommes coupables de cette guerre et ceux qui, enfin, nous avaient fait prendre ce chemin. C'était encore nos incapables, oui, eux et toujours eux qui nous faisaient des siennes, c'était abominable et encore quand, enfin, tous furent arrivés au fond du ravin où ces Messieurs attendaient, bien entendu, ils nous haranguèrent de leur mauvaise humeur, en disant que nous mettions de la mauvaise volonté et alors, pour assouvir une dernière fois leur colère, ils menacèrent quelques-uns de prison, ce qu'on s'en f... Au fond de ce ravin on apercevait quelques maisons mais tout un peu plus bas. Nous nous trouvions à l'entrée d'une rue du village de Mercinet-Vaux, le débouché de cette rue n'est pas ma foi trop mal ! S'il a du beau, c'est dans le pittoresque à coup sûr !... Tout doucement, on se défila dans cette rue et je ne tardai pas à apercevoir que nous étions bien près des tranchées : les maisons brûlées et démolies me rassurèrent vite à ce sujet. Au carrefour de cette rue, à la sortie du village, on nous fit arrêter et on nous pria de ne pas faire de bruit parce que, comme je l'avais pressenti, les boches n'étaient plus qu'à cinq cents mètres tout au plus. Malgré ces recommandations, le bavardage continua quand même et même les fumeurs, poussés par le vice, se hasardèrent à allumer une cigarette ! Mais cette fois-ci, la pétoche de nos officiers était visible, il y eut encore des réprimandes plus sévères qu'au fond du ravin. A vrai dire,

27 Mécréé : Tant éprouvé de ressentiment, de haine, de dégoût, de colère, d'accablement...

c'était pousser un peu l'imprudence de fumer si près de l'ennemi et encore moins non dans une tranchée ; les compagnies se succédaient tout le long de la route en plein découvert et les feux des cigarettes auraient pu être aperçus et une volée d'obus aurait pu aussi nous exterminer. Ici, les officiers avaient raison, il eut été malheureux de trinquer pour des vicieux de la sorte ! Enfin, les guides qui devaient nous conduire arrivèrent et nous firent aussi des recommandations : pas de bruit, pas de cigarette. Mais combien de fois et je l'ai même raconté déjà, on ne corrigera jamais les fumeurs ou les vicieux quels qu'ils soient !... Au bout de quelques centaines de mètres, le défilé dans les boyaux commença et, tout d'abord, l'entrée était sous bois. Jamais je n'ai vu une nuit plus noire que dans ce boyau et encore sous bois. Tantôt les uns, tantôt les autres, n'y voyant rien, nous faisions des faux-pas, soit dans la rigole le long des caillebotis et même souvent dans les puisards ! Enfin, c'était impossible de se diriger sans à-coups, l'on risquait même de se perdre à quelque tournant de boyau si par hasard l'on perdait le camarade qui était devant soi de vue, il fallait donc veiller à ça surtout. Ainsi dura ce chemin très longtemps car pour la première fois que je rentrais dans ce secteur, je le trouvai long ce maudit boyau et ce que je maudissais encore à tous les saints du diable la fatalité qui me faisait trouver là, si malheureux, brisé de fatigue, quand j'aurais dû être si heureux auprès de mes êtres chers ! Ah ! Comme je pensais à eux dans ces moments de tristesse sans nom ! Enfin, nous voilà en première ligne tout le long de la route de Soissons à Compiègne mais, d'ici, il nous restait encore à peu près quinze cents mètres à faire pour arriver à notre position. Ce que je trouvai long encore ce défilé du boyau en première ligne ! Celui-ci

était à peu près praticable, il n'était pas du tout tortueux mais comme c'était la première fois qu'on y était dedans, on ne le connaissait pas et nos gradés avaient tous les soucis du monde à nous répartir dans les cagnas. Cela faisait que l'on s'arrêtait des demi-heures entières à attendre de faire quelques pas de plus, le sac finissait par arracher les épaules pendant ces attentes lamentables. Enfin ! Enfin ! Me voici devant la cagna désignée aux brancardiers. Ceux que nous venions relever étaient du 35^e territorial, ils nous accueillirent certainement en amis mais ils étaient navrés de quitter ce secteur pour revenir à Verdun ; c'était une coïncidence : nous les avions relevés à la gare de Baleycourt à Verdun et nous venions les relever encore aux tranchées de Mercin. Pour eux, revenir donc à Verdun, ce n'était pas agréable en effet ! Mais aux ordres militaires, ils n'y pouvaient rien, ni eux ni nous et bon gré mal gré il fallait y revenir. Ils nous passèrent les consignes de la cagna puis ils partirent... C'était une cagna très basse, le long du talus de la route, assez solide en somme, construite avec des rondins de peuplier et des claies en bordure. Ceci laissait un peu à désirer car, derrière les claies, c'étaient des nids à rats et il leur était facile de passer au travers ; ça sentait le rat en effet là-dedans, c'était même repoussant tant cette odeur était forte ! Du premier coup, je maudissais le logis mais, hélas, je ne pouvais pas le quitter, il n'y avait pas mieux pour nous. Notre dortoir était au ras de terre, sur un plancher cependant mais sur de la paille puante qui n'avait pas été changée depuis longtemps et que de puces qui guettaient [notre] arrivée depuis longtemps, je ne m'en doutais pas ! Mais je les sentis, aussitôt couché : c'était une invasion. Malgré ma fatigue, je ne pus dormir de si tôt ; mes camarades les sentaient aussi et longtemps ils mu-

gurent des lamentations de rage d'être ainsi tombés dans une vermine pareille ! Ce n'était pas étonnant qu'il y en eut ainsi car, aussitôt que nous éteignîmes nos bougies, les rats commencèrent leurs excursions. C'était pire que les puces, on aurait dit qu'ils se mangeaient entre eux tellement ils criaient, c'était des batailles, des poursuites sans merci derrière les claies, à peine s'ils passaient à vingt centimètres de ma figure et, dans leur course, ils me faisaient tomber toute la terre et leurs crottes dessus. Il fallut que je rallume ma bougie car j'en avais entendu un dans ma musette, j'entendais mon assiette



Les rats

et le quart qui tintaient ; c'est ce qui me donna l'éveil et ce fut même trop tard : déjà mon pain était à moitié dévoré ! Enfin, je pendis ma musette à un fil de fer placé à cette éventualité, il

leur était impossible, là, d'y pénétrer, à moins qu'ils fissent des gymnastiques le long du fil de fer. Enfin, ils ne revinrent plus ; cependant, je les ai vus d'autres fois descendre le long des fils de fer comme qui dirait des écureuils. Les rats de tranchées sont terribles et habitués à toutes les ruses qui déconcertent les poilus. Pourtant, le sommeil vint mais quel sommeil ! Quelle nuit pour la première que je passai dans ma nouvelle demeure et que de puces j'écrasai avec mes doigts !... C'était une cagna ignoble, infecte, jamais je n'avais vu la pareille. Autrement, de toute la nuit, je n'entendis rien au sujet des boches, tout était dans le calme le plus complet. Le lendemain matin, il me tardait de sortir pour voir le spectacle du lieu et la disposition de la tranchée où nous nous trouvions. Ce n'était qu'un défiloir d'un abri à l'autre et la tranchée de feu était de l'autre côté de la route et aussi au même alignement ; c'est le fossé qui avait été transformé en tranchée à créneaux et l'autre tranchée à abris. Ce dispositif n'était pas mal pris et était fait dans de bonnes conditions ; les deux tranchées étaient reliées par des tunnels qui passaient sous la route ; le paysage était joli à vrai dire. Mais combien paraissait triste cette vallée qui, avant la guerre, avait dû être des plus riantes. A son aspect, cela se devinait bien : ses collines boisées avec ses châteaux, ses parcs, dénotaient une contrée des plus riches. D'ailleurs, c'était aussi les environs de Soissons, dont la flèche de la cathédrale se dressait en face de la grande route dans l'alignement de la tranchée. L'herbe avait poussé sur la route jusqu'au milieu et n'y laissait tout juste qu'un chemin, comme qui aurait dit un bien petit chemin communal ; il y avait deux ans aussi qu'il n'y passait d'autre monde que quelques sentinelles de nuit ! La voie ferrée se trouvait aussi

derrière nous, l'herbe la couvrait de même et une tranchée de soutien y était aussi creusée de chaque côté. Enfin, toutes les terres de cette vallée étaient en friche, un homme y disparaissait dans les hautes herbes ; c'est ce qui lui donnait cet aspect triste. On n'y apercevait pas âme qui vive, que les soldats dans les boyaux. Parmi ces friches se trouvait sans doute beaucoup de gibier car on y voyait au-dessus toute une bande d'éperviers ou d'autres oiseaux de proie plus gros qui planaient et avaient l'air de gardiens de ces lieux abandonnés. La cagna du capitaine se trouvait à peu près à trente mètres au nord de la nôtre, une pompe s'y trouvait à côté, il y avait là une commodité qui ne dérangeait personne et cette eau était bonne à boire ; elle ne venait pas tout de même d'une grande profondeur, à peine trois mètres, tellement que la cagna du capitaine, qui était creusée un peu plus que les autres, s'inondait parfois. Un récipient y était placé pour recevoir le trop plein mais, lorsqu'il débordait, il fallait pomper pour l'éviter. Le capitaine avait donc formé une équipe pour ce travail imprévu qui, de jour et de nuit, fallait qu'elle soit à son poste à veiller le trop plein. Ceux qui avaient fait cette cagna avaient bien mal travaillé en creusant plus bas que la nappe d'eau ! A dix heures du matin, le sergent de jour vint prévenir, de gourbi en gourbi, que l'on désigne les hommes pour la corvée de soupe et de se rendre un peu plus bas devant le sien et, là, qu'il donnerait des ordres pour le chemin à suivre pour aller aux roulantes qui se trouvaient au village (à Mercin). Voilà une corvée qui comptait pour une et qui n'était pas près de cesser encore, de falloir aller deux fois par jour au village qui se trouvait bien à trois kilomètres après avoir parcouru ces interminables boyaux ! Quand la soupe arrivait à la tranchée, ainsi que tout le reste, tout

était froid ! Quand mon tour arrivait, j'y allais comme les autres, ce qui était juste car le capitaine ne voulut pas, malgré que nous fussions installés à part, c'est à dire à notre poste²⁸, que nous mangions ensemble ; il voulut que chaque brancardier rejoigne sa section pour manger la soupe. Encore un petit caprice qu'il nous imposait, vu qu'il aurait été préférable de manger à part pour que nous n'abandonnions pas notre poste car, d'un moment à l'autre, on ne savait pas ce qu'il pouvait arriver en première ligne. Enfin, toute la période se passa telle que ce loustic l'avait prescrit. Le beau temps était réellement de la partie à ce moment-là ; les premiers jours de tranchée se passèrent sans incident, pas un coup de fusil n'était échangé avec les boches sauf quelques coups de canon par-ci, par-là mais, et les uns et les autres, c'était vers l'arrière que l'on dirigeait les coups ! Dans un secteur aussi calme, le rôle de brancardier n'était pas dur. Cependant, je vais citer encore un petit fait dont nous étions une fois de plus victimes de nos officiers incapables et traîtres malgré cela. Ils n'avaient rien trouvé de mieux que de nous affilier à la ronde qui devait avoir lieu toutes les nuits et le lendemain de notre arrivée, ce service imprévu commença. On vint nous avertir, à l'entrée de la nuit, que l'un de nous se tienne prêt pour l'heure indiquée. Cette ronde consistait à aller voir si toutes les sentinelles étaient à leur poste au bord de l'Aisne et si elles n'avaient pas entendu ou vu quelque chose de suspect. Cette ronde ne nous ravissait pas du tout car, il faut le dire, le danger était grand : à quinze mètres tout au plus, nous allions offrir aux boches une cible des plus voyantes, il n'y avait pour se cacher que quelques branches de saules ou quelques joncs et même il fallait fort se

28 Souligné dans le manuscrit.

baisser pour ne pas être aperçus. Nous étions pour ainsi dire à la merci des boches, à la merci d'un de leurs caprices ! Quand mon premier tour vint d'aller à cette ronde, je n'avais pas peur plus que les autres. Certes, je suivais l'officier partout où il pouvait aller, mais ce que je le haïssais, à cet idiot, de faire ainsi le téméraire parce que le secteur était calme ; quand je savais qu'il aurait préféré être à cent kilomètres à l'arrière, embusqué, où il n'aurait pas risqué sa peau, en quelque part où il aurait accoutré ses costumes les plus flamboyants pour faire la parade dans les rues mais, se dissimuler, c'était encore un art dont il était incapable, comme tout le reste, d'exécuter ! Son intelligence, d'ailleurs, ne l'étouffait pas car certes, s'il l'eût été, il aurait fait sa ronde dans d'autres conditions et il aurait bien mieux caché ses sentinelles, tandis qu'elles étaient disposées pour gâcher les choses et rien de plus. Enfin, au bout de quelques jours, sans doute qu'ils avaient un peu réfléchi, ils furent un peu plus prudents et c'est même avec une certaine angoisse très marquée qu'ils avançaient doucement et écoutant aux moindres bruits de la rivière, des rats, des poissons ou autres. Et autre chose dont je ne m'y attendais pas, ils ne voulurent plus de brancardier ; ils se firent accompagner par deux hommes en armes, ce qui était, ma foi, un peu plus prudent pour eux et, en effet, qu'aurait pu faire un brancardier sans arme si par hasard on eût eu affaire à quelque patrouille ennemie qui aurait tenté de passer la rivière. Je ne fus pas fâché de cette décision et, désormais, mes nuits allaient devenir plus tranquilles !

Au bout de dix jours, la relève se fit et chaque compagnie du premier bataillon devait rejoindre son cantonnement désigné pour le repos. J'aurais préféré que notre compagnie fût dési-

gnée pour aller un peu plus loin pour courir le risque d'être moins bombardés mais ce fut juste à l'endroit le plus rapproché que nous allâmes, au village de Mercin aux trois quarts démoli. Du fait, la relève n'était pas pénible ; quand le deuxième bataillon arriva, trois quarts d'heure après j'étais couché dans une écurie du château où nous, les brancardiers, avons relevé ceux de la troisième compagnie qui étaient à la disposition de l'infirmerie qui se trouvait au château même pour assurer l'hygiène du cantonnement. Je ne demandais pas mieux car je savais qu'à la compagnie on ne nous aurait pas laissés tranquilles et en effet, le lendemain même, les corvées furent commandées pour aller faire des boyaux la nuit et, n'y étant pas, ces cruches n'eurent pas le loisir de nous faire marcher avec !



Le château de Mercin²⁹.

Donc, je pus dormir mes nuits tranquille. Cependant, l'éter-

29 Propriété de M. Fontaine !

nelle carne d'adjudant ne resta pas sans s'informer, je le sus plus tard, si nous étions réellement au service de l'infirmerie : il se doutait quelque peu que nous fassions bande à part au cantonnement car il connaissait aussi notre système de faire mais à vrai dire, ici, ce n'était pas le moment car le service aux tranchées, nous le prenions plus au sérieux que ça et nous savions de ce qu'il était capable, ce qui faisait qu'il se trouvait bien souvent dupe de sa rouerie ! L'écurie du château où nous étions donc logés était en partie détruite par les obus. La toiture était même effondrée sur la partie de notre logement où se trouvaient nos couchettes mais un bon plancher qui, par miracle, n'était pas crevé, la remplaçait et puis c'était la belle saison, on ne craignait pas beaucoup la pluie. Dans un coin de cette pièce se trouvait la loge d'un cheval qui avait dû coûter fort cher : elle était en bois dur et fort bien fabriquée, surmontée d'une belle grille en fer et d'une porte ornée de cuivre ; le pied-à-terre était d'une belle mosaïque et d'autres choses encore dont tout disait la richesse de cette maison mais, à part la loge que l'on voyait dans le coin, ce ne ressemblait plus à une écurie ; les poilus l'avaient transformée en une jolie chambre avec de belles chaises et fauteuils, table, glace et tout ce qu'en suit. C'était le rêve pour des soldats, seulement c'était tout de même un peu trop près des boches et une bonne cagna aurait été bien plus enviée que tout ce luxe. Le château était, au dedans, de tout beauté. Le lendemain matin de notre arrivée, j'allai le visiter. Trois ou quatre obus l'avaient crevé en partie mais quand même sans trop en faire souffrir l'intérieur, que de quelques gouttes d'eau quand il pleuvait. Le plus beau de tout, c'était le grand salon de réception : des meubles, des fauteuils de tout âge ainsi que des candélabres, garnitures en cuivre de

cheminée, billard, tables de jeux, harmonica, harmonium, vaisselle riche et toute une autre grande série de ce genre. Ce salon seul représentait une richesse abandonnée ainsi aux boches d'abord puis aux troupes françaises. Sans doute que les boches partirent au plus vite car autrement, ils ne se seraient pas fait le moindre scrupule de tout emporter, surtout les belles pendules qui marchaient encore. Il y avait donc près d'un an que c'était ainsi abandonné. Que de choses pouvaient manquer là-dedans malgré tout car tous les voleurs ne sont pas boches et j'ai, combien de fois, entendu parler de la rapine de certains officiers qui expédiaient de belles choses chez eux ; combien de fois l'ai-je entendu par de diverses unités ! Il n'y a pas à dire, cela n'est pas pour relever l'honneur de vrais Français ! Quelle honte ! Et que de mystères l'on ne découvrirait pas à la trace de ces principaux rapineurs qui coordonnent avec tant d'autres du même acabit dans toute l'échelle des galonnés...

Dans ces belles chambres et salons, c'était donc là que notre major avait installé l'infirmérie. La salle de visite se trouvait à la bibliothèque, garnie de toutes espèces de livres de tous les auteurs. Il y avait le choix pour la lecture, ce qui était d'une merveilleuse aubaine pour lui qui aimait à lire passionnément. Pour nous, c'était aussi une distraction car, après notre petit service, nous avions bien le temps de lire, de faire au billard ou de faire jouer l'harmonica ou l'harmonium ou le piano ou de regarder le stéréoscope où l'on voyait de belles photographies de paysages, personnages ou autres ; enfin il y avait de quoi se distraire en toutes choses : jeux, lecture ou musique, etc. Les premiers jours principalement, nous fîmes de la musique, l'harmonica ou le piano n'arrêtaient plus, sans

compter l'harmonium qu'un brancardier connaissait très bien. Nous étions enchantés par là-dedans quand un beau jour, notre gourde de capitaine, qui était rogné par la frousse, nous envoya un mandataire pour nous dire qu'il ne voulait plus entendre de la musique, que c'était dangereux, les boches pouvaient nous entendre. Cela passa ainsi deux à trois jours et la musique continuait quand même et notre major nous dit que nous n'avions pas besoin de nous en priver car ce ne pouvait pas s'entendre. Elle continua donc de plus belle mais alors le mandataire revint avec des menaces sévères cette fois-ci et pour ne pas causer de mauvaises histoires avec cet acolyte, nous cessâmes de jouer un tout petit peu et nous eûmes soin, quand nous voulions le faire, de fermer les fenêtres et les portes mais ça ne cessa pas : l'harmonica marchait toujours.

Quand nous étions de cette distraction ou de faire un jeu quelconque, les uns prenaient un livre à la bibliothèque ou passaient au stéréoscope ou bien sortaient faire un tour dans les allées du parc et lisaient leur livre à l'ombre des sapins, sur les bords du petit lac où l'on ne manquait pas non plus de l'épuiser de ses quelques petits carpillons et perches un peu tous les jours. Peu à peu, il n'en restait plus, le bouchon de notre ligne ne bougeait plus ! Ce parc était transformé presque en une espèce de fort ; le mur épais était crénelé d'un bout à fond, des postes de mitrailleuses étaient installés et même des abris étaient prêts. Le village était ainsi tout fortifié ; les boches auraient été peut-être déçus s'ils avaient eu à en faire l'assaut. C'est ce qui arrive aussi, qu'après les luttes qui se passent à la prise de ces villages fortifiés, il disparaît et ne reste plus qu'un tas de pierres.

Le major, un peu original, se mit dans la tête de nettoyer de

fond en comble ce château où il se trouvait si bien, à coup sûr comme nous aussi. Donc il commença par monter au grenier tout ce qui avait une certaine valeur et qui n'était pas enfin détérioré, principalement un tas de vaisselle formidable, bouteilles, batterie de cuisine et chandeliers, etc. Lui-même en faisait le triage et nous indiquait la place qu'il avait choisie pour la mettre ; d'ailleurs il fit beaucoup de voyages au grenier lui aussi. Ce travail dura toute une semaine et quand nous crûmes que c'était fini, il commença de nouveau dans les dépendances du château. Nous nous étions bien doutés qu'il passerait aussi par là, aussi nous avions eu soin de fermer les portes à clé et de ne pas lui dire que c'était sale mais, sans rien dire, il ouvrit lui-même les portes et se rendit compte. Ah ! Quand il eut vu ce désordre car il n'y manquait pas, il se mit de suite à l'œuvre et nous pria de l'aider et de nous procurer une brouette pour porter tout ce bourrier au trou d'ordures. Nous trouvâmes par hasard une espèce de petite baladeuse qui nous rendit un grand service : elle nous épargna beaucoup de voyages qu'il aurait fallu faire avec la brouette. Il nous fit nettoyer le poulailler, le pigeonnier, les cages à lapins, etc. et tous les greniers et écuries où étaient passées tant de troupes qui étaient parties sans ramasser un brin de leurs restes ! C'est que les pauvres malheureux n'avaient pas peut-être eu bien le temps, ni ce travail n'était pas d'une grande urgence, si à proximité des tranchées où ce village était menacé à tout instant d'être démoli. Enfin, quand tout fut propre, nous revînmes tranquilles un tout petit peu mais voilà que notre séjour au château finissait pour nous, la relève du deuxième bataillon n'allait pas tarder à se faire ; bientôt quinze jours se passaient et c'est avec horreur que je voyais revenir le jour où

il me fallait revenir dans la vermine et au milieu de milliers de rats ! Pour tout incident qui se passa pendant cette période, ce fut peu de chose mais tout de même, un soir que nous prenions le frais sous les tilleuls (le camarade [*Labranche* ?] était avec moi à ce moment-là), il fallut rentrer précipitamment : les mitrailleuses boches se mirent à cracher et les balles sifflèrent à travers les branches des arbres. De temps en temps, c'était leur habitude de tirer ainsi à travers le village ! Une nuit aussi, vers les deux heures, ils bombardèrent : il fallut encore se lever et aller dans la cave du château et attendre que la rafale passe. Cela dura à peu près une demi-heure, ce n'était pas trop rassurant que de revenir se coucher dans l'écurie. A cette époque, ma troisième permission approchait, j'en avais encore pour une vingtaine de jours ; c'est-à-dire qu'après la prochaine relève, j'allais enfin partir. Avec quelle angoisse j'attendais cet heureux jour ! Comme je la trouvais longue, cette période aux tranchées qui se passa dans le calme le plus absolu ; à peine si j'entendis trois ou quatre coups de canon pendant ces dix-sept jours que nous y restâmes. Notre petit service se faisait régulièrement tous les matins : l'un de nous partait à la désinfection des feuillées, des ordures et de l'eau. Nous avions reçu des ordres en conséquence et talonnés par notre aimable adjudant, il ne fallait pas y manquer, sinon il arrivait vite à notre poste demander quel était le brancardier de service et qu'il fallait passer à telle et telle feuillée, qu'elle n'était pas désinfectée et sans compter tous les reproches et toutes les persistance de toutes choses. C'est qu'il était un peu là pour nous tenir à l'œil et nous faire faire même ce qui ne le regardait pas mais, hélas pour lui, toutes ses menaces ou toutes ces cafarderies et mystifications ne nous touchaient pas beaucoup, ce

n'était pas un personnage assez intéressant pour cela ; il en arrivait même à avoir une certaine haine pour nous, cela se voyait bien par son harcèlement (je reparlerai de lui).

Ce ne fut pas à Mercin, cette fois-ci, que l'on revint au repos. J'aurais tenu à y revenir par rapport aux distractions que j'avais trouvées au château mais quand même, je n'étais pas fâché non plus d'aller un peu plus loin, à Saconin-et-Breuil, trois kilomètres un peu plus à l'arrière. Cette relève, quoique pas trop longue, fut très dure car, comme d'habitude, notre lieutenant voulut couper court par des chemins qu'il ne connaissait pas beaucoup. L'on passa à découvert et, à plusieurs reprises, il fallut sauter des boyaux d'arrière et y rentrer dedans et en ressortir ensuite, on n'en finissait plus ! Pendant la journée, il était tombé un orage qui rendait le chemin presque impraticable, tout était inondé. Enfin, quand on arriva à Vaux, nous prîmes alors la grande route ; il s'en allait temps, quelle suée j'avais pris !... A Saconin nous trouvâmes un petit cantonnement fort bien installé avec bas-flanc à grillage et beaucoup de paille mais que de puces et poux ! Non, je ne dormis pas ; quelle vermine, c'était bien pire qu'aux tranchées, c'est-à-dire qu'on y avait apporté de la semence. Jamais je crois n'avoir été aussi dégoûté par cela comme dans ces parages, c'était tout ce qu'on peut dire de plus dégoûtant et ignoble ! Autrement, le repos ou le séjour à Saconin s'annonçait aussi bien ; les deux premiers jours tout le monde fut tranquille mais voilà que les ordres arrivèrent et quels ordres ! Toujours pour le travail et de nuit encore, ce qui nous fit bien plaisir. Il faut dire que c'était toujours une avidité de travail absurde et sans signification qu'on nous imposait ; pour un rien, pour un plan, pour un coup de crayon vite donné sur un ca-

price du commandement. Combien de ces travaux n'ont servi à rien et qui, à moitié faits, ont été oubliés, abandonnés ? Mais les ordres marchent dans le commandement, les paperasses emplissent les bureaux, les bicyclistes portent des plis, des notes sans la moindre importance et ça marche toujours, ça n'en finit plus. Ces gens-là savent-ils seulement où ils en sont parfois ? Et sans compter les téléphonistes de toutes catégories qui bafouillent plus ou moins bien ; ils passent et repassent des ordres qu'on ne comprend pas, tellement qu'ils veulent s'exprimer dans leur langage qui est plutôt ridicule. C'est des gens de toute force qui sont passés à cet emploi, pour un débrouillage quelconque ou quelque peu pistonnés et qu'importe, tout marche bien, tout marche toujours ! Dans le troisième jour de repos, on vint prévenir les brancardiers qu'il fallait suivre la corvée de nuit qui revenait du côté de Mercin faire des boyaux dans un bois. Le travail s'annonçait bien à travers les racines. A l'entrée de la nuit, voilà que l'on s'achemina donc vers ce chantier nocturne. Les équipes furent faites, le travail était à la tâche ; c'était encore une manière ou un moyen de faire travailler les hommes car plus tôt terminé, plus tôt partis, donc la première fois, ça ne flancha pas, à dix heures ce fut terminé et encore ceux qui étaient à travailler sous bois retardèrent un peu : les autres, qui commencèrent dans un jardin, eurent vite fait leur besogne tandis que ceux du bois étaient gênés par les racines. Enfin, tout le monde était content car on n'allait pas encore se coucher trop tard et pour gagner un peu de temps, le lieutenant voulut, comme toujours par sa carte, prendre un chemin plus court mais à travers la nuit, c'est bien difficile de reconnaître, surtout à travers un bois et, pour comble de bonheur, il se mit à pleuvoir ! Ce

qu'il faisait nuit !... Quand il était si facile de reprendre le même chemin, aller en prendre un autre que ce fameux guide ne connaissait que par la carte et par la carte, ce qu'ils ont grand-peine , nos officiers, à se reconnaître même en plein jour ! Enfin, après de nombreux détours et revenus plusieurs fois sur nos pas, la bonne piste fut reconnue car, du haut du coteau où nous étions montés, le village apparut au fond de sa vallée, alors ce n'était plus difficile à se reconnaître mais, au lieu de n'avoir mis qu'une demi-heure comme nous aurions dû faire, nous avons mis grandement deux heures, ce qui équivalait à une petite marche mais celle-ci était si absurde que tous étaient exaspérés et tout le long du chemin, le mécontentement se fit entendre à plusieurs reprises mais, comme toujours, ils étaient sourds à nos plaintes et ne les empêchaient pas, un peu plus tard, de recommencer. Le lendemain, la même corvée revint au même endroit mais la leçon fut bonne : elle ne repassa pas par le même chemin ! Moi, je n'y revins pas et, les jours suivants, les brancardiers ne furent plus commandés ; je n'allai pas réclamer ! Quelques jours se passèrent ainsi dans la tranquillité. Avec les camarades j'allai visiter les grottes et ramasser des champignons qui y abondaient. Ce qu'on en mangea, des petits champignons de Paris et à bon marché, c'était exquis ! Quand le pot aux roses fut découvert, toute la clique s'y amena ; bientôt on n'en trouva plus. On pouvait aussi se distraire à la pêche dans le petit lac du moulin ; les gardons y abondaient mais aussi les verdelets qui tiraient bien plus souvent le bouchon et se prenaient deux par deux presque à tous les coups. Ils ne valaient rien, ils étaient trop amers. Ainsi passait le repos à Saconin ; nous avons trouvé un autre logement où nous étions bien tranquilles et un

peu éloigné de la compagnie dont nous tenions à nous faire voir le moins possible !... Voilà que tout à coup, on parla de vacciner contre la typhoïde et en effet, cela ne traîna pas ! Deux jours après, l'opération commença et ça va sans dire que tout le monde devait y passer, le contrôle était sévère. Je reçus donc, comme les autres, une belle piqûre de vaccin anti-typhoïdique Cela se passait sous les yeux du médecin-chef qui



ne voulait rien savoir pour les réclamations de certains qui, venus des hôpitaux de l'arrière, avaient reçu déjà plusieurs piqûres. Si par malheur il leur manquait le certificat, il était impitoyable ; il n'avait foi en personne et leur faisait donner autant

de piqûres qu'il en était prescrit ! Il y eut même un petit incident entre le médecin-chef et son aide-major B. qui, sous le refus formel d'un homme qui se disait déjà vacciné, l'aide-major B. ne voulut pas les faire. Du moment que cet homme s'y refusait, il ne voulut pas insister. Le médecin-chef ne le prit pas ainsi : il menaça l'homme de huit jours de prison et fit une sévère remontrance à l'aide-major mais ce dernier qui, malgré sa respectueuse et profonde bienveillance qu'il avait pour lui, fut froissé et court et bref, en quelques mots, lui dit carrément que son rôle de docteur n'était pas d'insister auprès d'un homme qui ne voulait pas être vacciné à aucun prix, ni le punir encore moins. La réponse fut si bonne et correcte que le médecin-chef se le tint pour dit et, depuis ce moment-là, il n'existe plus entre ces deux hommes aucune intention amicale. Ce médecin-chef qui venait d'arriver il y a tout au plus deux mois avait l'air de vouloir faire du service et de mener à sa guise le personnel sanitaire qui était un peu habitué à être tranquille et ne demandait pas autre chose ! Une heure après que je fus piqué, mon bras gauche me faisait bien mal et s'enfla beaucoup. La fièvre me prit et m'obligea à me coucher à bonne heure ; je ne dormis pas de toute la nuit, je fus réellement malade. Mes forces me trahirent, pendant quatre jours je ne mangeai presque pas. Ainsi furent tous dans la compagnie et même de certains furent bien plus malades que moi. Enfin, cela se dissipa un peu. Seulement, au bout de huit jours, il fallait subir la même opération. Cette idée me rendait encore malade à l'avance ; aussi je me proposai de le dire au major qui me piquerait : non pas de refuser mais de lui dire qu'il ne force pas trop la dose. Ça tombait à pic : c'était tout justement M. L. qui opérait, lequel je me trouvais en bonne intelligence

avec lui. Sitôt que j'ouvris la bouche, il avait compris. Il fit semblant de remplir la seringue qui ne toucha pas à la petite fiole qui contenait ce fameux poison ; c'était tout ce que je demandais. Tout juste s'il me piqua qu'aussitôt, je me tirai de devant car le premier bourreau était encore là. S'il s'en était aperçu, ce ne se serait pas si bien passé !...

EN GUISE DE CONCLUSION (PROVISOIRE ?)

Ici se termine la relation des épreuves subies par Pépé Arthur. Il l'a commencée le 24 décembre 1916 à Courlandon. Là-bas, et dans toute la région entre Reims et Soissons, on est en plein dans la mise en place des services de santé (une dizaine d'hôpitaux de campagne, autant d'ambulances et le double de postes de secours), censés recevoir les victimes de la tristement célèbre et horriblement meurtrière « offensive Nivelle » qui aura lieu en avril 17 et dont le haut commandement militaire a prévu qu'elle sera couronnée d'une victoire aussi rapide et éclatante que définitive. Si, sur le papier, tout est en ordre, sur le terrain, c'est une autre affaire.

A Courlandon, l'HOE 13 (hôpital d'orientation et d'évacuation) doit couvrir 25 ha et proposer 3500 lits mais tout est à faire : les baraques Adrian ne sont pas toutes livrées et il faut monter celles qui sont disponibles. Côté personnel soignant, matériel médical, chauffage, électricité... rien n'est tout à fait prêt. On est loin de compte et quand les combats vont commencer, les blessés vont affluer en si grand nombre et dans un si grand désordre que bien peu d'entre eux pourront être accueillis et pris en charge dans des conditions à peu près acceptables .

Et le pire est à venir.

Pépé Arthur, dans son « carnet de route », ne fait allusion ni à une blessure , ni à une maladie. A-t-il été envoyé à Courlandon pour participer aux travaux d'aménagement du HOE 13 ?

Entre fin décembre 1916 et début avril 1917, il aurait dispo-

sé de 3 mois d'un calme relatif pour commencer à rédiger ses souvenirs.

Ensuite, les conditions seront telles qu'il n'aura pas le loisir de s'y consacrer davantage.

Est-ce là l'explication de l'arrêt brutal de son récit ?

Nous n'avons pas pu avoir accès à son livret militaire, document qui aurait sans doute permis d'en savoir un peu plus sur son parcours.

Dès lors, le mystère évoqué en introduction demeure entier...

Jean-Pierre
Ginestas, le 12 février 2020

ANNEXE

Parenté Figuès / Defontaine

